U d'/of OTTAWA
39003002916970

SE 3/55

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR S. ÉM. Mgr LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE PARIS

2e SÉRIE IN-8o

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesdernierscsa00todi

Les trois archers percèrent à la fois Soliman de leurs flèches, et lorsqu'il fut tombé de cheval, ils lui coupèrent la tête.

LES

DERNIERS CÉSARS

DE BYZANCE

PAR L. TODIERE

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ,
ANCIEN MAÎTRE DES CONFÉRENCES D'HISTOIRE AU LYCÉE SAINT-LOUIS A PARIS
PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE IMPÉRIAL DE DIJON,
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NOUVELLE ÉDITION

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXVI

Soleil, et vous aussi, terre, tremblez, et pleurez la ruine entière de notre nation, que Dieu, par un jugement très-juste, a ordonnée en punition de nos péchés. (Ducas, chap. 41.)

DF
631
.A2T63D
1866

AVERTISSEMENT

J'offre au public un volume sur lequel peuvent jeter quelque intérêt les nécessités de la situation actuelle et la grande question russo-turque qui occupe en ce moment tous les gouvernements de l'Europe. Il contient le simple récit des événements qui ont agité l'empire byzantin depuis l'avénement des Paléologues jusqu'à la soumission de la Grèce par les Ottomans. Je me suis efforcé de montrer, au milieu des progrès rapides des Turcs, la décadence des Grecs abâtardis, s'attachant de plus en plus au schisme, tandis que chaque province est soumise à son tour, que toutes les villes, l'une après l'autre, ouvrent leurs portes aux vainqueurs, et que les membres sont arrachés un à un à leur empire affaibli. Le cœur battait encore, lorsque la prise de la capitale, dans les murs de laquelle se trouvait depuis longtemps resserrée la majesté du nom romain, lui porte le coup fatal. Mais la résignation magnanime de Constantin Dragosès, le dernier des Césars, lui réserve dans sa chute un honneur que Constantinople avait rarement mérité dans les plus beaux jours de sa gloire et de sa prospérité. Alors est effacé de la terre cet empire romain qui avait prolongé son existence à travers tant de siècles!

Pour traiter un sujet si vaste dans ses détails, j'ai été obligé de consulter de nombreux documents et d'examiner avec soin toutes les sources propres à me fournir des éclaircissements. Je n'ai pas cité un fait de quelque importance sans rappeler les autorités dont il est appuyé. Je dois d'ailleurs à la vérité l'indication des ouvrages

sans lesquels je n'aurais pu exécuter mon entreprise, et nommer les historiens qui ont été, pour ainsi dire, mes coopérateurs. Ce sont : Jean Cantacuzène, qui partagea le trône avec Jean V Paléologue, et qui fut aussi un habile écrivain, auteur d'une *Histoire de l'empire d'Orient* de 1320 à 1357; Michel Ducas, issu de la famille impériale des Ducas, et contemporain de la prise de Constantinople par Mahomet II, qui nous a laissé l'*Histoire de l'empire d'Orient* depuis Jean Cantacuzène jusqu'à la chute de l'empire, dont l'ouvrage, ainsi que celui de son prédécesseur, porte un caractère remarquable de véracité et de justesse dans la critique; Laonicus Chalcondyle d'Athènes, qui survécut à la ruine de sa patrie, et qui a écrit une *Histoire des Turcs et de l'empire grec*, depuis 1297 jusqu'en 1462, en dix livres; son récit est riche en faits, mais il ne doit être consulté qu'avec précaution, car sa crédulité jette du doute sur la vérité des événements qu'il raconte; enfin George Phranza ou Phrantzès, gouverneur de Morée en 1446, puis grand logothète, auquel on doit une *Chronique de Constantinople* de 1259 à 1477, ouvrage rempli de détails curieux, mais aussi de digressions inutiles. En lui s'est résumée toute la haine des Grecs contre la fausse religion de Mahomet et de ses sectateurs.

Il est inutile de dire que j'ai apporté le plus grand soin et l'exactitude la plus scrupuleuse dans la recherche des faits, seul mérite qu'un historien puisse revendiquer. Ce livre est écrit sous le sentiment profond d'une providence éternelle et juste dont l'action plane sur les événements de l'histoire. J'aime à croire qu'il ne sera pas accueilli avec moins de faveur que les ouvrages qui l'ont précédé; ce sera une précieuse récompense des soins que j'ai donnés à ce travail.

LES

DERNIERS CÉSARS

DE BYZANCE

CHAPITRE I

RENTRÉE DES GRECS A CONSTANTINOPLE. — L'EMPEREUR MICHEL PALÉOLOGUE.

Famille et caractère de Michel Paléologue. — Disgrâce et mort de Muzalon. — Michel Paléologue nommé despote, puis empereur. — Ambassade de Baudouin à Paléologue. — L'empereur échoue dans sa tentative sur Constantinople. — Le césar Stratégopulus marche vers la ville. — Prise de Constantinople. — Fuite des Latins. — Nouvelle de la prise de Constantinople portée à Michel Paléologue. — Entrée de Michel dans cette ville. — Vénitiens, Pisans, Génois établis à Constantinople. — Honneurs accordés à Stratégopulus. — Michel Paléologue fait crever les yeux à Jean Lascaris. — Douleur du patriarche Arsène. — Il excommunie l'empereur. — Insurrection des montagnards de Nicée. — Déposition d'Arsène. — Son exil. — Abdication de son successeur. — Le moine Joseph élu patriarche. — Absolution de l'empereur. — État des provinces d'Orient. — Expédition contre le duc de Patras. — Andronic associé à l'empire. — Union de Paléologue avec l'Église latine. — Les Grecs persécutés. — Union dissoute. — Ligue contre l'empereur. — Mort de Michel Paléologue. — Andronic II empereur. — Persécution des orthodoxes. — Roger de Flor. — Exploits des Catalans. — Révolte d'Andronic le Jeune.

Dès le milieu du XIe siècle, la noble race des Paléologues paraît avec éclat dans l'histoire de Constantinople. Si le père des Comnènes orna son front de la couronne des Césars, il en fut redevable à Georges Paléologue, dont les descendants ne cessèrent point de commander les armées, de présider les conseils de l'État et d'exercer une grande influence. On vit

la famille impériale rechercher leur alliance, et si l'ordre de succession par les femmes eût été observé dans toute sa rigueur, la femme de Théodore Lascaris aurait cédé à sa sœur aînée, mère de Michel Paléologue, celui qui éleva depuis sa famille sur le trône (1). A la plus illustre naissance Michel Paléologue joignait les plus brillantes qualités. Brave, habile, généreux, éloquent, affable dans ses manières et sa conversation, il savait se concilier tous les cœurs. Mais la faveur du peuple et des soldats lui fit perdre celle de la cour, et ce prince échappa trois fois aux dangers qu'il courut par l'imprudence de ceux qui s'attachaient à sa fortune. L'empereur Théodore Lascaris, un de ces Grecs fugitifs qui avaient replanté et maintenu l'étendard romain sur les murs de Nicée en Bithynie malgré les efforts des Latins, maîtres de Constantinople, avait recommandé en mourant son fils Jean, alors âgé de six ans, à Paléologue, dont il connaissait les talents et le pouvoir (1259). En même temps il avait désigné pour son tuteur avec une autorité absolue Georges Muzalon, le grand domestique, son favori, auquel tous les seigneurs furent obligés de prêter serment, et lui avait associé le patriarche de Nicée, Arsène.

La haine et l'envie que les Grecs portaient à Muzalon, comprimées pendant la vie du prince, éclatèrent après sa mort. Trop peu affermi pour combattre ses ennemis à force ouverte, le grand domestique essaya de les désarmer par la douceur; il convoqua au palais la haute noblesse, la magistrature, les officiers les plus distingués de l'armée, et se présenta devant cette assemblée revêtu de tous les ornements de ses diverses dignités. Dans un discours fort adroit il prononça du haut du trône l'apologie de sa conduite, et offrit de renoncer à la régence, si l'on croyait son abdication utile au bien public. La perte de Muzalon était résolue, mais ses ennemis jugèrent que le moment n'en était pas encore venu : on accabla sa modestie de protestations d'estime et de fidélité, et ses plus implacables ennemis parurent les plus empressés à renouveler leur serment d'obéissance. Parmi eux Michel Paléologue, élevé dès sa première jeu-

(1) Gibbon, *Histoire de la décadence de l'empire romain*, t. XII.

nesse à l'office de connétable ou de commandant des chefs mercenaires, supplia instamment le gardien et le sauveur des Romains de ne pas abandonner la tutelle du jeune empereur. Jamais les Grecs n'avaient montré autant de perfidie; le régent fut bientôt la dupe de sa crédulité et de son ambition. Le neuvième jour après la mort de Lascaris, on célébrait, suivant l'usage, la solennité de ses obsèques dans la cathédrale de Magnésie, ville d'Asie. Au milieu de la cérémonie, les gardes se précipitèrent vers l'église en poussant d'horribles vociférations et massacrèrent au pied de l'autel Muzalon, ses frères et tous leurs partisans. Dans cette circonstance, Michel se conduisit avec tant d'habileté, qu'il tira tout l'avantage du massacre sans en partager le crime, ou du moins le reproche. N'affichant aucune prétention, il laissa parler ses libéralités, dont l'épuisement de sa fortune rehaussait la valeur. Les seigneurs et le patriarche, assemblés pour le choix d'un régent, lui déférèrent le titre de grand-duc, et Arsène lui laissa toute l'autorité exécutive.

Dès ce moment, l'ambitieux Paléologue ne regarda sa dignité que comme un degré pour atteindre plus facilement le trône auquel il aspirait. L'ascendant de son génie séduisit ou dissipa les factions des nobles. Jean Ducas-Vatacès, prédécesseur de Théodore Lascaris, avait déposé de grands trésors dans une forteresse située sur les bords de l'Hermus, sous la garde des fidèles Varangiens, troupes étrangères d'origine normande. Le connétable avait conservé toute son influence sur eux; il envahit donc le trésor sans opposition, et s'en servit pour corrompre les gardes. Suspendre la rigueur des taxes, objet des réclamations perpétuelles du peuple, défendre les épreuves du feu et les combats judiciaires, pourvoir à la subsistance des veuves et des enfants des vétérans, tels furent les premiers actes du nouveau régent. Comme il connaissait l'influence du clergé, il s'efforça de s'assurer les suffrages de cet ordre puissant. Des libéralités secrètes séduisirent tous les prélats schismatiques, et l'incorruptible patriarche se laissa lui-même entraîner par les hommages dont il flattait sa vanité. En même temps ses émissaires ne cessaient de répéter qu'il fallait associer à la faiblesse de l'empereur un homme qui à la vigueur de l'âge

réunît l'expérience et la supériorité des talents. De son côté Paléologue insinuait que l'intérêt public exigeait que celui sur lequel tombait tout le poids du gouvernement, n'eût pas entre les mains une autorité précaire.

Ces prétentions mirent en mouvement toute la ville de Magnésie, où s'était transportée la cour. On y discutait librement les avantages d'une monarchie élective, et le grand-duc appuyait l'opinion de ses partisans par la promesse d'une administration parfaite et de la réforme de tous les abus. A l'en croire, il attendait avec impatience l'heureux moment où les mains du jeune empereur seraient assez fermes pour tenir les rênes de l'État, et lui procurer la douceur de rentrer dans l'obscurité d'une paisible retraite. Ses manœuvres lui concilièrent tous les esprits; on lui donna d'abord le titre et les prérogatives de *despote*. Il jouissait ainsi des honneurs de la pourpre et du second rang dans l'empire. Il fut ensuite arrêté que Jean Lascaris et Michel Paléologue seraient proclamés empereurs collègues, et élevés l'un et l'autre sur un bouclier. Le clergé, que l'argent du despote avait suffisamment convaincu de la nécessité de son élection, crut faire assez pour le jeune fils de Théodore d'exiger que son collègue jurât de lui remettre tout le pouvoir dès qu'il serait parvenu à la majorité. Les prélats déclarèrent que, loin de se parjurer en acceptant la couronne, Paléologue en méritait une immortelle pour sacrifier si généreusement son repos au bonheur du peuple. Il reçut le diadème impérial dans la cathédrale de Nicée, des mains du patriarche Arsène, qui n'abandonna cependant pas sans une extrême répugnance les intérêts de son pupille. Paléologue reconnaissant distribua libéralement les emplois civils et militaires à tous ses partisans, combla d'honneurs les membres de sa famille, et donna le titre de césar au vieil Alexis Stratégopulus (1260).

Le nouvel empereur s'efforça d'affermir sa puissance en la faisant aimer. Il se montrait souvent en public, haranguait le peuple, et son éloquence était relevée par des distributions pécuniaires. Il se rendit à Nymphée, séjour le plus ordinaire des empereurs depuis qu'ils avaient perdu Constantinople. Dans l'espoir de recouvrer par des négo-

ciations quelques provinces ou quelques villes, l'empereur Baudouin lui envoya des ambassadeurs qui lui demandèrent de la part de leur maître la cession de Thessalonique. Paléologue leur répondit avec d'insultantes railleries qu'il ne pouvait avec honneur abandonner une ville où son père avait reçu la sépulture. « Accordez-nous au moins la ville de Serres, » lui dirent les députés. « C'est là, repartit Paléologue, que j'ai fait mes premières armes. » Ils demandèrent alors Bolire, sur les confins de la Macédoine; le Grec s'excusa sur ce que c'était un admirable rendez-vous de chasse. Les députés insistant lui dirent : « Que nous donnerez-vous donc? — Rien ; mais si vous désirez la paix, il faut me payer pour tribut annuel le produit des douanes de Constantinople. Le refus de votre maître sera le signal de la guerre. Je ne manque pas d'expérience militaire, et je me fie de l'événement à Dieu ainsi qu'à mon épée (1). »

Michel Paléologue méditait, en effet, un grand projet, l'expulsion des Latins de Byzance. L'occasion lui paraissait favorable : la détresse de cette ville ne pouvait être plus grande. Après avoir visité lui-même toutes les forteresses de la Thrace et augmenté les garnisons, il se mit à la tête d'une armée, traversa l'Hellespont, marcha vers la capitale, dont il enleva presque tous les environs, et réduisit à peu près l'empire latin à l'enceinte des murs de Constantinople. Il attaqua sans succès le faubourg de Galata : il comptait sur une intelligence avec un baron perfide qui ne put ou ne voulut pas lui ouvrir les portes. Tous ses assauts furent repoussés, et ses pertes l'obligèrent de repasser en Asie.

Au printemps suivant, le césar Alexis Stratégopulus, son général favori, passa l'Hellespont avec huit cents cavaliers et quelque infanterie, afin d'observer les mouvements des Bulgares. Ses instructions lui enjoignaient de s'approcher de Constantinople, d'examiner avec attention l'état de cette ville, d'épier toutes les occasions qui pourraient se présenter, mais de ne tenter aucune entreprise douteuse. Les Grecs répandus dans les campagnes environnantes accoururent au camp du césar, dont l'armée, encore augmentée

(1) Georges Acropolita, chap. 78.

des Comans auxiliaires, s'éleva bientôt à vingt-cinq mille hommes. Ces volontaires connaissaient l'état de faiblesse où se trouvaient les Latins, qu'ils étaient continuellement à portée d'observer. Ils assurèrent au vieux général que s'il voulait attaquer la capitale, elle tomberait infailliblement en son pouvoir; que l'occasion était favorable, car il n'y restait plus que des femmes et des enfants. Un jeune imprudent, nommé depuis peu gouverneur de la colonie de Venise, était parti, avec trente galères et l'élite des chevaliers latins, pour une expédition contre la ville de Daphnusia, située sur les bords de la mer Noire, à cent soixante kilomètres environ de Byzance.

Malgré la défense qu'il en avait reçue, le césar, après quelques moments d'hésitation, résolut de risquer l'événement, et prit toutes les mesures nécessaires pour la réussite. Laissant donc son corps d'armée à une certaine distance, afin de seconder au besoin ses opérations, il s'avance, à la faveur de l'obscurité, avec un détachement choisi. Il fait entrer, par un souterrain que lui avait découvert un Grec transfuge, une cinquantaine d'hommes déterminés pour rompre en dedans la porte d'Or, qu'on n'ouvrait pas depuis longtemps, tandis que d'autres escaladent en silence la partie la plus basse des murailles. Un prêtre du nombre des assaillants crie le premier : « Victoire et longue vie à Michel et à Jean, les augustes empereurs des Romains ! » C'était le signal convenu. Les soldats, qui attendaient au pied des remparts, répètent la même acclamation, et se précipitent par la porte qui leur est ouverte. Dans cet intervalle, Stratégopulus envoie l'ordre au reste de ses troupes de venir le joindre.

Déjà l'aurore paraissait lorsque les Comans auxiliaires commencèrent à se disperser de tous côtés. Mais le césar avait à peine franchi le seuil de la porte d'Or, qu'il trembla de sa témérité; instruit par une longue expérience des dangers que peut courir encore une armée victorieuse dans la prise d'une grande ville, il s'arrêta, il délibéra. Mais encouragé par une foule de volontaires qui se hâtaient de rejoindre leurs anciens compatriotes, et qui lui peignaient la retraite comme difficile et plus dangereuse que l'attaque, il avança,

tenant ses troupes régulières en ordre de bataille. Dans ce moment on sonna l'alarme, on courut au pillage, on massacra tous ceux qu'on trouvait armés. Au milieu du tumulte et des menaces d'incendie, les Grecs de Constantinople, attachés à leurs anciens souverains, et les marchands génois, considérant l'alliance récente de leur république avec Michel Paléologue, prirent un parti décisif. Tous les quartiers coururent aux armes, et dans toute la ville le peuple répéta bientôt avec les soldats de l'heureux Alexis : « Victoire et longue vie aux deux empereurs Michel et Jean ! »

Réveillé par les cris, Baudouin II sortit en désordre du palais de Blaquernes; mais le danger ne l'obligea point à tirer l'épée, et il ne songea qu'à la fuite. Il courut au rivage et laissa tomber en chemin son ornement de tête, son épée et tous les insignes de l'empire. Quelques soldats grecs ramassèrent ces précieuses dépouilles et les portèrent à leurs généraux, qui, les montrant suspendues au bout d'une pique comme un trophée, encourageaient leurs troupes et enlevaient tout espoir aux Latins. Par bonheur, la flotte qui revenait de sa vaine expédition de Daphnusia, entrait dans le Bosphore. Constantinople était irrévocablement perdue; l'empereur latin et les principales familles s'embarquèrent donc sur les galères de Venise, au milieu des railleries inhumaines des vainqueurs. Baudouin, qui de toute sa fortune n'emportait avec lui que son vain titre d'empereur, fit voile pour l'île de Négrepont, et de là passa en Italie, où le pape le reçut avec la compassion due à une si grande infortune. C'est ainsi que les Grecs recouvrèrent Byzance, le 25 juillet 1261, cinquante-sept ans après en avoir été chassés.

Michel Paléologue résidait dans le palais et les jardins de Nymphée, près de Smyrne, quand un messager, homme obscur et inconnu, conduit par l'espoir d'une récompense, lui porta l'heureuse nouvelle de la prise de Constantinople. Comme ce messager ne produisait aucune lettre du général victorieux, l'empereur ne voulut pas ajouter foi à son récit. Il ne pouvait croire que Stratégopulus, parti avec huit cents hommes, se fût rendu maître aussi facilement d'une ville immense dont, l'année précédente, il n'avait pu lui-même

prendre un faubourg avec une armée entière. Il ordonna donc d'arrêter l'auteur de cette nouvelle, lui promettant de grandes récompenses s'il avait dit vrai, et la mort s'il avait menti. Après quelques heures passées dans les alternatives de la crainte et de l'espérance, on vit arriver les courriers d'Alexis avec les trophées de la victoire, les ornements impériaux que Baudouin avait abandonnés dans sa fuite précipitée. Alors l'empereur convoqua une assemblée des prélats, des nobles et des sénateurs, et rendit avec eux de solennelles actions de grâces à l'auteur suprême de tous les succès. Cet événement causa la joie la plus vive à la cour et au peuple. Dans ce moment, Théodore Tornice, vieillard d'un grand sens, retenu au lit par la maladie et près de mourir, apprenant le sujet de l'allégresse universelle, se mit à verser des larmes. « Quoi donc! lui dirent ses amis, nous avons recouvré notre patrie, et vous pleurez? — Hélas! répondit le vieillard, qui semblait pénétrer dans l'avenir, vous voyez que l'empire est au pillage. Voilà Michel maître de Constantinople : il établira sa demeure dans cette ville voluptueuse; il y sera suivi de nos guerriers, accoutumés depuis tant d'années à combattre les Turcs, que les divisions des princes chrétiens ont laissés venir jusqu'ici. Ils vont vivre à la cour, et s'y corrompront au sein de la mollesse. Les Turcs descendront de leurs montagnes, ils passeront en Europe, et s'empareront de Constantinople et de tout l'empire (1). »

Vingt jours après l'expulsion des Latins, Michel entra triomphant dans Constantinople, accompagné de sa femme, de son fils encore enfant et de tous les seigneurs de sa cour. A son approche on ouvrit la porte d'Or; l'empereur descendit de son cheval, et fit porter devant lui une image miraculeuse de la sainte Vierge, surnommée la Conductrice, et que l'on conservait précieusement dans le monastère du Pantocrator, afin que la Vierge, patronne et gardienne de la ville, semblât le conduire elle-même au temple de son fils, la cathédrale de Sainte-Sophie. Paléologue trouva sa capitale dans le plus horrible délabrement. Son premier soin fut d'en réparer les ruines; il invita les familles des anciens habitants,

(1) Pachymère, liv. II, chap. 28, 29, 30. — Acropolita, chap. 86. — Gregoras, liv. VI, chap. 6.

dispersées par tout l'empire, à revenir dans leur patrie; il rétablit les nobles dans les palais de leurs pères; tous ceux qui présentèrent des titres rentrèrent en possession de leurs maisons ou du terrain qu'elles avaient occupé.

Trois nations commerçantes, les Vénitiens, les Pisans et les Génois avaient des factoreries à Constantinople. Au lieu de les bannir, il reçut leur serment de fidélité, donna des encouragements à leur industrie, confirma leurs priviléges, et leur permit de conserver leurs magistrats. Afin de prévenir tout désordre, l'empereur transféra les Génois, qui étaient plus nombreux et méritaient d'ailleurs la reconnaissance des Grecs, au faubourg de Galata, dont il détruisit les fortifications; les Vénitiens et les Pisans continuèrent d'occuper dans la ville leurs quartiers séparés.

Michel Paléologue n'avait reconquis, en 1261, qu'une faible partie de cette vaste domination appelée empire grec d'Orient, que le grand Théodose avait transmise à son fils Arcadius. En effet, l'Égypte et la Syrie appartenaient aux Mameluks; l'empire de Trébizonde, fondé par Alexis Comnène, petit-fils d'Andronic, sur la côte méridionale du Pont-Euxin, demeurait indépendant; la sultanie turcomane d'Iconium ou de Roum couvrait la plus grande partie de l'Asie Mineure, et de toutes ses anciennes possessions l'empire ne conservait plus en Asie que la Paphlagonie, la Bithynie, la Mysie, la grande Phrygie, la Carie et une partie de la Cilicie. Sur le continent européen, le Danube et les gorges de l'Hémus limitaient au nord et au sud le nouveau royaume des Bulgares, appelé *Valaque-Cuman, Blaquie* ou *Bougrie;* il avait pour villes principales Sophia, Trinobum, Varna. La Servie, fondée au temps d'Héraclius par les Sorabes, et dont le nord-est portait le nom de Rascie, occupait comme les Bulgares une partie de la rive droite du Danube, comprenait aussi tout le littoral de l'Adriatique, depuis le territoire de Raguse jusqu'à celui de Scutari, et s'étendait au sud jusqu'aux montagnes de la Macédoine. Les principautés que la quatrième croisade avait fondées au centre et au midi de la Grèce, subsistaient encore; les Vénitiens possédaient toujours les îles avec Modon et Coron dans la Morée; Thèbes, Athènes, Corinthe, Patras et Pylos formaient la

principauté indépendante d'Achaïe ; celle d'Épire était composée de l'Étolie, de l'Arcanie, de l'Épire et d'une partie de la Thessalie. Le nouvel empereur n'avait repris que les côtes sud-est du Péloponèse.

Pendant que Michel travaillait à rendre à Constantinople son ancien lustre, il s'occupait aussi de rappeler dans cette ville le patriarche Arsène, qui, prévoyant le triste sort du prince légitime, avait abandonné le soin de son troupeau et s'était retiré dans la solitude. Un autre patriarche, Nicéphore, évêque d'Éphèse, avait été installé avec de grands honneurs sur le siége de Nicée, et cette nouvelle élection causait un schisme dans l'Église grecque. Comme la mort de Nicéphore avait rendu vacante la chaire patriarcale, l'empereur consulta les évêques qui étaient venus de toutes parts afin d'assister à son entrée, et, après une longue délibération, il résolut de rappeler Arsène. Celui-ci, ennuyé de son exil, quoique volontaire, ne put résister au désir de revoir sa patrie, et consentit à reprendre son ancienne dignité. Il revint donc à Constantinople, et l'empereur, accompagné du synode, des principaux officiers de sa cour et d'un grand cortége de peuple, conduisit le patriarche à Sainte-Sophie. Là, prenant le prélat par la main : « Voilà votre chaire, seigneur, lui dit-il, dont vous vous êtes privé depuis trop longtemps ; jouissez-en pour le salut des peuples confiés à votre vigilance. » En même temps il le remit en possession de tous les biens du patriarcat.

Occupé de tant de soins divers, Michel avait différé jusqu'alors d'accorder à Stratégopulus le prix de sa brillante conquête. Il ne trouvait point de récompenses égales au service que lui avait rendu le général ; il en imagina de nouvelles, et lui décerna les honneurs jadis accordés aux souverains. Stratégopulus, revêtu des ornements de césar, traversa toute la ville sur un char magnifique, au milieu des applaudissements et des acclamations des Grecs ivres de joie. Sa tête était ornée d'une couronne de pierreries semblable à celle de l'empereur, et qu'il eut le privilége de porter toute sa vie. Pendant l'espace d'une année son nom devait être joint à celui de l'empereur dans les expéditions, les acclamations et les prières publiques.

On célébra ensuite le retour à Constantinople comme l'époque d'un nouvel empire, et Paléologue voulut renouveler dans la cathédrale de Sainte-Sophie la cérémonie de son couronnement. Ébloui par l'éclat de son rétablissement et par les déférences de l'ambitieux collègue de Jean Lascaris, le patriarche se laissa persuader que ce nouveau couronnement ne blessait en aucune sorte les droits de son souverain légitime, et plaça encore le diadème sur la tête de l'empereur. Les desseins de Paléologue, conduits avec autant de patience que de ruse, approchaient néanmoins de la maturité. Il avait insensiblement détruit les honneurs de Lascaris, effacé son nom des actes de son gouvernement, enfin écarté tous les appuis que cet auguste enfant pouvait trouver dans sa famille. De cinq sœurs qui le précédaient en âge, deux étaient déjà mariées à des princes étrangers. Il choisit pour les trois autres des seigneurs d'une noblesse distinguée, mais trop faibles pour lui faire craindre leur vengeance. Après avoir ainsi privé de toute considération et de tout soutien le jeune prince dont les droits subsistaient encore dans le souvenir des peuples, il résolut de s'assurer la possession du trône, et ordonna de le priver de l'usage de la vue. Au lieu de lui arracher douloureusement les yeux, les ministres de cette barbare exécution en détruisirent le nerf optique en les exposant à la réverbération ardente d'un bassin rougi au feu. Jean Lascaris fut ensuite relégué sous bonne garde dans le château de Dacybize, où il languit obscurément durant un grand nombre d'années.

Intimidés par la cruauté de l'hypocrite usurpateur, ses vils courtisans applaudirent ou gardèrent le silence. Il n'en fut pas de même du patriarche Arsène, toujours inaccessible aux tentations de la crainte et de l'espoir. Lorsqu'il apprit le funeste sort de son pupille, il s'abandonna au plus violent désespoir. La compassion et la colère soulevant à la fois toutes les puissances de son âme, il se frappait la poitrine, se lamentait au ciel et à la terre, appelait les éléments à la vengeance, s'arrachait les cheveux et la barbe, et se meurtrissait les genoux contre la pierre, en s'écriant : « Soleil, frémis, terre, pousse des gémissements; déteste ce crime atroce, ces embûches, cette impitoyable férocité ! » Il résolut

de recourir aux armes spirituelles, et dans un synode d'évêques animés par son exemple il excommunia l'empereur et tous ses complices (1262). Malgré sa vive indignation, il prononça la sentence avec quelque adoucissement dans la formule, dont il retrancha les paroles qui excluaient le coupable de participation aux prières publiques. Michel comprit le danger; il confessa son crime, feignit de courber docilement la tête sous le poids de l'anathème et d'implorer la clémence de son juge.

Tandis que l'empereur s'occupait à rétablir Constantinople, Michel, despote d'Épire, ennemi du repos, dévastait les campagnes, prenait les villes et attaquait hardiment les frontières de l'empire. Paléologue envoya contre lui Alexis Stratégopulus. Mais le césar fut battu après quelques succès, et tomba entre les mains de l'ennemi. Le despote en fit présent à son gendre Mainfroy, roi de Sicile, qui le réclamait pour l'étrangler avec sa sœur Anne, veuve de l'empereur Vatacès, qu'on retenait à Constantinople.

La cruauté exercée sur le jeune Lascaris avait soulevé la juste indignation des Grecs; mais ils se contentaient de murmurer. Les seuls montagnards des environs de Nicée, hommes simples et agrestes, levèrent l'étendard de la révolte, et, ayant rencontré un enfant de huit à neuf ans devenu aveugle par maladie, ils voulurent se persuader que c'était Lascaris, le prince qu'ils avaient juré de défendre au péril de leur vie. Ils le transportèrent sur leurs montagnes, le vêtirent à la manière des empereurs, l'entourèrent d'une garde, lui rendirent tous les honneurs dus au souverain, et lui promirent de le venger, sans que cet enfant, dont l'étonnement était extrême, sût ce qu'ils voulaient dire. A la nouvelle de cette bizarre insurrection, Paléologue envoya des troupes contre les rebelles (1263). On ne put les forcer dans leurs montagnes; mais on les gagna par des présents, et, après la fuite du faux Lascaris chez les Turcs, la révolte s'éteignit d'elle-même.

Au retour d'une expédition contre le sultan d'Iconium, Paléologue s'occupa sérieusement du soin de faire lever l'excommunication fulminée contre lui par Arsène. Il essaya en conséquence tous les moyens de désarmer la colère du

patriarche. Il ne lui demandait qu'une pénitence à laquelle il promettait de se soumettre, quelque pénible qu'elle fût. L'empereur alla lui-même se jeter aux pieds du prélat, et, malgré ses vives instances, il n'en put tirer que ces paroles : *Faites ce qui peut effacer le crime que vous avez commis.* L'inflexible Arsène refusa d'indiquer un moyen d'expiation, et daigna seulement prononcer que pour de grands forfaits la réparation doit être forte. *Faut-il donc,* dit Paléologue, *que j'abdique l'empire?* A ces mots, il tira son épée et il offrait ou semblait offrir de la lui remettre. Le patriarche étendit la main afin de saisir ce gage de la souveraineté; mais l'empereur, qui n'était point déterminé à payer si cher son absolution, remit l'épée dans le fourreau et continua ses instances. Alors Arsène se retira avec indignation dans un appartement intérieur, et laissa devant sa porte le monarque suppliant (1265).

Après ces humiliantes tentatives, Michel, désespérant de fléchir l'obstination inébranlable du patriarche, se plaignit hautement de sa dureté. Il convoqua les évêques et leur fit adroitement pressentir que, s'ils n'avaient point de canon pour la rémission des crimes, il pourrait trouver à Rome un juge plus indulgent. Les prélats, effrayés, députèrent vers Arsène afin de l'adoucir; mais les ambassadeurs, mal reçus, s'entendirent reprocher leur complaisance pour un prince criminel. Un synode déposa donc Arsène, et une garde de soldats le transporta dans la petite île de Proconèse, où personne ne put le voir (1266). Germain, évêque d'Andrinople, prélat instruit dans les belles-lettres, d'un commerce facile et agréable, régulier dans ses mœurs, et dont la vertu n'avait rien d'austère, vint occuper le siége de Byzance. Mais les dispositions pacifiques du nouveau patriarche déplurent au commun des Grecs et augmentèrent les partisans d'Arsène; Germain n'avait pas par lui-même assez d'autorité pour absoudre l'empereur. Il abdiqua sa nouvelle dignité l'année même de son élection (1267), et se retira dans une petite habitation sur le bord de la mer, résolu d'y passer en paix le reste de ses jours. On lui donna pour successeur le moine Joseph, confesseur de Paléologue. Comblé des faveurs du souverain, Joseph retira l'anathème et permit au pénitent

de rentrer dans la communion des fidèles (1268). La première condition imposée à l'usurpateur fut d'adoucir le sort de la victime de son ambition. Il assigna à l'infortuné Lascaris un riche revenu pour vivre au sein de l'opulence dans le château de Dacybize; et depuis sa réconciliation avec l'Église, il témoigna au prince, par des paroles et par des effets, les regrets les plus vifs et la tendresse la plus inutile. Mais l'esprit d'Arsène subsista toujours dans les nombreux partisans qu'il comptait parmi les moines et le clergé, et Joseph fut regardé comme un intrus.

La nouvelle résidence impériale était déjà devenue funeste aux provinces de l'Orient; Paléologue, séparé de l'Asie, ne tournait pas assez souvent ses regards vers les provinces situées au delà du Bosphore. Des gouverneurs avides les opprimaient, et, après les avoir dévastées, les abandonnaient aux Turcs. Ces provinces allaient être perdues s'il n'y eût envoyé son frère Jean, prince honoré du titre de despote, d'une valeur éprouvée, et fort habile dans l'art militaire. Jean chassa cette horde rapace et rétablit l'ancien ordre de choses; son courage et son activité réprimèrent l'audace toujours croissante des Turcs, dont les déprédations semblaient justifier le sentiment du vieux sénateur Tornice, et les contraignit à demander la paix. La conservation de l'Orient eût exigé la présence du despote ou celle de l'empereur; mais le premier était presque toujours occupé contre les barbares de la frontière occidentale, et Paléologue était retenu à Constantinople par les mouvements séditieux des Arsénites, qui déjà formaient dans l'État un parti puissant, tout à la fois religieux et politique.

A sa mort, le despote d'Épire, Michel, avait partagé ses États entre ses deux fils; Nicéphore, l'aîné, avait eu l'ancienne Épire; comme il comptait sur la valeur de Jean, il lui avait assigné le pays qu'il fallait disputer à l'empire, c'est-à-dire toute la Thessalie, depuis le mont Olympe jusqu'au Parnasse. Ce prince remuant prit le titre de duc de Patras, et s'empara bientôt d'une partie de ce que son père lui avait laissé à conquérir. Paléologue arma contre lui une nombreuse armée, dont il confia le commandement au despote Jean. Cet intrépide général emporta d'abord de vive

force presque toutes les places de Thessalie. Incapable de tenir tête aux troupes de son ennemi, et abandonné des siens, le duc s'enferma dans Néopatras, sa capitale; il y fut aussitôt investi. Mais sa perte était inévitable dans une place où les vivres devaient bientôt lui manquer. Alors il ne prend conseil que de son audace et de la nécessité. Il s'échappe de la ville, pendant une nuit des plus sombres, à la faveur d'un déguisement, et se rend auprès de Jean de la Roche, grand-duc de Thèbes et d'Athènes. Il en obtint cinq cents cavaliers athéniens, braves et aguerris, avec lesquels il tombe tout à coup sur l'armée du despote et la met en fuite. Le prince vaincu ne put se pardonner son revers; il se dépouilla des ornements de sa dignité, et se réduisit, par cette dégradation volontaire, au rang de simple citoyen (1271).

Vers cette époque, Andronic, fils aîné de l'empereur, ayant atteint sa quinzième année, épousa la fille d'Étienne V, roi de Hongrie. Ce mariage fut béni par le patriarche Joseph dans l'église Sainte-Sophie, et célébré à Constantinople par des fêtes où Paléologue déploya la plus rare magnificence. Empressé d'assurer la succession à sa famille, il voulut partager, l'année suivante, les honneurs de la pourpre avec Andronic. Ce prince, depuis surnommé *l'Ancien*, fut donc couronné solennellement et proclamé empereur des Romains. Il porta ce titre auguste durant un règne long et peu glorieux, neuf ans comme le collègue de son père, et cinquante ans comme son successeur (1).

Les ennemis extérieurs de Michel l'inquiétaient sans cesse et n'étaient pas moins redoutables que ceux de l'intérieur. Sa conquête et sa résidence à Constantinople semblaient porter un audacieux défi à tous ces Latins qui avaient renversé l'empire grec, et s'en étaient partagé les débris sous la suprématie d'Innocent III. Les Vénitiens surtout ne pouvaient perdre volontairement leurs nombreuses possessions. Afin de leur opposer des rivaux utiles à lui-même, les Génois, l'empereur avait soulevé entre les deux puissances maritimes une guerre qui pouvait empêcher les Vénitiens de

(1) Pachymère, liv. IV, chap. 29. — Gregoras, liv. IV, chap. 8. — Gibbon, *Histoire de la décadence de l'empire romain*, t. XII.

prendre les armes contre les Grecs. Par ses vives réclamations au sujet de cette alliance et par l'excommunication des Génois, Urbain IV avertit Paléologue et du danger qui le menaçait et du moyen de s'en affranchir. La réunion de l'Église grecque à celle de Rome, réunion qu'il projetait depuis la conquête de Constantinople, était bien capable de satisfaire l'Occident, et peut-être de l'intéresser à la situation difficile de l'empire. D'ailleurs le frère de Louis IX, Charles d'Anjou, qui devint roi de Sicile dans ce temps-là, acquit en 1267, par un traité avec l'empereur dépossédé, Baudouin II, des droits au trône de Byzance pour sa fille Béatrix, réversibles sur lui-même. Le pape, dont le roi de Sicile était vassal, pouvait, par la puissance de l'opinion qu'il exerçait avec tant d'autorité, armer ou retenir le prince chrétien. Il était donc de la plus haute importance pour l'empereur de se concilier sa bienveillance.

Michel convoqua une assemblée du clergé dans son palais, et, malgré la résistance des évêques, il proposa la réunion au pape Grégoire X. Il ne dissimula pas qu'il cherchait en cela une garantie d'existence. Irrité de l'opposition qu'il éprouvait, il déclara par un édit qu'en reprenant Constantinople par force, il était devenu propriétaire de toutes les maisons de la ville; qu'il voulait bien faire grâce du loyer à ceux qui lui obéiraient, mais que les réfractaires seraient tenus de le payer (1273). Quelques-uns adhérèrent par impuissance de payer; d'autres s'exilèrent; d'autres furent châtiés par l'autorité impériale, et subirent les outrages les plus ignominieux; la masse du peuple demeura inébranlable dans sa résistance. Joseph, le patriarche intrus, publia une lettre pastorale dans laquelle il jura qu'il ne consentirait jamais à la réunion; Arsène, le patriarche déposé, lança du fond de son exil une nouvelle excommunication contre l'empereur, le livra à Satan, et mourut avec les mêmes sentiments.

Ces foudres impuissants n'arrêtèrent point l'empereur; une ambassade composée de ministres et de prélats de confiance s'embarqua pour l'Italie (1274), portant des offrandes pour l'église Saint-Pierre, des ornements précieux, des images à fond d'or, des parfums, un tapis destiné au grand autel de Sainte-Sophie, de couleur rose, tissu d'or et semé

de perles. Les deux galères que montaient les ambassadeurs et leur nombreuse suite furent battues par la tempête; l'une d'elles alla se briser sur la côte, et la mer engloutit les riches présents que l'empereur envoyait au pape. Grégoire X reçut les envoyés de Michel Paléologue dans le concile général de Lyon, à la tête de cinq cents évêques. Le vénérable pontife répandit des larmes de joie sur ses enfants longtemps égarés, mais enfin repentants, et leur donna le baiser de paix. Les prélats grecs, à la tête desquels était Germain, le dernier patriarche de Constantinople, chantèrent le symbole, et répétèrent trois fois dans leur langue que le Saint-Esprit *procède du Père et du Fils*. Le grand logothète, abjurant le schisme au nom des deux empereurs, accepta ces trois conditions : « Le pape sera nommé dans les prières; les appels en cour de Rome seront permis ; la primauté du pape sera partout reconnue. » Après le concile, les ambassadeurs s'en retournèrent satisfaits des honneurs qu'ils y avaient reçus et des marques d'amitié que leur avait données le pape. Suivant l'usage de l'Église latine, il avait décoré les prélats de l'anneau et de la mitre. Ils arrivèrent à Constantinople sur la fin de l'automne de la même année.

Mais à peine le nom du pape eut-il été prononcé à la messe avec la qualification d'évêque œcuménique, que le patriarche Joseph, les prélats et les moines, les familles et le peuple rassemblé s'élevèrent contre l'union et recommencèrent les séditions. Joseph, de concert avec l'empereur, abdiqua sa place et se retira dans un monastère. On lui substitua Veccus, ecclésiastique rempli de lumières et de modération, dont Paléologue attendait la pacification des esprits (1275). Mais tous les efforts du monarque ne purent attirer à l'obéissance que ses courtisans et quelques prêtres de bonne foi.

Quelques années après, le pape Nicolas III, qui soupçonnait l'infidélité grecque, envoya à Constantinople des légats auxquels il avait prescrit d'exiger une profession de foi de tous les ecclésiastiques de l'empire, avec serment de ne jamais s'en écarter. L'empereur se trouva fort embarrassé : il craignait que le saint-père mécontent ne cédât aux pressantes sollicitations de Charles d'Anjou, et ne lui permît

d'attaquer Constantinople, et il ne pouvait obtenir de son clergé une profession de foi régulière. Paléologue, dont l'hypocrisie n'était animée que par des motifs de politique, s'efforça de tromper les nonces du pape. Il promit devant Dieu aux prélats grecs qu'il ne souffrirait aucun changement dans leurs usages, ni la moindre addition au symbole de leurs pères, leur conseilla d'user de ménagement avec les légats et de s'en tirer par de belles paroles. De cette manière il obtint un acte où des phrases ambiguës mêlées de passages de l'Écriture paraissaient ressembler au symbole catholique. Paléologue exposa aux nonces dans un long récit tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il avait souffert pour consommer la réunion avec l'Église d'Occident. Afin qu'ils ne doutassent point des châtiments infligés par ses ordres aux sectaires des deux sexes et de tous les rangs, il donna ordre à Isaac, évêque d'Éphèse, de promener les prélats latins dans les prisons. Celui-ci leur montra quatre princes du sang impérial, Andronic Paléologue, premier écuyer, Raoul Manuel, échanson, son frère Isaac, et Jean Paléologue, neveu d'Andronic, enfermés par suite de leur résistance dans une prison carrée, enchaînés aux quatre coins et agitant leurs fers dans un accès de rage. L'empereur envoya même au pape les deux plus opiniâtres des schismatiques, les abandonnant à sa vengeance. Nicolas III les renvoya en recommandant l'indulgence au monarque et garda ses soupçons.

Tandis qu'à Constantinople on abhorrait les cruautés de Michel, qui, pendant un voyage en Natolie, avait fait crever les yeux à deux des princes ses prisonniers, tandis que ses généraux favoris, sa sœur Eulogie, ses nièces, et d'autres membres de sa famille, désertaient sa cause, qu'ils regardaient comme sacrilége, on se plaignait à Rome de sa lenteur, on y révoquait en doute avec raison sa sincérité. Enfin le pape Martin IV, successeur de Nicolas III (1281), ne gardant plus aucune mesure, traita les ambassadeurs grecs avec mépris, et excommunia publiquement à Orviette, dans la place de la grande église, Michel Paléologue et ses adhérents, comme des imposteurs et des barbares, qui, pour mieux feindre, avaient traité impitoyablement des malheureux. Pour toute vengeance l'empereur se contenta de dé-

fendre, un jour de fête, de nommer le pape dans les prières publiques.

Une ligue se forma pour détrôner Paléologue, entre Philippe, l'empereur latin, héritier de Baudouin II, les Vénitiens et Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles, dont la voix de Grégoire X avait enchaîné quelque temps la valeur et l'épée. Le frère de saint Louis donna le commandement de ses troupes à Soliman Rossi, gentilhomme provençal. Elles s'emparèrent de l'Albanie, et essayèrent d'emporter la forteresse de Belgrade. Paléologue vola au secours de cette place; Rossi fut vaincu et pris dans une rencontre. Profitant de la consternation que ce premier échec causa aux ennemis, les Grecs livrèrent une bataille générale, dans laquelle la victoire couronna leurs efforts. Mais l'empereur, trop éclairé pour ne pas désespérer de ses forces, se fia de sa sûreté aux effets de la conspiration que tramait Jean de Procida, et qui devait enlever la Sicile au plus redoutable de ses adversaires.

Délivré des inquiétudes que lui causaient Charles d'Anjou, Paléologue s'occupa de réduire ceux de ses voisins dont il avait à se plaindre, entre autres le prince des Lazes, qui continuait à prendre le titre d'empereur de Trébizonde. Il partit ensuite pour combattre le prince de Thessalie, qui avait rompu la trêve faite avec lui. Arrivé près de Pacôme, bourg de Thrace, il mourut subitement à l'âge de cinquante-huit ans (1282), peu regretté de sa capitale; les moines, dont la ville était inondée, déclamèrent avec acharnement contre sa mémoire. Peu de jours avant sa mort il avait appris avec joie la révolte de la Sicile contre Charles d'Anjou, et la victoire de Pierre d'Aragon, événement qui assurait l'indépendance de la Sicile et la sûreté du trône des Paléologues. Son fils Andronic, qu'il avait nommé son successeur, fut proclamé empereur d'Orient.

Andronic II, *l'Ancien*, rompit définitivement l'accord passager des deux églises. Il envoya de toutes parts des édits impériaux pour rappeler de l'exil les défenseurs du schisme, destitua le patriarche Veccus, et rappela Joseph, alors accablé d'années. On purifia les temples, on réconcilia les pénitents, et le nouvel empereur refusa aux restes de son prédécesseur

les obsèques d'un père et même d'un chrétien. Joseph mourut quelque temps après son rappel au trône patriarcal, et fut remplacé par Grégoire, qui avait adopté les opinions dogmatiques des Latins, et se prononça néanmoins contre la réunion. Ce prélat, bientôt contraint d'abdiquer, eut pour successeur le moine Athanase. Au milieu de ces diverses élections, tous ceux qui avaient communiqué avec Michel Paléologue et le patriarche Veccus étaient chassés de leurs siéges avec déshonneur. S'il faut en croire Phranza, Andronic agissait ainsi par intelligence et par prévoyance de l'avenir. C'était, avouons-le, une singulière prévoyance, qui refusait de reconnaître dans le schisme la cause éternelle de l'aversion des Occidentaux, ou qui peut-être préférait déjà les Turcs aux Latins. Depuis le massacre des Vêpres siciliennes, la crainte de Charles d'Anjou ne subsistait plus. Constantin, frère de l'empereur, accusé et convaincu de conspiration, fut enfermé dans une cage de fer, et Andronic crut avoir affermi son trône par cet acte de rigueur.

L'État cependant ne pouvait se soutenir lui-même, et il avait besoin de puissants secours contre l'essor de la puissance musulmane, qui semblait annoncer un asservissement prochain à Andronic. Il fut réduit à prendre à sa solde l'Italien Roger de Flor et ses Catalans Almogavares (1303). C'étaient des aventuriers mercenaires, Siciliens, Catalans, Aragonais, qui avaient combattu par terre et par mer pour la maison d'Aragon ou d'Anjou, que la paix laissait inoccupés. Ils portaient un réseau de fer sur la tête et étaient armés d'un petit bouclier, d'une épée et de quelques javelots. Depuis vingt ans qu'ils faisaient la guerre, ils ne connaissaient plus d'autre patrie que les camps ou les vaisseaux. Au moment d'en venir aux mains avec l'ennemi, ils frappaient la terre de l'épée en criant : « Fer, réveille-toi. » Roger de Flor cingla de Messine vers Constantinople, suivi de quatre gros vaisseaux et de dix-huit galères qui portaient huit mille de ses intrépides guerriers. Pendant leur séjour dans cette ville ils massacrèrent plusieurs Génois auxquels leur figure et leur costume avaient fourni un sujet de rire. L'empereur logea le vaillant Roger dans un palais, lui donna sa nièce en mariage avec le titre de grand-duc ou d'amiral de

la Romanie. Après quelque temps de repos, ils passèrent en Asie, où le succès de leur première campagne surpassa les espérances d'Andronic, et deux brillantes victoires sur les Turcs, l'une près de Cyzique, l'autre près du mont Taurus, méritèrent à leur chef le nom de libérateur de l'Orient. L'arrivée d'un autre aventurier, Bérenger d'Entença (1306), et la bonne intelligence qui s'établit entre lui et Roger de Flor, auraient sans doute épargné de nombreuses calamités à l'empire, si les Grecs avaient pu renoncer à leurs habitudes de perfidie.

Vainqueur des Turcs, Roger faisait trembler des alliés pusillanimes: il demanda sa récompense; mais comme l'empereur n'avait plus ces trésors et ces revenus avec lesquels les Comnènes avaient pu acheter les secours des Russes et des Normands, on paya ses troupes en monnaie fausse. Sur le refus de disperser ses compagnons, il fut attiré à un festin dans le palais d'Andrinople où la cour faisait alors sa résidence, et poignardé par l'ordre de Michel, que son père Andronic avait associé aux honneurs de la pourpre. A la nouvelle de ce crime, les aventuriers, s'abandonnant à tous les transports de la fureur, jurèrent la perte des Grecs, et massacrèrent les habitants de Gallipoli. Bérenger d'Entença s'y renferma ensuite pour soutenir un siége, et après avoir ravagé les côtes de la Propontide, il essaya d'incendier dans le port de Constantinople les vaisseaux de ses perfides alliés. Par malheur, il éprouva une défaite et tomba entre les mains des Génois, qui l'emmenèrent chargé de fers. Les Catalans se donnèrent alors pour chef Raccafort, gendre de Roger, et bientôt leurs bandes, décorées du titre d'*armée des Francs, régnant en Thrace et en Macédoine*, anéantirent les troupes impériales qu'on leur opposa. Ils dominèrent des deux côtés de l'Hellespont, et restèrent maîtres de toute la Thrace. Pendant cinq années encore (1307-1312), ils tinrent Constantinople en échec, jusqu'au jour où, affaiblis par les discordes de leurs chefs et manquant de provisions, ils furent contraints de fuir les environs de la capitale. Andronic se trouva trop heureux de pouvoir diriger les ravages de cette milice redoutable vers le duché d'Athènes, séparé de l'empire, dont elle s'empara. Les Catalans, partout victorieux,

se partagèrent l'Attique et la Béotie, durant quatorze années épouvantèrent toute la Grèce, et disposèrent plusieurs fois de leur conquête. Ils disparaissaient alors de l'histoire ; mais le souvenir de leurs dévastations et ce proverbe grec : *Que la vengeance des Catalans te poursuive !* demeurèrent longtemps gravés dans la mémoire des Orientaux.

Au sortir de ces embarras, Andronic l'Ancien, dont le long règne n'est guère mémorable que par les querelles de l'Église grecque, l'invasion des Catalans et l'accroissement de la puissance ottomane, eut à défendre sa couronne contre l'impatience de son petit-fils Andronic le Jeune. La mort prématurée du second empereur des Grecs, Michel, son père (1320), assurait cependant à ce prince la certitude d'arriver bientôt à la couronne; mais ses désordres étaient gênés par l'autorité et l'économie de son aïeul, et comme il craignait de voir celui-ci transporter sur un autre de ses petits-fils ses espérances et son affection, il leva l'étendard de la révolte. Jean Cantacuzène, maître de la chambre sacrée, fut le conseiller et le général du jeune débauché, dont il fit triompher la cause après une guerre civile de cinq années (1328). Dépouillé de toute sa puissance, le vieil empereur quitta la pourpre pour l'habit et la profession monastiques, et mourut dans un cloître.

CHAPITRE II

DISCORDES CIVILES. — PROGRÈS DES OTTOMANS

Faiblesse de l'empire d'Orient. — Commencement de la puissance des Turcs ottomans. — Règne d'Othman. — Conquête de Pruse. — Orchan. — Ses progrès. — Discordes des Grecs. — Orchan épouse la fille de Cantacuzène. — Ce dernier entre à Constantinople. — Sa modération. — Jean Paléologue épouse la princesse Hélène. — Orchan visite son beau-père à Scutari. — Guerre civile entre les deux empereurs. — Établissement des Ottomans en Europe. — Paléologue seul empereur. — Conquête de Soliman. — Sa mort. — Douleur et mort d'Orchan. — Amurath Ier. — Succès des Ottomans. — Soins d'Amurath pendant la paix. — Organisation des janissaires. — Défaite du roi de Hongrie. — Jean Paléologue en Occident. — Conspiration d'Andronic et de Saoudji découverte et punie. — Amurath prend Thessalonique. — Andronic se fait proclamer empereur. — Il rentre dans le devoir. — Bataille de Cassova. — Mort d'Amurath Ier. — Bajazet Ier, son successeur. — Humiliation de l'empereur grec. — Sa mort.

Après avoir échappé à Chosroès et à d'autres ennemis non moins redoutables, la ville de Constantin avait recouvré sous quelques-uns de ses empereurs une force apparente qui cachait sa faiblesse réelle. Étrangère aux armes et livrée aux erreurs du schisme, sa population semblait oublier les implacables ennemis qui la menaçaient, et n'attendaient qu'un moment favorable pour renverser un empire dont la corruption des mœurs et les révolutions avaient profondément miné les fondements. Chose extraordinaire ! au milieu de leurs interminables querelles et des plaisirs qui berçaient chaque jour leur indolence, les césars abâtardis assistaient froidement au drame terrible qui se jouait ; ils ne voyaient pas que la perte de leur couronne devait en être le dénoûment. Si parfois ils s'éveillaient de leur léthargie afin de prêter l'oreille au murmure lointain de l'orage, ils se rassuraient en calculant la distance, et retombaient dans leur

sommeil. Aussi, depuis l'abdication de Cantacuzène, l'intérêt historique s'attache-t-il exclusivement aux Ottomans, qui, dociles à la voix de chefs habiles et courageux, devaient bientôt porter le dernier coup à l'empire décrépit de Constantinople. Voyons donc quel était ce nouveau peuple destiné par la Providence à remplacer en Asie et en Europe le peuple dégénéré des Grecs.

La domination des Seldjoukides dans l'Asie Mineure n'existait plus; à la mort du brave Aladin, leur dernier sultan, leur empire, déjà soumis par les Mongols, avait été démembré par les émirs en dix petits États indépendants. Les plus puissants de ces émirs étaient Caraman, qui avait obtenu les côtes méridionales de l'Asie Mineure, auxquelles il laissa le nom de Caramanie, et Othman, fils d'Ertogrul, qui imposa le sien à la horde turque qu'il commandait. Doué de toutes les vertus d'un soldat, Othman profita habilement des circonstances, et la conduisit dans les plaines de la Bithynie et de la Paphlagonie. S'il faut ajouter foi au récit des Turcs, un songe lui annonça les nobles destinées de sa postérité. Une nuit qu'il reposait chez le cheik Édebali, une image vint le frapper pendant son sommeil. Il se voyait étendu à côté de son hôte également endormi. De la poitrine du cheik s'élevait l'astre de Mahomet, la lune, qui, grandissant à vue d'œil et parvenue à la plénitude de son croissant, descendit sur lui et vint se perdre dans son sein. Il voyait ensuite surgir de ses reins un arbre à la racine solide, aux rameaux vigoureux et d'une rare beauté, qui s'allongeait comme pour couvrir les terres et les mers. Cet arbre projetait son ombre jusqu'à l'extrémité de l'horizon des trois parties du monde. Sous son abri s'élevaient de hautes montagnes, le Caucase, l'Atlas, le Taurus et l'Hémus, qui ressemblaient aux quatre colonnes de la tente éternelle. Des racines de l'arbre sortaient le Tigre, l'Euphrate, le Nil et le Danube, couverts de vaisseaux comme la mer. Les campagnes étaient ornées de moissons, et les montagnes couronnées d'épaisses forêts, d'où jaillissaient des sources abondantes qui arrosaient les gazons émaillés, les bosquets de rosiers et de cyprès de cet Éden. Dans les vallées s'étendaient au loin des villes ornées de dômes, de coupoles, de pyramides,

d'obélisques, de colonnes magnifiques, de tours orgueilleuses, sur le sommet desquelles brillait le croissant; puis des galeries d'où partaient les appels à la prière, dont le bruit se mêlait aux accents d'une multitude infinie de rossignols et au bavardage de perroquets aux mille couleurs. Toute la troupe variée des habitants de l'air chantait et gazouillait sous les frais ombrages de branches entrelacées et de feuilles épaisses, innombrables, coupées en forme de sabres. Alors s'éleva un vent violent qui tourna les pointes de ces feuilles vers les différentes villes de l'univers, et principalement vers la cité de Constantin, qui, située à la jonction de deux mers et de deux continents, ressemblait à un diamant enchâssé entre deux saphirs et deux émeraudes, et paraissait ainsi former la pierre la plus brillante de l'anneau d'une vaste domination embrassant le monde entier. Othman allait passer l'anneau à son doigt lorsqu'il se réveilla (1). Cet arbre était l'image du fils d'Ertogrul, le véritable fondateur du peuple et de la domination des *Osmanlis* ou Ottomans.

Le nouveau conquérant traversa l'Hellespont, et sa présence répandit la terreur dans la Chersonèse, dont les habitants prirent la fuite, et laissèrent pendant dix mois les terres sans culture. Après s'être emparé d'Iconium sur les Mongols, Othman attaqua les braves chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem dans l'île de Rhodes, où ils venaient de s'établir; mais il fut repoussé par un Français, Foulques de Villaret, grand maître de l'ordre (1315). Il se releva bientôt de cet échec à la faveur des agitations domestiques de l'empire grec. Enfin, pendant vingt-sept ans que dura son règne, il fit sans cesse d'heureuses incursions, et soumit une grande partie des États des Turcs seldjoukides. La prise de Pruse, une des plus importantes villes de l'Asie Mineure, par son fils Orchan, couronna le succès de ses armes. Fier d'avoir conquis une capitale et un tombeau digne de lui, Othman mourut la même année (1326), chargé de jours et de gloire, et vénéré des Ottomans, qui se plaisent à reconnaître en lui, avec un génie entreprenant et un courage indomptable,

(1) Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, liv. II.

toutes les qualités qui sont l'apanage ordinaire des fondateurs d'empire. Au moment de rendre le dernier soupir, il adressa à l'aîné de ses fils, Orchan, qui devait lui succéder, l'expression de ses volontés, lui recommanda de ne point chercher son appui dans la tyrannie, de regarder la justice comme le plus ferme soutien des États, de protéger ses sujets et de gouverner avec équité et douceur. Quatre mois auparavant il avait été précédé dans la tombe par le cheik Édebali, devenu son beau-père, et un mois après par son épouse, nommée Malchatum (femme trésor), et il avait eu le temps de leur rendre les derniers devoirs.

La conquête de Pruse peut servir de véritable date à l'empire ottoman. Monté sur le trône entre le cercueil d'un père et le berceau d'un fils, orné des lauriers d'une récente victoire, Orchan transforma cette ville en une capitale mahométane. Il y fonda une mosquée, un hôpital et un collége où les plus habiles professeurs attirèrent les étudiants persans et arabes des anciennes écoles de l'Orient. Un de ses premiers soins fut d'offrir le partage des biens paternels à son frère Aladin, qui refusa même d'accepter la moitié des troupeaux de chevaux, de bœufs et de brebis, et demanda seulement pour sa résidence un village situé dans la plaine de Pruse, sur la rive occidentale de Nilufer. « Eh bien ! dit Orchan, puisque tu ne veux pas posséder les chevaux, les vaches et les brebis, soit alors pour moi un pasteur du peuple, c'est-à-dire un vizir. » Aladin, se résignant au désir de son souverain, devint le premier vizir de l'empire, et partagea avec le prince les soins et les soucis du gouvernement. Étranger au métier des armes, Aladin s'occupa seulement de l'administration, et affermit l'empire par de sages institutions, tandis que son frère l'étendait par de nouvelles conquêtes. Orchan distingua par l'habillement les soldats des citoyens, et ordonna qu'ils porteraient exclusivement le turban blanc. Il frappa ensuite une monnaie à son nom, et rejeta, comme un dernier souvenir de l'ancienne dépendance, la monnaie présentant l'empreinte des Seldjoukides d'Iconium.

Les troupes d'Othman n'étaient composées que d'escadrons indociles de cavalerie turcomane, qui servaient sans paie

et combattaient sans discipline. Il avait donné l'exemple de recruter son armée de captifs et de volontaires. Son fils résolut de perfectionner ce système, et de former une milice qui, abjurant sa patrie, sa famille, sa religion, n'eût désormais pour religion, pour famille et pour patrie, que la volonté de son chef et l'obéissance passive. Il fit donc élever dans l'islamisme les jeunes enfants chrétiens pris à la guerre avant l'âge de raison, et forma de ces malheureux orphelins, qui ne connurent d'autre métier que les armes, un corps redoutable auquel les Ottomans durent la plus grande partie de leurs succès. Orchan porta d'abord cette milice à vingt-cinq mille hommes. Par ses soins et son intelligence, des ouvriers habiles construisirent les machines nécessaires pour le siége et l'attaque des villes.

Orchan, poursuivant le cours de ses succès en Asie Mineure, s'empara de Nicomédie en 1328, de Nicée cinq ans après, et soumit toute la Bithynie jusqu'aux rives du Bosphore et de l'Hellespont. A cette époque, le trône de Constantinople était occupé par Andronic III, qui jouissait enfin des fruits de son ambition. Ce prince était habile dans l'art de la guerre et doué de la plus grande activité. Son favori Cantacuzène l'animait sans cesse de ses conseils et lui défendait le découragement. Une armée que le fils d'Othman envoyait contre les Grecs fut battue et prise à Trajanopolis (1330). Plus tard Andronic et Cantacuzène mirent en fuite trente-six vaisseaux turcs qui s'approchaient de Constantinople. Mais la passion de l'empereur pour les discussions théologiques et son attachement au schisme le privèrent des secours de l'Occident. Des moines soutinrent avec un acharnement sans exemple de folles rêveries que condamna un concile réuni à Sainte-Sophie. Andronic III ne manqua pas de se mêler à la querelle, et mourut de fatigue après une violente discussion (1341). Il laissait pour successeur un fils de neuf ans, Jean Ier Paléologue, dont Cantacuzène obtint la tutelle.

Le favori, qui avait sans cesse soutenu la faiblesse de son maître par ses conseils et son exemple, avait refusé la couronne, que l'empereur, malade et découragé, le sollicitait d'accepter; mais après la mort d'Andronic il donna l'essor

à ses vues ambitieuses. Il refusa d'abord l'administration, sous prétexte que le patriarche Jean d'Apri la lui enviait. Pour la reprendre, il ne céda qu'aux demandes réitérées de l'impératrice mère, et au serment qu'elle lui fit de ne pas ajouter foi aux calomnies de ses ennemis. Dans toute sa conduite il s'efforça de cacher son désir de parvenir au trône. Lorsque par de grands préparatifs il eut forcé à la soumission et au tribut les Latins du Péloponèse, le régent revint à Constantinople afin de confondre la faction puissante de ses adversaires, à la tête de laquelle se trouvaient le patriarche et le chambellan Apocauque. Sorti une seconde fois de la ville pour surveiller les dispositions d'une expédition contre les Latins du midi et contre le prince de Servie, qui dévastait la Macédoine, Cantacuzène fut informé que l'impératrice, cédant aux sollicitations d'Apocauque, avait passé dans les rangs de ses ennemis, que sa mère et sa famille ne pouvaient sortir de leur maison, où elles étaient gardées à vue, et que lui-même était déclaré ennemi public. Poussé à la guerre par ses soldats, il offrait de se remettre aux mains et à la décision de l'impératrice; mais les chefs de l'armée s'y opposèrent, et lui persuadèrent de prendre le titre d'empereur. Cantacuzène revêtit la pourpre et fut couronné à Didymotique. La plus grande partie de la Thrace et la Macédoine se déclarèrent en sa faveur.

Le nouveau césar dut songer à organiser son armée et à choisir des généraux dévoués à ses intérêts. Dès qu'il vit se détacher de son parti la ville d'Andrinople, sur laquelle il comptait beaucoup, il offrit la paix à ses ennemis. Mais ses députés furent mal reçus à Constantinople, et l'impératrice, qui semblait encore pencher du côté de la réconciliation, fut obligée à la guerre par Apocauque. Il envoya des moines de l'Athos pour solliciter la paix une seconde fois; le patriarche fit rejeter leurs propositions. En même temps la cour déploya la plus grande activité : Apocauque fit couronner le jeune empereur, qui lui donna le titre de grand-duc. Quelques-uns des parents de Cantacuzène furent ensuite mis à mort, et sa mère, jetée en prison, y mourut de mauvais traitements. Dans sa résolution de poursuivre la guerre avec la plus grande vigueur, l'usurpateur chercha

tous les moyens d'assurer sa vengeance, invoqua de puissants secours, et fit alliance avec le prince de Servie et le kan de Lydie, Oumour-Beg, que les chevaliers de Rhodes, les véritables défenseurs du nom chrétien, rappelèrent en menaçant Smyrne, sa capitale (1343).

Un autre allié turc, plus puissant que le fidèle Oumour-Beg, demanda avec instances la main de la fille de Cantacuzène. C'était Orchan, dont l'impératrice mère, Anne de Savoie, recherchait alors l'assistance, et qui s'engageait à remplir envers le régent, s'il consentait à l'accepter pour son gendre, tous les devoirs d'un sujet et d'un fils. L'ambitieux Cantacuzène donna donc sa fille Théodora en mariage au prince des Ottomans. Celui-ci envoya dans trente vaisseaux les principaux personnages de sa cour, suivis d'une nombreuse cavalerie, pour lui amener sa fiancée impériale. Ils arrivèrent devant le camp de Sélymbrie, où le père de Théodora s'était avancé, entouré de ses grands dignitaires et de sa famille. Dans la plaine, en avant de cette ville, on dressa un magnifique pavillon, sous lequel l'impératrice Irène passa la nuit avec ses trois filles. Dès le matin, la jeune fiancée, suivant un antique cérémonial de la cour de Byzance, se plaça sur une estrade tendue des plus riches draperies. Les troupes étaient sous les armes, l'empereur était à cheval, et tout le monde se tenait autour de lui dans l'attente. A un signal donné, tombèrent en même temps de tous côtés les rideaux de soie brodés en or qui entouraient le trône, et l'épouse parut au milieu de nombreux serviteurs portant les torches nuptiales. Aussitôt l'air retentit du bruit des trompettes, des fifres et des autres instruments; puis des chœurs harmonieux célébrèrent dans leurs chants le bonheur et les vertus de la fille des césars. Durant plusieurs jours il y eut de somptueux festins auxquels assistèrent les Turcs et les Grecs confondus ensemble (1346).

Vers la même époque, la fortune de Cantacuzène le délivra du plus opiniâtre de ses ennemis. Apocauque avait fait jeter en prison tous ceux qui lui avaient inspiré des soupçons. Un jour qu'il allait les visiter, quelques prisonniers ayant rompu leurs chaînes, l'assommèrent, et délivrèrent aussitôt leurs compagnons d'infortune.

Par la découverte de plusieurs complots formés contre sa vie, Cantacuzène comprit qu'il était nécessaire de frapper un coup décisif, et de consommer son usurpation en s'emparant de la capitale. Il convint avec les nombreux partisans qu'il avait dans cette ville du jour où ils lui ouvriraient la porte Dorée. Il s'y présenta à la tête de ses troupes, et entra sans résistance (1347). Il envoya proposer un arrangement à l'impératrice, qui appelait à son secours les Génois de Péra. Elle refusa d'abord de rien écouter; mais, forcée dans son palais, et cédant aux sollicitations de son fils, alors âgé de quinze ans, elle consentit aux propositions du vainqueur. Il fut arrêté que, des deux côtés, il y aurait une amnistie générale; que les deux empereurs règneraient ensemble, le plus jeune suivant encore, pendant dix années, les conseils du plus âgé. La modération de Cantacuzène parut incroyable à tous, tant elle était admirable. Lui-même s'empresse de la vanter. « Qui pouvait penser, dit-il, qu'après avoir tant souffert de ses ennemis, il n'usât pas de sa victoire pour les massacrer, et qu'il invitât les vaincus à traiter d'égal à égal, quand il pouvait les anéantir en un moment? Cette manière d'agir avait quelque chose de supérieur à la nature humaine (1). »

Cantacuzène continua de se montrer le plus modéré des usurpateurs. Malgré sa respectueuse contenance, son aspect intimidait l'impératrice; aussi employa-t-il tous les moyens pour la rassurer. Il alla même jusqu'à offrir le mariage de sa fille Hélène avec le jeune empereur; la proposition fut acceptée, et la réconciliation parut sincère. Cantacuzène voulut que tous ceux qui avaient suivi l'un ou l'autre étendard, prêtassent serment de fidélité aux deux empereurs; un moine du mont Athos, Isidore, remplaça le patriarche de Constantinople, qui fut déposé.

Cependant les progrès du prince de Servie et le ravage de la Macédoine alarmèrent Cantacuzène; il convoqua une assemblée de tous les ordres de l'État, afin d'obtenir des secours pécuniaires. Dans le même temps, Matthieu, son fils aîné, prêtant une oreille favorable à de funestes conseils,

(1) Cantacuzène, liv. III, chap. 100.

s'empara de Didymotique et d'Andrinople pour s'en composer une principauté. Par bonheur, sa mère lui fit abandonner cet odieux projet. La joie que lui causa cet acte d'obéissance ne tarda pas à être troublée par une maladie qui désola presque tout l'univers connu, et à laquelle succomba le plus jeune de ses fils (1348).

La même année, Orchan, suivi de toute sa famille et de sa cour, vint visiter son beau-père à Scutari, et pendant quelques jours les deux princes partagèrent, avec une apparente cordialité, les plaisirs de la chasse et les joies des festins. Cantacuzène et Orchan étaient assis à une table; les quatre fils du chef des Ottomans siégeaient à une autre peu éloignée; et alentour les principaux des Turcs et des Grecs étaient placés sur des tapis étendus à terre. Orchan resta dans le camp et près de la flotte, tandis que Cantacuzène se rendit à Constantinople avec sa fille Théodora, qui passa trois jours dans la société de sa mère et de ses sœurs. Le gendre de l'empereur retrourna en Bithynie, avec sa famille chargée de présents. Mais Orchan, dont l'amitié était subordonnée aux intérêts de sa politique et de sa religion, ne balança pas, dans la guerre des Génois, à se joindre aux ennemis de son beau-père.

Plus tard, avec le secours du pacha Soliman, fils aîné d'Orchan, Cantacuzène reprit au despote de Servie Thessalonique (1351), Berrhœa, et la plus grande partie de la Macédoine. Le jeune empereur voulait contracter une alliance avec le prince vaincu, dans l'espoir de rester seul maître du trône; l'usurpateur s'y opposa, et contint quelque temps cette ambition par l'influence de la veuve d'Andronic III. Mais lorsque les princes de Servie et de Bulgarie et la république de Venise eurent embrassé les intérêts de Jean Paléologue, il résolut de s'adresser encore aux Ottomans, auxquels ces temps de troubles et de guerre civile allaient enfin permettre de poser fermement le pied en Europe.

Rentré en Asie, Soliman était assis un soir sur la rive orientale de la Propontide; la clarté de la lune prolongeait devant lui, sur la mer, les ruines de l'ancienne Cyzique, colonie des Milésiens, fameuse dans l'histoire des Grecs et des Romains, qui, après de longues vicissitudes dans les

luttes des grandes puissances de l'univers, était redevenue la capitale de la province de l'Hellespont. Tandis que, les yeux tournés sur les flots où se miraient les portiques de marbre et les avenues de colonnes, les pompeux débris des temples de Cybèle, de Proserpine et de Jupiter, et où se jouaient les nuages du ciel, il méditait sur ce grandiose de la mort; il lui sembla que des palais et des temples sortaient de l'abîme et que des flottes voguaient sous les eaux. Au milieu du murmure de la mer, il crut entendre des voix mystérieuses, et voir la lune, placée derrière lui à l'orient, unissant l'Europe et l'Asie par un ruban d'argent qui flottait au-dessus de l'abîme; c'était le même astre qui, sorti jadis du sein d'Édebali, était venu s'enfoncer dans la poitrine d'Othman. Ce songe avait présagé à son aïeul l'empire du monde; ce souvenir enflamma son courage, et dès lors il résolut d'unir l'Europe à l'Asie par des conquêtes.

Après avoir consulté les vieux conseillers blanchis au service de sa famille, et longtemps cherché de quelle manière il pourrait traverser le détroit sans être vu, il se hasarda à le passer avec un ami sur un esquif, et poussa une reconnaissance du côté de Tzympe, à six kilomètres au-dessus de Gallipoli. Là il se saisit d'un Grec, qu'il ramena en Mysie pour s'en faire un guide. Informé de l'état d'abandon du château par ce Grec traître envers les siens, Soliman forma le projet de le surprendre. La nuit suivante, il monta sur de grossières embarcations avec cinquante-neuf soldats déterminés, et s'empara du fort de Tzympe d'autant plus facilement que les habitants, à cause de la moisson, s'étaient dispersés dans la campagne. Dans l'espace de quelques jours, trois mille hommes qui le suivaient de près y furent placés en garnison (1356).

Pendant que Tzympe tombait au pouvoir des Ottomans, Cantacuzène implorait l'assistance de son beau-frère contre Jean Paléologue. Orchan, cédant à ses prières, lui envoya Soliman, à la tête de dix mille cavaliers turcs que les vaisseaux de l'empereur grec débarquèrent à l'embouchure de la Maritza (Hèbre). Les troupes mahométanes, dont la fougue ne put être contenue, commirent de grands désordres; Soliman écrasa les Bulgares et les Serviens auxiliaires de Jean

Paléologue, et retourna en Asie chargé de précieuses dépouilles. Alors Cantacuzène réclama de ce prince la restitution de la place de Tzympe moyennant dix mille ducats. Déjà l'empereur avait expédié l'or, et Soliman avait donné l'ordre à un de ses officiers de remettre le château, lorsque les murs et les forteresses de la plupart des villes de la Thrace furent renversés par un affreux tremblement de terre. Les maisons de Gallipoli s'écroulèrent, et les murailles ouvertes par des brèches donnèrent un facile passage aux soldats de Soliman, dont le tremblement de terre semblait favoriser les projets de pillage et de conquête (1357). En même temps d'autres places, telles que Konour, Boulaïr, Malgara, célèbre par son miel, Kypsale, à trois petites journées de Gallipoli, et Rodoste, où régnait dans l'antiquité le prince thrace Rhésus, furent livrées à de nouvelles colonies de Turcs. Tout en se plaignant de la violation des traités, Cantacuzène offrit quarante mille ducats pour la rançon de ses places, et surtout de Gallipoli, la clef de l'Hellespont, qu'il ne voulait pas abandonner aux Turcs. Orchan promit de déterminer son fils à la restitution de ces villes, mais éluda toujours la conclusion dernière. La même année, l'abdication de Cantacuzène garantit aux Ottomans la possession de leur première conquête en Europe.

Jean Paléologue, pour lequel n'avait pas tardé à se réveiller l'affection de ses sujets, réussit, en effet, à régner seul. Malgré tous ses efforts, il n'avait pu empêcher son beau-père de proclamer empereur son fils Matthieu; avec le secours d'un noble Génois auquel il s'était engagé à donner sa sœur en mariage, et qui lui fournit deux galères montées par deux mille cinq cents hommes, il entra dans Constantinople. L'arrivée du jeune empereur troubla l'esprit des habitants, incertains entre leur bonne disposition pour lui et la crainte de Cantacuzène, qui avait à ses ordres des troupes réglées et des Catalans. Mais, fatigué de la guerre civile, l'usurpateur proposa la paix, et voulut que ses Turcs défendissent la capitale contre l'avidité des Catalans, qui réclamaient la guerre et le butin. Trois jours après, les deux empereurs firent un traité de réconciliation, qui établissait entre eux l'égalité de pouvoir; à peine fut-il signé, qu'au grand étonnement de

tous, Cantacuzène, renonçant à la couronne, se dépouilla dans le palais même des ornements impériaux, se fit couper les cheveux et se retira dans le monastère de Mangane, où il prit le nom de Joseph. L'impératrice Irène imita sans répugnance l'exemple de son époux, reçut le voile avec le nom d'Eugénie, et alla se renfermer au couvent de Marthe.

Divers bruits attribuèrent la retraite de cet homme incompréhensible à la violence de Jean Paléologue; mais du fond de son cloître le nouveau moine les démentit et justifia son gendre : « Cantacuzène, dit-il, a quitté le trône de sa propre volonté et non malgré lui; s'il eût voulu le conserver, personne n'aurait pu le lui enlever. Paléologue ne l'a pas offensé par une violation de son serment; il faut que personne n'ignore qu'il n'a rien fait, rien médité pour contrister son beau-père... Cantacuzène avait acquis l'empire contre sa volonté propre; violemment agité par les armes de ses concitoyens, il a subi différentes chances de fortune; il a résisté de toutes ses forces avec un esprit et un cœur que rien n'a pu abattre. Après avoir triomphé de tous ses adversaires, il s'est vu contraint, par la malice des siens, à subir encore une fois la nécessité de la guerre civile; alors il a désespéré des Romains, qui n'ont plus leur antique sagesse et ne savent plus comprendre ce qui leur est bon, et il a abdiqué l'empire (1). »

Du sein de la retraite où son génie inquiet cherchait le repos, Cantacuzène s'efforça d'entretenir l'union entre son fils Matthieu et Paléologue, qui avait promis de reconnaître ce fils pour son collègue à l'empire. Leur haine, mal comprimée pendant quelque temps, les conduisit enfin sur le champ de bataille, dans les plaines de Philippes, ville de Thrace. Matthieu, vaincu et fait prisonnier, fut conduit et gardé dans l'île de Lesbos. Paléologue offrit de lui rendre la liberté s'il voulait déposer la pourpre et descendre au second rang. Dans cette circonstance, Cantacuzène quitta un instant sa retraite pour engager son fils à céder au vœu de l'empereur. Afin de le guérir de la passion de régner, il lui peignit avec force tous les dangers qui environnent le trône, et la

(1) Cantacuzène, liv. IV, chap. 42.

redoutable responsabilité de ceux qui gouvernent. Malgré les prières de son père, Matthieu ne se résigna qu'avec peine à une renonciation formelle.

L'abdication de Cantacuzène, regardé comme le seul homme capable par ses talents et sa sagesse de sauver les débris de l'empire, fut un malheur pour l'État. Cet habile usurpateur avait su ou contenir ou réprimer les ennemis. Par ses derniers conseils, il avait engagé ses compatriotes à éviter une guerre imprudente, et à comparer le nombre, la discipline et l'enthousiasme des Turcs à la faiblesse des Grecs. Mais l'opiniâtre vanité du jeune empereur méprisa ces avis prudents, et dès la première année de son abdication Soliman passa le détroit, soumit toutes les villes qu'il attaqua, s'empara de la Chersonèse et entra dans la Thrace sans éprouver de résistance. Au milieu de ses succès, le héros tomba de cheval dans un exercice militaire, et perdit la vie. Le tombeau du fondateur de la puissance ottomane en Europe, élevé sur la rive de l'Hellespont, sembla inviter les habitants de l'Asie à un pèlerinage de conquérants. Le vieil Orchan succomba, peu de temps après, à la douleur que lui avait causée la perte subite de son grand vizir, de son fils bien-aimé (1360). Son règne, de trente-cinq ans, n'avait été souillé par aucune barbarie, par aucun meurtre. Les institutions politiques de ce prince équitable, en même temps que vaillant guerrier, l'ont fait regarder par les historiens comme le Numa des Ottomans.

Les Grecs n'eurent pas le loisir de se réjouir de la mort de leurs ennemis; ils en trouvèrent un autre plus redoutable encore dans Amurath Ier, fils d'Orchan et frère de Soliman. Parvenu au trône à l'âge de quarante et un ans, Amurath surpassait les plus illustres rois ou chefs d'armées par sa promptitude et son ardeur infatigable dans l'action. Le repos lui était odieux, et quand les ennemis lui manquaient, il exerçait à la chasse son humeur belliqueuse. Dès son avénement il tourna ses regards vers l'Asie, où il était menacé, et signala sa bravoure par la soumission d'Ancyre, ville forte, vaste entrepôt de commerce, que la nature semblait avoir comblée de ses faveurs. Après avoir ramené le calme de ce côté, il résolut de poursuivre les con-

quêtes de son frère en Europe. Ses habiles lieutenants se rendirent maîtres, presque sans résistance, de Nebetos, Tscharli, Kechan et Didymotique. La place d'Andrinople, renommée par son heureuse situation à la jonction de trois rivières, succomba l'année suivante (1361). Les nombreux avantages dont elle jouissait lui méritèrent dans la suite le haut rang de seconde capitale de l'empire ottoman. Doriscus, Berrhœa, Philippopolis, et un grand nombre de forteresses voisines, bientôt réduites à l'obéissance, ouvrirent la route aux musulmans, à travers la Thrace, vers le nord.

Les succès non interrompus de ses ennemis effrayèrent l'empereux grec : il demanda la paix et l'obtint. Amurath, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, s'était dispensé jusque-là d'assister avec le peuple aux prières publiques. Un mufti, pontife et juge tout à la fois, eut la hardiesse de l'en punir par le refus de son témoignage dans une cause civile. Étonné de ce procédé, Amurath lui en demanda la raison : « Que ma conduite ne vous paraisse pas étrange, seigneur, dit le mufti. En qualité d'empereur, votre parole est sacrée; on ne peut la révoquer en doute : mais ici elle n'est d'aucune force, et la justice n'admet point le témoignage d'un homme qui ne s'est point encore uni dans les prières publiques au corps des musulmans (1). » Amurath, touché intérieurement, fait un humble retour sur lui-même; il se reconnaît coupable, et, afin d'expier sa faute, il ordonne de construire à Andrinople un temple somptueux, vis-à-vis du palais impérial. Cet édifice conserve encore aujourd'hui le nom de son fondateur.

Vers la même époque, Amurath donna une organisation régulière à la milice créée par son père, et qui devait être la terreur des nations et quelquefois des sultans. Il pria un derviche célèbre de la consacrer, de lui donner une bannière et un nom (1362). Placé à la tête des rangs de cette milice, le derviche étendit la manche de sa robe sur la tête du soldat le plus à sa portée, et prononça d'un ton solennel ces paroles : « Qu'on les nomme janissaires (*yengi cheri*, ou nouveaux soldats). Puisse leur valeur être toujours brillante, leur

(1) Cantemir, p. 34.

épée tranchante et leur bras victorieux ! Puisse leur lance être toujours prête à frapper leurs ennemis ! et quelque part qu'ils aillent, puissent-ils en revenir avec un visage brillant de santé ! »

La paix ne fut pas de longue durée ; le roi de Hongrie, Louis le Grand, et les souverains de Servie, de Bosnie et de Valachie se réunirent pour attaquer en commun les conquérants venus d'Asie, et qui déjà menaçaient leurs frontières. Ils s'avancèrent à marches forcées jusque sur la Maritza, à deux jours d'Andrinople. La victoire des Ottomans fut complète, et la plaine s'appelle encore aujourd'hui *Sirf Vindrughi,* ou défaite des Serviens (1363). Cet échec des belliqueuses peuplades du Danube inspira les plus vives alarmes à Jean Paléologue. L'empereur, triste reflet de la majesté de Constantin le Grand, quitta sa capitale et alla visiter l'Occident ; il sollicitait des princes chrétiens des secours d'hommes et d'argent ; il protestait de sa soumission à l'Église romaine, abjurait le schisme à Viterbe entre les mains du pape Urbain V, et promettait de faire rentrer tous ses sujets dans la communion latine. Mais il ne ramena pas un soldat en Orient. Privé de tout appui par la mort du vénérable pontife, il se rendit à Venise, où il séjourna quelque temps : au moment de s'embarquer, des négociants de cette ville qui lui avaient prêté une somme considérable l'arrêtèrent, et ne consentirent à rendre la liberté à l'auguste prisonnier que lorsque son fils Manuel eut vendu tout ce qu'il possédait (1).

Amurath marchait de succès en succès ; Ourosch, despote de Servie, ayant péri dans une bataille contre ses nobles (1367), Boulko Lazare se fit proclamer à sa place, mais ne put conserver que la Servie septentrionale ; Woukassowitsch, qui avait occupé la partie méridionale, fut surpris par les Turcs pendant une nuit, et Amurath se rendit maître de l'Acarnanie et de la Macédoine servienne. Il imposa un tribut à l'empereur grec, et lui enleva Giustendil (d'abord nommée Ulpiana, de Trajan, son fondateur), ville importante par ses bains, ses monuments, l'or et l'argent

(1) Chalcondyle, liv. I.

qu'on trouve dans le voisinage (1371); il soumit avec une égale activité le roi des Bulgares Sisman, dont il épousa la fille, et Boulko Lazare, qui se reconnut tributaire.

Maître des Grecs, et déjà redouté sur les rives du Danube, Amurath crut qu'il pouvait se reposer de ses longues fatigues. Il passa l'hiver dans sa nouvelle résidence, Andrinople, le siége de son gouvernement en Europe, qu'il préférait à Pruse. Pendant un intervalle de six ans, que ne troubla aucune entreprise guerrière, il s'occupa sans relâche des affaires intérieures, et donna des soins particuliers à l'organisation militaire. Il divisa les terres données aux Spahis en petits fiefs (*timar*) et grands fiefs (*siamet*), et donna aux propriétaires des premiers le nom de *timarli*. Il institua les *Voïnaks*, troupe composée de chrétiens ses sujets et qui, pendant la guerre, remplissait les fonctions les plus humiliantes. Amurath appela ensuite auprès de lui son tributaire, Jean Paléologue, pour l'accompagner dans sa guerre contre l'Asie Mineure. L'empereur put voir le roi chrétien d'Arménie, Livon de Lusignan, dépouillé de ses États et condamné à l'exil; l'émir seldjoukide de Kermian donner à Bajazet, le fils aîné du redoutable chef des Ottomans, sa fille en mariage avec la plus belle partie de la Phrygie pour dot; le prince de Pisidie, Hamid, vendre six de ses villes pour conserver le faible reste de ses domaines; enfin l'émir de Caramanie, défait près d'Iconium, se soumettre au tribut.

Tandis que par les actes de la plus lâche soumission l'empereur obtenait son pardon d'Amurath, Andronic, l'aîné de ses quatre fils, irrité de ce qu'il lui avait enlevé la direction des affaires de l'empire afin de la confier à Manuel, cherchait les moyens de se venger. Il trouva dans Saoudji, fils d'Amurath, alors revêtu du commandement provisoire de toutes les forces ottomanes en Europe, une conformité de sentiments et de caractère qui établit bientôt entre eux une étroite amitié. Dévorés par une ardente ambition et animés d'une égale haine contre les auteurs de leurs jours, ces deux princes conspirèrent pour leur enlever la couronne, et se promirent une fidélité inviolable lorsqu'ils auraient exécuté leur dessein. A la nouvelle de cet infâme complot, Amu-

rath fit comparaître devant lui le malheureux empereur pour lui rendre compte de la conduite d'Andronic. Jean Paléologue s'humilia, et, afin d'éloigner de lui tout soupçon, il accepta la proposition faite par son allié de marcher contre leurs fils rebelles, de les réduire à l'obéissance et de les punir de leur révolte en les privant de la vue. Amurath se hâta de passer en Europe, et atteignit les princes rebelles non loin d'Apricidion. La nuit venue, il s'avance à cheval jusqu'à leur camp, et leur crie de rentrer dans le devoir s'ils veulent obtenir leur pardon. A la voix puissante de leur souverain, les soldats qui avaient embrassé la cause de Saoudji désertent en foule et implorent la clémence d'Amurath. Le jeune prince, trahi et abandonné, se réfugia dans Didymotique avec un petit nombre de compagnons et les fils des nobles grecs fidèles à sa fortune. Le père ne perdit point sa trace, et mit aussitôt le siége devant la ville. La famine ne tarda pas à se faire sentir, et la garnison fut obligée de se rendre. Amurath, indigné de l'opiniâtre rébellion de Saoudji, lui fit crever les yeux et ensuite trancher la tête. Quant aux nobles grecs, il donna l'ordre de les amener en sa présence et de précipiter du haut des remparts ces malheureux captifs, attachés deux à deux ou trois à trois, dans les flots de la Maritza. Lui-même poussa la cruauté jusqu'à contempler du milieu de son camp le spectacle de cette horrible exécution.

Amurath avait à peine satisfait son atroce sévérité, qu'il envoyait l'ordre à Jean Paléologue de traiter son fils de la même manière que Saoudji. Le Grec obéit : Andronic, condamné à perdre la vue par une injection de vinaigre bouillant, n'échappa à toute la rigueur du supplice que par la maladresse du bourreau. Satisfait de la docilité de l'empereur dans l'exécution de ses ordres, Amurath s'inquiéta peu de savoir que le complice de Saoudji n'avait pas été entièrement privé de l'usage de la lumière. Jean Paléologue fit ensuite enfermer le prince ambitieux dans la tour Anemas, avec sa femme et son fils encore au berceau, et désigna Manuel pour son successeur, à la place de son frère.

Ce prince avait fixé sa résidence à Thessalonique, dont il était gouverneur. Oubliant bientôt l'horrible catastrophe de

Didymotique et la dangereuse situation de son père, qui ne se maintenait sur le trône que par la plus servile obéissance, il conçut le projet d'enlever aux Ottomans l'importante ville de Phère. Amurath, instruit de cette perfidie, envoya un de ses meilleurs généraux, Kaïreddin-Pacha, au delà du Bosphore, avec ordre de prendre Thessalonique et de lui amener Manuel chargé de chaînes. L'ardeur avec laquelle les Ottomans, trois fois plus nombreux que les Grecs, pressèrent le siége, épouvanta les habitants. Toujours enclins à la révolte, ils se soulevèrent contre Manuel, et le menacèrent d'ouvrir les portes à l'ennemi, s'il ne faisait venir des secours de Constantinople. Le prince se hâta d'informer son père de sa triste position : le timide empereur lui répondit que non-seulement il ne pouvait lui accorder des secours, mais qu'il n'oserait même le recevoir à sa cour, dans la crainte d'encourir la colère de son redoutable allié. Privé de tout appui et menacé de tous côtés, Manuel s'échappa la nuit sur une galère, et alla demander au gouverneur génois de Lesbos l'asile que son père lui refusait dans son palais. Mais là aussi régnait la terreur du nom d'Amurath, et le port de l'île lui fut interdit. Il prit alors la courageuse résolution de se rendre à Pruse, afin d'implorer la clémence de son vainqueur. Cette confiance de son ennemi apaisa le ressentiment d'Amurath. Il alla à sa rencontre, lui reprocha en termes modérés sa coupable conduite, lui accorda généreusement le pardon qu'il sollicitait, et le renvoya chez son père, auquel il enjoignit d'accueillir avec bonté l'héritier de sa couronne. Thessalonique ne tarda pas à tomber au pouvoir des Turcs.

L'empire grec s'affaiblissait chaque jour ; les Ottomans ou leurs alliés l'environnaient de toutes parts ; ils possédaient la Chersonèse ; une partie de la Thessalie leur appartenait ; il ne fallait plus qu'un souffle pour renverser le trône de Constantin. Au milieu de cette décadence, on voyait souvent renaître les discordes civiles. Ainsi le rebelle Andronic, délivré de sa prison par les Génois, reçut des secours de ces nouveaux alliés pour attaquer l'empereur. Il força son père de capituler et de le recevoir dans Constantinople, après avoir juré solennellement qu'il renonçait à ses odieux

projets. Mais bientôt, violant ses serments, il osa se porter à des excès plus coupables encore que les premiers. Soutenu de ses anciens partisans, il se fit proclamer empereur, et enferma son père et ses frères dans la maison même dont on l'avait tiré. Ils y demeurèrent deux ans; un de leurs amis leur procura la liberté et un asile à Scutari. A cette nouvelle, Andronic prit un parti qui jeta les Grecs dans l'étonnement : bien loin de s'engager dans une guerre sacrilége qui pouvait attirer sur l'empire les plus grands désastres, il demanda grâce à Jean Paléologue, en protestant qu'il abandonnait ses vues d'usurpation, et pour l'en convaincre il s'éloigna de Constantinople avec toute sa famille. L'empereur, adouci par les soumissions d'Andronic, traita son fils avec bonté, et lui assigna un petit apanage, où il vécut tranquille.

Tandis que l'empire était déchiré par la discorde, Amurath, qui avait soumis la Macédoine et l'Albanie après une lutte de quatre ans, se voyait menacé d'un nouvel orage du côté de la Servie, et obligé, pour le conjurer, de renoncer aux douceurs du repos. En effet, le despote de Servie, Boulko Lazare, s'était soulevé et avait réuni contre les Ottomans, dans une même confédération, les Valaques, les Hongrois, les Dalmates et les Triballiens. Cette formidable ligue n'épouvanta point Amurath; il hâta ses préparatifs pour une nouvelle expédition en Europe. Mais avant de se mettre en campagne il envoya à Lazare un sac de millet, emblème des troupes innombrables qu'il dirigeait contre la Servie; le despote distribua aussitôt le présent aux volailles de sa basse-cour en présence des ambassadeurs; puis, se tournant vers eux : « Vous voyez, leur dit-il, comment ces oiseaux ont promptement dévoré votre millet; rapportez à votre maître que ses hommes, quelques nombreux qu'ils soient, seront dévorés à leur tour par les Serviens. » Il tint parole; une armée de vingt mille Ottomans, attaquée par les forces des peuples coalisés, fut anéantie. Amurath vint lui-même (1389); il dépouilla de ses États le roi de Bulgarie, Sisman, dont il avait épousé la fille, et atteignit les Serviens à Cossova, au champ du Merle, sur les frontières de la Bosnie et de la Servie.

Amurath passa une partie de la nuit en délibération avec les plus habiles de ses généraux et ses deux fils, Bajazet et Yacoub. Il avait confié le commandement de l'aile droite de son armée au premier, et celui de la gauche au second. Le lendemain, il donna le signal du combat. Le choc fut terrible : la fureur qui animait les deux armées tint longtemps la victoire en suspens. L'aile gauche des Ottomans commençait à plier, lorsque Bajazet accourut à son secours, s'ouvrant un large chemin avec sa redoutable massue. Malgré leurs prodiges de valeur, les chrétiens furent défaits; un grand nombre de leurs chefs restèrent sur le champ de bataille; Lazare, cerné de tous côtés, tomba avec la plupart des nobles Serviens entre les mains de l'ennemi. Après cette victoire, qui anéantissait la ligue et l'indépendance des tribus esclavonnes, Amurath alla visiter la scène de carnage et reconnaître les morts. «Chose étrange, dit-il en se tournant vers son grand vizir Ali-Pacha, entre tous ces morts je ne vois que des adolescents! — C'est ce qui nous a donné la victoire, répondit le vizir; cette jeunesse téméraire n'écoute que l'ardeur qui l'anime, et vient périr à nos pieds; des hommes d'un âge plus raisonnable n'auraient pas entrepris de s'opposer aux armes invincibles des Ottomans. — Ce qui me paraît encore plus surprenant, ajouta Amurath, c'est que les choses aient tourné de la sorte, après le songe que j'eus la nuit passée; je me trouve bien agréablement trompé, car il me semblait être percé d'une main ennemie.» A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'un soldat triballien, s'élançant plein de rage du milieu des morts, lui plongea son poignard dans le ventre, et vengea la défaite des chrétiens par le meurtre du vainqueur (1). Les gardes se précipitèrent aussitôt sur ce malheureux et le massacrèrent. Transporté dans sa tente, Amurath expira en prononçant la sentence de mort de Lazare, son ennemi, et des autres nobles de Servie. Ses restes furent transportés à Pruse, et déposés dans la mosquée construite par ses ordres.

Ce prince avait d'heureuses qualités. Malgré la cruauté dont il fit preuve dans l'exécution de Saoudji et sous les murs

(1) Cantemir, *Histoire de l'empire ottoman;* Chalcondyle.

de Didymotique, on ne peut lui contester de grandes facultés intellectuelles et une rare énergie. Son amour pour la justice et ses mœurs simples l'avaient rendu cher à son peuple.

Le règne de Bajazet Ier, fils aîné et successeur d'Amurath, commença par un fratricide. En présence des restes inanimés de son père, déposés à l'entrée de sa tente, il ordonna l'exécution de l'infortuné Yacoub, qui par sa valeur s'était concilié l'affection d'une partie de ses troupes, et lui était devenu suspect. Ce prince, que les Turcs ont surnommé *Ilderim* (l'éclair, la foudre) et les Grecs Λαίλαψ (l'ouragan), à cause de la violence de son âme et de la rapidité de ses courses dévastatrices, surpassa peut-être Amurath lui-même, et inspira certainement plus de terreur au monde chrétien. Il continua la guerre que son père avait commencée contre la Servie, contraignit Étienne, fils de Lazare, à venir lui prêter serment de fidélité, et conclut un traité de paix avec ce prince, qui s'engagea à fournir un contingent dans toutes les guerres des Ottomans, à lui donner sa sœur en mariage et à lui payer un tribut annuel. Il s'occupa ensuite d'humilier les Grecs. Dans la résolution de s'emparer de Philadelphie, la seule ville qu'ils eussent conservée en Asie, il réclama le secours de ses nouveaux alliés, le prince de Servie et l'empereur de Constantinople. Le commandant de la place ayant refusé de la rendre à un barbare et de recevoir un gouverneur et un juge turcs, Jean Paléologue et Manuel montèrent des premiers à l'assaut de leur propre ville, pour la livrer à Bajazet (1). Ce prince y fit construire des mosquées, une école et des bains.

Après avoir soumis les émirs d'Aïdin, de Saroukan, de Kermian et de Caramanie (1390), et avoir organisé l'administration dans les pays conquis, le souverain des Ottomans repassa le Bosphore pour diriger toutes ses forces contre les princes de l'Europe. Il mit d'abord en état de défense l'importante ville de Gallipoli, où il fit creuser un port sûr pour ses galères; puis il se décida à tourner ses armes du côté de l'Archipel. Afin que l'empereur grec fût témoin de ses nouveaux triomphes, il le somma le premier, parmi ses vas-

(1) Chalcondyle, liv. Ier, page 20.

saux, de lui amener son contingent. Manuel se hâta d'arriver, humble vassal, au camp des Ottomans, à la tête de cent hommes. Bajazet défendit peu après toute exportation de blé de l'Asie dans les îles de Lesbos, Rhodes et Chio. Une flotte de soixante gros vaisseaux, envoyée contre cette dernière, réduisit en cendres ses villes et ses villages, dévasta les autres îles de l'Archipel, l'Eubée et une partie de l'Attique.

Jean Paléologue, alarmé de l'insolence manifeste avec laquelle Bajazet étendait sa tyrannie et menaçait de tout envahir, songea, mais trop tard, à fortifier sa capitale. Comme il manquait de matériaux, on démolit par ses ordres trois des plus belles églises de Constantinople : l'église fondée par Léon le Philosophe en l'honneur de *tous les Saints ;* celle des *Quarante-Martyrs*, monument de la piété de l'empereur Marcien ; et celle de *Saint-Moccius*, élevée sous Constantin le Grand. Ce fut avec les énormes blocs de marbre provenant de ces temples qu'il fit relever près de la porte Dorée deux grandes tours, démantelées jadis par son ordre, où il se promettait de trouver un asile assuré dans les nécessités les plus pressantes. Instruit de ces préparatifs, Bajazet écrivit à l'empereur et lui exprima sa volonté en ces termes : « Tu raseras sans délai ces nouvelles fortifications, ou ton fils Manuel aura les yeux crevés et te sera renvoyé aveugle (1). » Jean Paléologue, effrayé des dangers qui menaçaient l'héritier de son trône, obéit encore une fois à cet ordre, mais le chagrin que lui causa une si cruelle humiliation, joint aux tourments d'une goutte cruelle, le conduisit peu de temps après au tombeau (1391). Il était âgé de soixante et un ans, faible, indolent, et toujours endormi dans le sein de la mollesse ; ce prince n'eut d'énergie ni pour ces grands crimes qui font les tyrans, ni pour ces grandes vertus qui font les bons princes.

(1) Ducas, ch. 13.

CHAPITRE III

BAJAZET ET TAMERLAN

Manuel monte sur le trône de Constantinople. — Bajazet passe en Europe. — Il ravage l'empire et menace la capitale. — Croisade de Nicopolis. — Défaite de l'armée chrétienne. — Irruption des Ottomans dans la Grèce. — Manuel partage l'empire avec son neveu. — Expédition du maréchal Boucicaut. — Manuel va implorer les rois de l'Occident. — Son entrée à Paris. — Il se rend en Angleterre. — Son retour en France. — Oisiveté de Bajazet. — L'arrivée de Tamerlan sauve Constantinople. — Nombreuses expéditions de ce conquérant. — Ambassade de Tamerlan à Bajazet. — Le sultan somme le neveu de Manuel de livrer sa capitale. — Siége et prise de Sébaste par les Mogols. — Bajazet passe en Asie. — Sac d'Alep et de Damas. — Ruine de Bagdad. — Bataille d'Angora. — Défaite et captivité de Bajazet. — Effort de son fils Mahomet pour le délivrer. — Mort de Bajazet. — Retour de Tamerlan à Samarcande. — Il meurt dans sa marche en Chine.

Le faible Jean Paléologue eut pour successeur son fils Manuel, un des plus habiles politiques de son époque; mais ce prince manquait de vertus guerrières, au moment où il aurait fallu un héros pour soutenir le trône chancelant des Césars. Aussi l'empire, sous son règne, vit-il accélérer rapidement sa ruine. A la nouvelle de la mort de son père, Manuel, qui était à Pruse auprès de Bajazet, n'osa pas réclamer tout haut l'héritage; il s'échappa et retourna à Constantinople. Il s'y fit reconnaître et ordonna de célébrer avec la magnificence accoutumée les obsèques de son prédécesseur. En apprenant la fuite du prince grec, la colère de Bajazet tomba d'abord sur les esclaves à la garde desquels il l'avait confié, et particulièrement sur Manuel. Mais, revenu à lui-même, il laissa au fugitif le droit de vivre pour obéir, et lui

dépêcha un de ses officiers, chargé de lui dire : «Il faut que dorénavant un cadi (juge) musulman réside à Constantinople; car il ne convient pas que les croyants appelés par leurs affaires dans cette ville soient privés de leurs vrais juges : telle est ma volonté; si tu ne veux pas obéir ni accorder ce que je te demande, renferme-toi dans l'enceinte de ta ville; tous les dehors m'appartiennent (1). »

L'impérieux musulman, regardant comme un refus la réponse équivoque de Manuel, passa de la Bithynie dans la Thrace, dévasta tous les villages, depuis Panidos jusque sous les murs de Constantinople, et en transporta tous les habitants en Asie. Il prit ensuite Thessalonique et toutes les places d'alentour. Dès ce moment commença en réalité le premier siége, ou, pour mieux dire, le premier blocus de la capitale de l'empire grec, blocus qui devait durer cinq ans. Il laissa devant ses murs un corps d'observation chargé de harceler les Grecs jour et nuit, et divisa le reste de son armée en deux parties, dont l'une entra dans la Péloponèse pour ravager l'Achaïe et Lacédémone, et l'autre mit tout à feu et à sang dans la Romanie.

Le Péloponèse était alors gouverné par Théodore Paléologue, frère du nouvel empereur. Ce prince, qui depuis quelques années avait succédé à Manuel et à Matthieu, tous deux fils de Cantacuzène, se distinguait par toutes les qualités qui concilient à un souverain le cœur de ses sujets. Après avoir rétabli le calme dans ses États, il avait entrepris d'y réparer les maux de la guerre. Bientôt la renommée avait publié ses vertus et la douceur de son gouvernement. Une foule d'étrangers avaient quitté leur patrie pour venir habiter le Péloponèse, où tout avait repris une face nouvelle. Des villes auparavant abandonnées s'étaient peuplées d'habitants; des campagnes autrefois désertes et maintenant cultivées produisaient d'abondantes moissons; des forêts servant de repaire aux brigands avaient été abattues, et le sol rendu à l'agriculture. Enfin près de dix mille Illyriens que la crainte des Turcs avait chassés de leur pays avaient trouvé une nouvelle patrie dans le Péloponèse, avec leurs

(1) Ducas, chap. 13.

femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, et étaient devenus les fidèles sujets de Théodore. Avec leur secours il reprit d'abord plusieurs places importantes sur les Turcs, qu'il expulsa ensuite entièrement de ses États, et remporta une victoire signalée sur un prince d'Achaïe, son ennemi. Pour comble de bonheur, Théodore épousa une des filles de Regnier Acciaiuoli, duc d'Athènes ; elle lui apporta en dot la ville de Corinthe, dont l'acquisition le rendait possesseur d'une des clefs du Péloponèse. Mais ces jours brillants ne furent pas de longue durée : ils n'éclipsèrent pas l'ascendant que reprirent les Turcs dans cette contrée et dans toutes les provinces de l'empire.

Il n'y eut bientôt plus de moissonneurs dans les murs de Constantinople, ni de meuniers pour moudre le froment. La colère, la faim, le désespoir travaillaient les citoyens; pour faire souffrir la ville, le tyran ne renversait pas ses murailles, ne la frappait pas de ses puissantes machines; mais ses soldats, disposés alentour, exerçaient la plus active surveillance, interceptaient toutes les issues, de sorte que rien n'y pouvait entrer, ni n'en pouvait sortir : aussi la famine faisait-elle chaque jour des progrès, par le manque de blé, de vin et d'huile. Le bois manquait également pour cuire le pain et les autres aliments nécessaires à la conservation de la vie ; afin de s'en procurer, on abattait des maisons. Incapable de résister à une puissance formidable comme celle des Ottomans, Manuel écrivit au pape, à l'empereur d'Allemagne, aux rois de France et de Hongrie; il les informait de la puissance, de l'ambition, des succès de Bajazet, de l'extrémité à laquelle Constantiinople se trouvait réduite, et du péril que courait l'Europe, menacée par le plus terrible des conquérants. Il leur prédisait que, s'ils laissaient tomber sous les coups des musulmans ce qui restait encore de l'empire grec, les barbares, une fois la barrière franchie, se répandraient dans les régions occidentales, et les couvriraient de ruines et de sang.

Pendant ce temps, le prince de Bulgarie, Sisman, à qui les Turcs avaient enlevé ses États, partie avant, partie après la bataille de Cassova, désespérait de prolonger sa défense dans Nicopolis, où il s'était renfermé, et se rendait avec son

fils dans le camp d'Ali-Pacha, tous deux avec un linceul autour du cou, pour implorer la vie. Sisman était envoyé captif à Philippopolis, et ensuite mis à mort. Son fils échappait au supplice en embrassant l'islamisme, et recevait pour prix de son apostasie le gouvernement de Samsoun (Amisus), ville nouvellement soumise en Asie. Alarmé des entreprises de Bajazet, le roi de Hongrie Sigismond lui envoya des ambassadeurs chargés de lui demander quelques explications sur ses nouvelles conquêtes dans le voisinage de ses provinces. Le chef des Ottomans les reçut dans une salle ornée d'armes et de trophées bulgares, et pour toute réponse il se contenta de leur montrer les arcs et les flèches appendus aux murs, comme ses titres à la possession de la Bulgarie (1394). Cette même année, Bajazet, enorgueilli de ses succès, dédaigna le titre d'émir, et prit celui de sultan, que lui conféra le calife d'Égypte, esclave sous les ordres des Mameluks.

Dans la persuasion que la guerre avec Bajazet était devenue inévitable, le roi de Hongrie chercha partout des alliés, et réclama les secours du roi de France Charles VI. Après avoir fait ses préparatifs, il passa le Danube, et ouvrit la campagne par le siége du petit Nicopolis, qu'il reprit malgré la résistance opiniâtre de ses défenseurs. Cependant la cause de Sigismond, fils et frère des empereurs d'Occident, intéressait l'Église et l'Europe. Au premier bruit de son danger, une foule d'aventuriers d'Italie, les plus braves chevaliers français et allemands, prirent les armes pour résister à l'ennemi commun du nom chrétien. Au commencement du printemps, Charles VI put envoyer à cette nouvelle croisade environ huit mille mercenaires qu'il avait pris à sa solde et un corps de mille chevaliers. Ces diverses troupes étaient conduites par le comte de Nevers, surnommé depuis Jean sans Peur, fils intrépide de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Ce prince, âgé seulement de vingt-deux ans, sans aucune expérience de la guerre, avait pour guide le comte d'Eu, connétable de France, qui devait commander l'armée sous le nom du jeune capitaine. Les plus illustres personnages avaient voulu partager la gloire de la guerre sainte. Dans cette troupe d'élite, on remarquait les comtes

de Bar et de la Marche, cousins du roi, Philippe d'Artois, l'amiral Jean de Vienne, le sire de Coucy, le maréchal de Boucicaut, un des meilleurs généraux de l'époque, Guy de la Trémouille, le sire de Saimpy, le sire de Roye et le seigneur de Saint-Pol. Aux gentilshommes français se réunirent, à leur passage en Allemagne, Philibert de Naillac, grand maître de Saint-Jean, Frédéric de Hohenzolern, grand prieur des chevaliers teutoniques, le comte de Cilley, et le Bavarois Schilterberg, l'historien de cette expédition. Des troupes valaques, sous les ordres de leur prince Myrtsché, vinrent encore grossir l'armée du roi de Hongrie.

Les auxiliaires français, ayant traversé la Bavière et l'Autriche, joignirent Sigismond à Bude. A la vue de tant de braves, le roi, ne doutant plus du succès : « Qu'avons-nous à craindre des Turcs? disait-il; le ciel lui-même peut tomber, nous avons assez de lances pour le soutenir au-dessus de nos têtes. L'armée chrétienne, forte de soixante mille hommes, passa le Danube, entra en Bulgarie, enleva aux infidèles plusieurs villes, dont elle massacra sans pitié tous les habitants, et mit le siége devant Nicopolis, place importante, et défendue par une vaillante garnison, que Bajazet ne pouvait tarder à secourir. Après d'inutiles efforts pour la prendre de vive force, les assiégeants, qui manquaient de canons, résolurent de la réduire par la famine. Pleins de confiance dans leur supériorité, les alliés se livraient sans mesure au jeu et aux plaisirs, et ne parlaient du sultan qu'avec le plus grand mépris. Ils doutaient qu'il eût le courage de traverser le Bosphore pour les attaquer. Mais, au moment où ils s'abandonnaient à une trompeuse sécurité, il fallut se rendre à l'évidence, l'ennemi approchait.

Tandis que le commandant de la garnison de Nicopolis arrêtait l'armée chrétienne sous les murs de la ville par sa courageuse défense, Bajazet avait fait toutes ses dispositions. Une marche rapide et habilement dérobée à la connaissance des confédérés l'avait conduit à vingt-quatre kilomètres de leur camp, où régnaient l'indiscipline et le désordre. Avertis de son approche par quelques maraudeurs que les Turcs avaient mis en fuite, ils levèrent précipitamment le siége, et eurent l'imprudente barbarie de massacrer, dans le camp,

des prisonniers qui leur avaient été confiés sur parole. Aussitôt que les premiers éclaireurs de l'ennemi, les Arabes, couvrirent la plaine, l'impétueux comte de Nevers demanda, pour la cavalerie française, le poste d'honneur dans le combat. Le roi Sigismond, qui avait appris à ses dépens la manière de combattre les Turcs, pria les croisés de laisser ses Hongrois à l'avant-garde, d'opposer ainsi des troupes légères aux troupes légères, et de réserver l'élite de l'armée pour combattre les janissaires et les spahis. Mais les chevaliers français ne voulurent rien écouter, s'écrièrent qu'ils ne cèderaient jamais le pas à l'infanterie hongroise, et tous coururent à la tête de la bataille. Alors les deux armées s'ébranlèrent, et le combat commença (22 septembre 1396). L'infanterie turque fut dispersée par le premier choc des valeureux compagnons du comte de Nevers. La milice des janissaires ne put elle-même résister à cette troupe de guerriers. Dix mille janissaires couvraient déjà de leurs cadavres le champ de bataille, et les autres cherchaient un refuge derrière les spahis, lorsque les Français, se précipitant sur cette seconde ligne, la traversèrent et la mirent en déroute. Entraînés par leur bouillante ardeur, et n'écoutant plus la voix de la prudence, ils s'abandonnèrent à la poursuite des fuyards sans observer aucun ordre, et arrivèrent ainsi jusque sur le sommet d'une colline. Mais quel fut leur étonnement, lorsqu'ils virent l'élite des forces de Bajazet leur présenter une forêt de quarante mille lances! A la surprise succéda bientôt une terreur panique; effrayés, ils s'enfuirent dans un affreux désordre. Les chevaliers seuls s'obstinèrent, et combattirent avec le courage du désespoir. Enveloppés de tous côtés par la cavalerie, qu'animait la présence du sultan, ils trouvèrent pour la plupart une mort glorieuse au milieu des lances ennemies. Le comte de Nevers et vingt-quatre de ses principaux frères d'armes tombèrent au pouvoir des Turcs.

Cependant les Hongrois étaient rangés en bataille, à mille pas seulement des Français. Étienne Larkovich commandait l'aile gauche, et le prince Myrtsché l'aile droite, formée de ses Valaques. Dès qu'elles virent les Français revenir en désordre de leur attaque contre l'élite des Otto-

mans, les deux ailes prirent honteusement la fuite, malgré les efforts de Sigismond pour les ramener au combat. Les Bavarois et les Styriens soutinrent seuls le choc de l'ennemi. Après s'être renforcés des fuyards français, ils se précipitèrent contre les troupes du sultan et rétablirent la bataille. Déjà ils avaient refoulé les janissaires et répandu la terreur dans les rangs des spahis, lorsque l'arrivée du prince de Servie, allié de Bajazet, avec un secours de cinq mille hommes, décida la victoire, que leurs prodiges de valeur avait tenue en suspens. Le plus grand nombre périt en défendant la bannière de Sigismond. Le roi lui-même, arraché de la mêlée par l'archevêque de Gran et Étienne de Kanischa, son frère, ne s'éloigna qu'à regret du champ de bataille, jonché de chevaliers styriens et bavarois, et se jeta, suivi de quelques braves compagnons, dans une petite barque, pour atteindre la flotte réunie de Venise et de Rhodes, qui mouillait à l'embouchure du Danube (1). Il se rendit d'abord à Constantinople, et de là, par un long circuit, dans ses États épuisés.

Bajazet, vainqueur de l'armée confédérée, alla camper devant Nicopolis, et le lendemain il voulut visiter la plaine où d'intrépides soldats lui avaient si vivement disputé la victoire. A la vue de la multitude de cadavres turcs qui la couvraient, et dont plusieurs historiens portent le nombre à plus de soixante mille, il versa des larmes de rage, et résolut de venger dans le sang des chrétiens les guerriers musulmans que le fer ennemi venait de moissonner. Il ordonna donc que tous les prisonniers lui fussent amenés le jour suivant. On en traîna plus de dix mille en sa présence, la corde au cou et les mains liées sur le dos. Il consentit à épargner le comte de Nevers et vingt-quatre des principaux seigneurs, parmi lesquels se trouvaient le comte de la Marche, le connétable d'Eu, le maréchal de Boucicaut, les sires de Couci et Guy de la Trémouille, dont il espérait de riches rançons; mais il exigea qu'ils fussent témoins de l'horrible satisfaction qu'il allait accorder au souvenir de ses fidèles Ottomans. Le farouche sultan donna aussitôt l'ordre du mas-

(1) Hammer.

sacre général. De tous ces infortunés prisonniers, les uns furent livrés aux bourreaux et décapités, les autres assommés à coups de massue. Le carnage dura, sans interruption, depuis le lever du soleil jusqu'à la quatrième heure après midi. Il ne cessa qu'à la prière des grands de l'empire, qui, émus de cet affreux spectacle, se jetèrent aux genoux de Bajazet, et implorèrent sa miséricorde. La soif de vengeance du tyran s'était pour le moment apaisée dans le sang de tant de chrétiens; il laissa les autres à ceux qui les avaient faits prisonniers; puis il ordonna que le comte de Nevers et ses vingt-quatre compagnons fussent chargés de chaînes, et enfermés dans la tour de Gallipoli.

Les rois de France et de Chypre se joignirent à Sigismond, et envoyèrent au sultan de riches présents, afin de hâter la délivrance des chevaliers français. Après quelques délais nécessités par l'éloignement, Bajazet accepta deux cent mille ducats pour le rachat de l'héritier de la Bourgogne et des barons encore existants. Lorsque la rançon, dont les frais accidentels avaient doublé la somme, eut été payée, le sultan congédia le comte de Nevers, en lui disant : « Je te relève de ton serment de ne jamais porter les armes contre moi ; si tu as de l'honneur, je te conjure, au contraire, de les reprendre le plus tôt possible, et de réunir pour me combattre toutes les forces de la chrétienté. Tu ne saurais me faire un plus grand plaisir qu'en me procurant une nouvelle occasion d'acquérir de la gloire. » Avant le départ des captifs étrangers, Bajazet les admit à sa cour de Bursa, et leur donna le spectacle d'une chasse au faucon. Il les étonna par la magnificence de son cortége, qui se composait de sept mille fauconniers et de six mille valets de chiens.

La défaite des chrétiens sous les murs de Nicopolis fut immédiatement suivie d'une irruption des Turcs dans les pays situés entre la Save et la Drave. Ils dévastèrent les champs de l'ancienne Sirmium, où s'élevaient autrefois des forteresses et des villes. Mais, instruit par la difficulté de sa dernière victoire à ne pas attaquer les Européens au hasard, Bajazet revint contre les Grecs, sur le territoire desquels ses triomphes avaient été faciles, et que Dieu semblait livrer à ses coups et à son mépris, comme à un fléau vengeur et

inévitable. Il somma l'empereur de comparaître devant lui pour s'acquitter de ses devoirs de vassal. Furieux d'un refus auquel il était loin de s'attendre, il ordonna à son vizir de reprendre le siége de Constantinople, interrompu par l'arrivée du roi de Hongrie et de ses alliés. Non content d'attaquer la métropole des chrétiens d'Orient, il chargea Timour-Tasch d'étendre les frontières de l'empire ottoman au nord et à l'est de l'Asie. Tandis que cet habile lieutenant portait ses drapeaux victorieux jusqu'aux bords de l'Euphrate, le sultan, à la tête de cinquante-six mille musulmans, tombait comme la foudre sur la Grèce, soumettait sans obstacle les principales villes de la Thessalie, pénétrait à travers les Thermopyles, s'emparait de toute la Phocide, et confiait ensuite à deux de ses généraux la conquête du Péloponèse (1367).

Trop dociles aux instructions de leur barbare souverain, ces généraux n'épargnèrent point les Grecs, et dévastèrent les environs de Modon et de Coron. Le prince de Sparte, Théodore Paléologue, animé des sentiments les plus généreux, voulait se sacrifier lui-même au bien de la chrétienté, et céder sa ville à Philibert de Naillac, grand maître des chevaliers de Rhodes. Les habitants, qui n'avaient point dépouillé leur haine contre l'Occident, opposèrent la plus vive résistance au dessein de Théodore, prétendirent qu'on les livrait aux *Latins Nazaréens* dans l'intention de les perdre, et déclarèrent qu'ils ne le souffriraient pas. Lorsque les chevaliers vinrent prendre possession de la ville, ces Spartiates dégénérés s'armèrent de pierres et de bâtons pour les assommer, et ne purent être apaisés que par les exhortations de leur évêque ; ils voulaient rester Grecs, et préféraient la mort sous ce nom à la vie sous la protection des Latins. Enfin ils mirent leur évêque à leur tête. Pendant ce temps-là, les musulmans occupaient Argos, dont ils pillaient les trésors, et transportaient en Asie trente mille habitants, qu'ils remplacèrent par une colonie d'Orientaux.

Réduit à l'extrémité et resserré dans sa capitale, l'empereur n'avait plus de trésors pour solder une armée capable de le défendre. C'est alors que le grand prince de Moscou, Vassili, instruit de la position déplorable où se trouvait ce

monarque, s'empressa de lui envoyer, par le moine Osliébia, une somme d'argent considérable. Il engagea même tous les princes russes à suivre son exemple. Ces présents furent reçus à Constantinople avec les transports de la plus vive reconnaissance. L'empereur, le patriarche et le peuple élevèrent jusqu'aux nues la générosité du prince russe et de ses sujets.

Andronic, frère aîné de Manuel, que l'impétueux Amurath avait condamné à perdre la vue, et qui, après avoir usurpé la couronne, l'avait déposée, était mort, laissant un fils, nommé Jean Sélymbrie, au service des Turcs. Pour susciter de nouveaux embarras à Manuel, le sultan affecta de regarder le jeune prince comme le souverain légitime de Constantinople, et l'excita à faire valoir ses droits à l'empire. Il ne doutait pas de la docilité de son protégé, et, s'il faut ajouter foi au récit de l'historien Ducas, il lui avait arraché la promesse de lui abandonner Constantinople en échange de la Morée. Il envoya même à l'empereur un message conçu en ces termes : « Cédez le trône au légitime héritier à qui vous l'avez usurpé, et à l'heure même je poserai les armes et entretiendrai la paix avec la ville. » Aux prises avec la misère qui dévorait sa capitale, avec les prétentions de Bajazet, avec les clameurs des amis du prince Jean, qui lui reprochaient de ruiner l'empire par son ambition, et d'établir sa domination sur les ruines de la sûreté et de la tranquillité publiques, Manuel prit une résolution prudente, et consentit au partage avec son neveu. Il le reçut dans son palais, et promit au sultan d'aller faire son service *à la Porte,* toutes les fois qu'il en serait requis (1399).

Au milieu de ces tristes conjonctures, le roi de France, Charles VI, vainement sollicité par le duc d'Orléans, son frère, de lui confier le commandement d'une nouvelle croisade, se contenta d'envoyer le brave Boucicaut à la tête de six cents hommes d'armes et de huit cents hommes de troupes réglées, sur les rives du Bosphore.

La petite flotte que commandait le maréchal eut de grands obstacles à vaincre pour pénétrer jusqu'à Constantinople. Lorsqu'elle entreprit de traverser l'Hellespont, elle fut arrêtée par dix-sept galères musulmanes bien armées, qui

l'attendaient au passage, dans les environs de Gallipoli. Malgré l'infériorité de ses forces, Boucicaut repoussa leur attaque, les mit en fuite, arriva en peu de jours devant Galata, dont la délivrance fut le salut de Constantinople. Les Grecs le reçurent comme un ange tutélaire, le comblèrent d'honneurs, et le déclarèrent grand connétable de l'empire grec.

L'arrivée du maréchal, dont la valeur était animée par le souvenir de sa captivité et le désir de s'en venger sur les infidèles, contraignit Bajazet à lever le blocus de Byzance. Boucicaut s'empara de plusieurs forteresses d'Europe et d'Asie, sauva Galata, mais ne put prendre Nicomédie. Les Ottomans, qui s'étaient d'abord éloignés à une respectueuse distance, reparurent bientôt en plus grand nombre. Après s'être maintenu durant une année, le maréchal résolut d'abandonner un pays que ne pouvait sauver du danger son renfort précaire, et qui d'ailleurs ne pouvait plus nourrir ses soldats. Il engagea Manuel à le suivre en France, où il solliciterait lui-même des secours d'hommes et d'argent, lui promettant que sa présence remuerait l'Occident, et réveillerait l'ardeur des croisades. L'empereur le crut, confia le gouvernement de l'empire à son neveu, et s'embarqua pour le Péloponèse. Son frère Théodore, despote de Lacédémone, improuva fort sa démarche, et lui prédit que son voyage n'aurait pas plus de succès que celui qui avait été entrepris quelques années auparavant dans les mêmes intentions. Il lui représenta l'imprudence qu'il commettait en abandonnant l'empire entre les mains d'un jeune prince sans expérience, et dont les intérêts n'étaient pas d'accord avec les siens.

Manuel ne céda pas aux sages remontrances de son frère. Il laissa son épouse à Modon, avec deux jeunes enfants, Jean et Théodore, et de là se rendit en Italie. Au lieu d'applaudir au succès de son vassal, resté maître à Constantinople, le sultan s'empressa de le rappeler au devoir. Pour se conformer au désir de son seigneur, Jean Paléologue permit de bâtir une mosquée dans la ville, d'instituer une cour de justice, et d'établir à côté de l'iman un cadi qui jugerait dans leur langue les procès des musulmans.

Le voyage de Manuel à travers les différents États de

l'Occident n'eut pas d'heureux résultats. Ce prince ne comprenait pas son époque; l'Europe n'était plus au temps de Godefroy de Bouillon et de saint Bernard, ni même de Louis IX. Partout d'autres intérêts l'emportaient déjà sur les intérêts religieux, et l'Europe catholique allait abandonner aux Ottomans les Grecs abâtardis et schismatiques. Reçu à Venise, à Gênes et à Florence, avec une magnificence extraordinaire, l'héritier des césars y fit entendre d'inutiles prières. De Venise il passa successivement à Padoue et à Pavie. Le duc de Milan, Jean Galéas, lui donna de l'argent, des chevaux et des guides, afin qu'il pût se montrer avec dignité à la cour de France, où il était attendu. Il lui protesta même que, si les autres princes voulaient agir de concert avec lui, il marcherait en personne au secours de Constantinople.

Charles VI, qui regardait le séjour d'un empereur grec dans ses États comme une époque glorieuse pour son règne, avait donné l'ordre de le recevoir avec tous les honneurs dus au rang suprême. Lorsque l'hôte impatiemment désiré entra sur les terres de France, les officiers du roi se chargèrent de l'accompagner et de le défrayer. Dans les villes qu'il traversa, le peuple se pressait sur son passage, et faisait entendre de joyeuses acclamations. Une cavalcade de deux mille des plus riches bourgeois de Paris alla au-devant de lui jusqu'à Charenton. Aux portes de la capitale il fut complimenté par le chancelier, le parlement et trois cardinaux. Bientôt parut Charles VI, entouré des princes du sang, et suivi d'un grand nombre de ducs, de comtes et de courtisans, dont l'élégante et magnifique parure attirait les regards des Grecs. Dès que les deux monarques s'aperçurent, ils mirent pied à terre, s'avancèrent l'un vers l'autre, et s'embrassèrent avec cordialité. On revêtit le successeur de Constantin d'une robe de soie blanche, et on lui présenta pour monture un superbe cheval blanc. Quoique Manuel ne fût pas de haute taille, il avait cependant beaucoup de grâce dans tout son extérieur. Les traits de son visage étaient agréables; la longue barbe qui ombrageait son menton, et les cheveux blancs qui flottaient sur ses épaules, inspiraient l'intérêt et la vénération. Le cortége se rendit, à travers la foule

que la curiosité avait attirée de toutes parts, au palais, dans la Cité, où avait été préparé un somptueux banquet (juin 1400).

Manuel logea au Louvre; Charles VI lui assigna sur son trésor des sommes suffisantes pour qu'il pût tenir un état convenable à la dignité impériale. Ce monarque ne laissa échapper aucune occasion de donner aux Grecs une haute idée de ses richesses et de sa puissance. Les bals et les fêtes se succédèrent avec rapidité, et les Français cherchèrent, en variant ingénieusement les plaisirs de la chasse et de la table, à distraire un instant l'hôte illustre de sa douleur. On lui accorda l'usage particulier d'une chapelle, et les Parisiens observèrent avec surprise le langage, les cérémonies et les vêtements du clergé grec. Il ne tarda pas cependant à s'apercevoir qu'il n'avait point de secours à espérer de la France. L'infortuné Charles VI ne jouissait qu'à de courts intervalles de l'usage de sa raison, et lorsqu'il retombait dans ses accès de frénésie ou d'imbécillité, le duc d'Orléons, son frère, et son oncle Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, se disputaient les rênes du gouvernement. Cette désastreuse concurrence devait bientôt engendrer la guerre civile. Le premier, jeune et d'un caractère ardent, aux manières gracieuses et prévenantes, au langage facile et séduisant, se livrait passionnément à tous les plaisirs. Le second, père du comte de Nevers, délivré récemment de sa captivité chez les Ottomans, s'efforçait de maintenir par tous les moyens sa supériorité décidée sur tous les princes du sang. Étendue de domaines, réputation dans les armes, talents, richesses, splendeur, tout semblait se réunir pour la gloire de la maison du duc de Bourgogne. L'intrépide Jean de Nevers aurait volontiers couru de nouveaux hasards pour effacer la honte de Nicopolis; mais son père, instruit par une première expérience, se refusait aux frais et aux dangers d'une seconde expédition.

Quelques mois après son arrivée à Paris, l'empereur profita d'une nouvelle rechute de Charles VI pour aller solliciter des secours en Angleterre. Sur la route de Douvres à Londres, à Cantorbéry, le prieur et les moines de Saint-Augustin l'accueillirent avec de grands honneurs. Le roi Henri IV,

suivi de toute la noblesse et des personnages de sa cour, vint saluer à Blackheath le monarque grec, et le traita plusieurs jours dans sa capitale, comme l'empereur d'Orient. Mais l'Angleterre était encore moins disposée que la France à entreprendre la guerre contre les infidèles. Cette année même, une terrible catastrophe avait renversé du trône le souverain légitime, Richard II, dont l'ambitieux usurpateur Henri de Lancastre avait ordonné la mort. Dévoré par les inquiétudes et les remords, Henri n'osait éloigner ses troupes d'un trône continuellement ébranlé par des révoltes. Il se contenta de plaindre, de fêter Manuel, et de le combler de présents et d'honneurs.

Au mois de février de l'année suivante, le prince grec retourna en France. Le roi était rétabli, et il l'invita à l'accompagner à Saint-Denis, où il alla remercier Dieu de son retour à la santé. L'empereur ne fit point difficulté d'assister à l'office, qui fut célébré en ce jour avec la plus grande solennité. Quoiqu'il aimât à converser avec les membres du clergé français, et surtout avec les moines de Saint-Denis, il n'en demeurait pas moins attaché à ses erreurs religieuses; et, par malheur, il montra qu'il ne pouvait se débarrasser du schisme : l'orgueilleux suppliant osa composer, dans Paris même, un écrit pour défendre contre un docteur de l'université la doctrine de l'Église grecque.

Quant à Bajazet, il s'inquiétait peu de ce mendiant couvert de pourpre, qui lui cherchait des ennemis chez les puissances chrétiennes, dans l'espoir que des mains étrangères pourraient arrêter la ruine de son empire. Il avait implanté l'islamisme au sein même de Constantinople; l'iman priait dans sa mosquée, et le cadi siégeait sur son tribunal. Le sultan, dit l'historien Ducas, résidait alors à Bursa (Pruse), siége de sa tyrannique domination. L'arbre de sa fortune, élevant sa cime et étendant ses branches, lui fournissait chaque jour une abondance prodigieuse des fruits les plus délicieux qui puissent flatter l'appétit et entretenir les plaisirs. Aucune jouissance ne lui manquait : animaux de formes extraordinaires, métaux précieux, tout ce que Dieu a créé pour réjouir la vue, ses palais le renfermaient. Les Grecs, les Valaques, les Albanais, les Hongrois, les Saxons,

les Bulgares et les Latins, lui présentaient à l'envi de jeunes captifs, qui au moindre signe venaient chanter devant lui en sa langue. Il faisait de ses esclaves les ministres de toutes ses volontés; les Ottomans l'imitaient. C'est ainsi que Bajazet s'abandonnait à l'oisiveté dans sa cour de Bursa, en attendant l'occasion d'anéantir les derniers débris de la domination des Grecs, lorsqu'une nouvelle venue d'Orient l'arracha à ses plaisirs et inquiéta son orgueil.

Le chef d'une des tribus de l'empire démembré de Gengiskan, *Timour*, surnommé *Lend*, ou le Boiteux, et appelé par les historiens occidentaux *Tamerlan*, dépouillé de son héritage dès l'enfance par un injuste conquérant, grandit obscur dans les forêts de la haute Asie. Quand il eut acquis la force de se venger, il se mit à la tête de quelques Tartares errants, augmenta bientôt son armée, qu'il exerça aux courses militaires, et qu'il enrichit de pillage. Après une grande victoire, remportée sous les murs de Samarcande, l'ambitieux Timour fonda une principauté, dont cette ville était le centre, et plus tard il fut proclamé Saheb-Kéran (maître du monde) dans un *couroultaï* ou diète nationale (1370). Revêtu de l'autorité suprême, une couronne d'or sur la tête, et ses émirs agenouillés devant lui, il fit le serment solennel de combattre tous les princes de la terre. Il consacra une année à rétablir l'ordre dans Samarcande, et s'élança à la conquête du monde.

Timour traverse donc le Sihoum (Oxus), envahit et subjugue le Kashgar, détruit la capitale du Kharism, dont il massacre les habitants, soumet tout le côté oriental de la mer Caspienne, et toutes les dynasties sorties d'Hulagou, qui régnaient sur la Perse. Il établit sur le trône du Kaptchak son allié Toktamisch, prince fugitif auquel il avait donné un asile à sa cour. Mais, après dix ans de règne, le nouveau kan, oubliant les services et la puissance de son bienfaiteur, veut se soustraire à son obéissance. Indigné de son ingratitude, Timour marche contre lui, disperse sa nombreuse armée, et le contraint à prendre la fuite. Près de l'Oural, il déploya une magnificence inaccoutumée, et se montra dans toute sa splendeur. Vêtu de la robe la plus riche, la tête ceinte d'une couronne, et la main chargée d'un

globe d'or, symbole de sa domination universelle, il reçut les hommages et les vœux de ses fils, de ses petis-fils, et des autres généraux de sa puissante armée, et entendit avec complaisance les chants des esclaves, qui célébraient les triomphes du grand dominateur, du maître du temps, du conquérant du monde.

Toktamisch, vaincu une seconde fois, fut poursuivi par son terrible ennemi. L'approche du Tartare fit trembler Moscou; mais la prudence et l'ambition le rappelèrent vers le sud. Il réduisit en cendres la ville d'Azof, pilla et renvoya les musulmans, et condamna à la mort ou à la servitude tous les chrétiens qui n'avaient pas cherché un refuge sur leurs vaisseaux. Deux autres villes, Astrakan et Séraï, monuments d'une civilisation naissante, éprouvèrent le même sort, et virent leurs habitants chassés comme des troupeaux devant les dévastateurs, pour être menés en esclavage. Pendant ce temps, un des petits-fils de Timour pénétrait jusqu'au golfe Persique, et soumettait le royaume d'Ormus.

Après une expédition de cinq ans, le vainqueur revint à Samarcande, avec un butin immense en fourrures précieuses, en lingots d'or et d'argent (1396). Sur les rives de l'Oxus, il fut reçu par les princesses de sa maison et les épouses de ses fils, qui, suivant l'usage des Tartares, répandirent sur sa tête des pièces d'or et des pierreries, et lui offrirent mille chevaux richement harnachés, et mille mulets. Il visita Cash, la seconde capitale de son empire, dont ses ancêtres avaient été les chefs héréditaires, et à laquelle il avait donné le titre de temple de la science et de la civilisation. A Samarcande, embellie par ses soins de palais et de jardins magnifiques, il ranima, au sein du repos et des fêtes splendides, les forces de son armée. Mais, incapable de supporter longtemps une oisiveté qui pesait à sa verte vieillesse, l'indomptable *destructeur* entreprit la conquête de l'Indoustan, le but éloigné, définitif, de la carrière des dominateurs du monde. Sans être arrêté par les murmures de ses émirs, fatigués d'une guerre perpétuelle, le grand kan se met à la tête de ses innombrables escadrons. C'est en vain que les Scapouch se réfugient dans leurs montagnes situées entre le Gihon et l'Indus; ils sont vaincus ou exterminés; frimas, torrents,

précipices, rien ne peut s'opposer à sa marche rapide (1398). L'Afghanistan est parcouru en six mois, l'Indus franchi, et la dévastation répand au loin la terreur. Il n'y a pas encore eu d'engagement sérieux, et déjà l'armée tartare traîne après elle cent mille prisonniers indiens, la plupart Guèbres ou adorateurs du feu. Mais ces innocentes victimes pourraient compromettre par leur multitude l'issue de la première grande bataille, et, sur l'ordre de Timour, elles sont égorgées dans l'espace d'une heure.

Arrivé aux portes de Delhi, ville très-vaste et très-florissante, où résidait le sultan Mahmoud, prince généralement méprisé, et dont la faiblesse lui était connue, il ne voulut pas entreprendre un siége qui aurait pu exiger beaucoup de temps. Il déguisa donc ses forces, et attira dans la plaine le sultan, suivi de son vizir et de son armée, que protégeaient cent vingt éléphants. Dès que les Mongols eurent mis en fuite ces animaux maladroits, les Indiens disparurent sans combattre. Le farouche envahisseur fit son entrée triomphante dans la capitale de l'Indoustan, et déshonora les réjouissances de la victoire par l'ordre d'un pillage et d'un massacre général. Presque tous les habitants, animés par le courage du désespoir, périrent dans leurs maisons incendiées de leurs propres mains. A Myrthe, ses hordes dévastatrices, renouvelant leurs scènes de désolation et de carnage, écorchèrent vifs tous les Guèbres, et emmenèrent comme esclaves les femmes et les enfants. Cette ville, une des plus fortes de l'Inde, n'offrit bientôt plus aux regards attristés qu'un monceau de cendres et de poussière. Le Gange opposa vainement ses flots à l'impétuosité de Timour. Il poussa jusqu'aux sources de ce fleuve, exterminant partout, en l'honneur de Mahomet, tous les adorateurs du feu, renversant les cités et inondant les ruines de sang humain. Il longea ensuite les frontières de la merveilleuse vallée de Cachemire, dont le prince et une foule de chefs indiens vinrent se prosterner à ses pieds. Deux années avaient suffi à tant de conquêtes, et l'invincible Timour revint à Samarcande, où, pour éterniser la mémoire de cette heureuse expédition, il fit élever une vaste et magnifique mosquée par plusieurs milliers d'ouvriers indiens et persans, qu'il avait forcés de le suivre.

Les peuples soumis ne supportent cependant le joug qu'en frémissant. Le vainqueur apprend à son retour, pas ses rapides messagers, que vers l'Occident, la Géorgie, l'Aderbaïjan, Bagdad, le Diarbekir, ont secoué sa domination. A cette nouvelle, il marche vers les contrées rebelles, et les fait rentrer dans l'obéissance, en laissant partout des traces de ses horribles dévastations. L'ardeur du prosélytisme anime Tamerlan; il fait périr au milieu des plus affreux supplices tous ceux qui refusent d'embrasser la religion du prophète.

La conquête des États de l'Asie ne pouvait satisfaire l'ambition de Timour. Après quelques mois de repos dans le palais de Samarcande, il annonça une expédition de sept ans dans les pays occidentaux. Il attaqua d'abord les chrétiens de la Géorgie, défendus seulement par leurs rochers, leurs forteresses et la rigueur de l'hiver; mais Tamerlan triompha de tous les obstacles, força ses ennemis dans leurs repaires, se rendit maître de Tiflis, la capitale du pays, et de toutes leurs places (1400). Il passait l'été au milieu de la belle et vaste plaine de Karabagh, lorsque les émirs seldjoukides, dépouillés par Bajazet de leurs trésors et de leurs États d'Anatolie, se réfugièrent dans son camp, et implorèrent sa protection. Persuadé du succès de ses remontrances, Timour envoya au fier Ottoman des ambassadeurs chargés d'un message conçu en ces termes : « Le grand Tamerlan te dit par la « bouche de ses serviteurs : Il ne t'appartient pas de ravir « le bien d'autrui, et de t'agrandir par cette injustice. Con- « tente-toi de ce que Dieu t'a permis d'enlever aux infi- « dèles; mais les provinces que tu as prises aux autres « princes à la manière d'un voleur, rends-les, afin que « Dieu te soit propice. Si tu le refuses, je vengerai leurs « injures. »

Indigné de cet insolent message, Bajazet voulait livrer au supplice les envoyés du grand kan; mais il fut détourné de cette résolution par de sages conseillers, qui lui rappelèrent le respect du droit des gens en Orient. Ils ne purent cependant l'empêcher de leur faire couper la barbe et de leur donner une réponse insultante. « Allez, leur dit-il, « rapportez à votre maître que je l'attends; qu'il se hâte

« donc de venir (1). » Afin de prouver à Tamerlan qu'il méprisait ses menaces, il se mit à la tête de son armée, alla s'emparer d'Erzendjan en Arménie, et revint à Bursa. De là il passa le détroit et se retourna vers Constantinople, comme pour montrer qu'il avait aussi le droit de commander en maître à des esclaves, et il somma le neveu de Manuel de livrer sa capitale. « Je t'ai fait régner dans cette ville, lui « écrivait le sultan, pour l'ajouter à mon empire; aban- « donne-la, si tu veux conserver mon amitié. Je te donnerai « toute autre province que tu désireras; sinon, Dieu et le « grand prophète me sont témoins que je n'épargnerai per- « sonne, et que je vous exterminerai tous. » Les Byzantins, peu effrayés des menaces d'un nouveau siége, se procurèrent des vivres en quantité suffisante pour le soutenir, et firent à l'ambassadeur cette réponse, pleine d'une confiance toute chrétienne et d'une noble fierté : « Dites à votre maître que, « faibles comme nous sommes, nous ne connaissons au- « cune puissance à laquelle nous puissions nous adresser, si « ce n'est à Dieu, qui peut nous donner de la force et abattre « les plus forts des grands. Enfin, que le sultan fasse ce « qu'il lui plaira (2). » Les succès de Timour empêchèrent Bajazet de tenir sa parole, et retardèrent la chute de Constantinople.

A la nouvelle de l'injure qui lui avait été faite dans la personne de ses députés, le grand kan déploya ses bannières, et le 22 août 1400 il entra sur le territoire ottoman. Il attaqua d'abord Siwas, l'ancienne Sébaste du Pont, l'une des villes les plus fortes et les plus peuplées de l'Asie. L'art s'était réuni à la nature pour la rendre imprenable. Sommée en vain d'ouvrir ses portes, elle ne put, malgré ses avantages, éviter la catastrophe que lui préparait la colère de l'empereur tartare. Comme un fossé rempli d'eau la défendait de trois côtés, les soldats du conquérant commencèrent des tranchées à un mille de distance du côté ouest, afin d'arriver par-dessous terre jusqu'aux fondements des remparts, et de les miner sans être vus. L'ouvrage achevé, Timour envoya une seconde sommation, que les habitants

(1) Ducas, chap. 15.
(2) *Ibid.*

accueillirent par des injures. Alors d'immenses portions de murailles s'écroulèrent avec fracas, et les Mongols, pénétrant de toutes parts, livrèrent la place à toutes les horreurs du pillage. Jamais Timour n'avait porté si loin la férocité. Il ordonna de creuser un lac immense en forme de tombeau, et d'y jeter tous les habitants qui avaient survécu au carnage, le corps ployé en deux et la tête fixée au moyen de cordes entre les cuisses. On les recouvrit ensuite de planches qu'on surchargea de terre, afin que les infortunées victimes se sentissent lentement mourir dans l'agonie du désespoir. Un des fils de Bajazet, Ertroghul, paya également de la vie sa courageuse résistance. Le vainqueur le traîna pendant plusieurs jours à sa suite, puis le fit exécuter.

L'horrible vengeance de Tamerlan et la mort du plus vaillant de ses fils causèrent la plus vive douleur au sultan des Ottomans. Forcé par cette effroyable nouvelle d'abandonner le siége de Constantinople, commencé depuis si longtemps, et d'accorder quelques instants de repos à Paléologue, Bajazet passa en Asie. Mais avant qu'il eût atteint les frontières orientales de son empire, déjà les flots des Tartares avaient roulé loin vers le sud, entassant les ruines sur leur passage. Le conquérant, satisfait d'avoir donné une première leçon à son nouvel ennemi, avait repris la route de la Syrie pour châtier le sultan des Mameluks, le faible Pharége, dont le père avait bravé ses menaces et fait arrêter ses ambassadeurs. Au lieu de s'enfermer dans les murailles de leurs forteresses, les Syriens, soutenus de l'armée d'Égypte, s'avancèrent dans la plaine, et furent écrasés par les impétueux escadrons de Timour. Les vainqueurs entrèrent dans la ville avec les fugitifs sur un pont de cadavres, la pillèrent, et massacrèrent tous les habitants, sans distinction de sexe ni d'âge. La citadelle se rendit ensuite. Timour en prit possession, y resta deux jours, et put contempler du haut de ses remparts le spectacle de la destruction. De là il descendit au palais du gouverneur, où, suivant l'usage mongol, il célébra sa victoire par un splendide festin. Tandis que les vastes salles retentissaient des éclats de joie de la soldatesque gorgée de vin, le sang ruisselait dans les rues d'Alep, et de toutes parts on entendait les cris de la terreur et

les gémissements des mourants. Afin de ne pas déroger à la coutume, il ne s'éloigna qu'après avoir élevé avec les têtes des vaincus un monumuent en son honneur.

Après Alep tombèrent Hama, Hems et d'autres places fortes de la Syrie. Tamerlan occupa ensuite Balbeck, ville alors très-peuplée, et qui fournit à son armée d'amples provisions. A une journée de là il visita le tombeau de Noé, marcha sur Damas, et défit dans une bataille décisive l'armée égyptienne, dont les débris se réfugièrent dans les murs de cette antique cité (janvier 1401). Quoique abandonnés de leur prince, les habitants de Damas défendirent vaillamment leurs remparts. Le grand kan, dont ils pouvaient tenir longtemps les forces en échec, leur offrit de lever le siége s'ils voulaient se racheter du pillage moyennant une rançon d'un million de pièces d'or. Ils y consentirent, et se reposèrent sur la foi du traité. Mais Tamerlan exprima un jour dans son conseil privé une grande indignation contre les Damascéniens, qui, dit-il, avaient jadis maltraité les prophètes, surtout Ali et son fils Hosein. Cette ferveur religieuse du conquérant pour Ali et Hosein contre les descendants des premiers adhérents de Moawia et de Yezid, agit fortement sur les membres du conseil, et plus encore sur l'armée, qui, malgré la capitulation et le paiement de la contribution exigée, pénétra dans la ville, portant partout le fer et la flamme. En peu d'instants Damas n'offrit plus que l'aspect d'un immense brasier. Timour dépêcha un émir pour sauver au moins le plus ancien chef-d'œuvre de l'architecture sarrasine, la grande mosquée des Ommiades; mais le plomb qui couvrait le dôme de ce monument se fondit en ruisseaux de lave brûlante.

Obligé par les pertes et les fatigues de cette campagne de renoncer à la conquête de l'Égypte et de la Palestine, le chef des Mongols revint sur ses pas, livra Alep aux flammes, repassa l'Euphrate, et mit le siége devant Bagdad, que son gouverneur défendit avec une extrême opiniâtreté. Il s'en empara cependant au milieu des chaleurs dévorantes de l'été, extermina tous les habitants, et de cette antique capitale de l'islamisme, jadis si florissante, il n'épargna que les mosquées, les écoles et les couvents : une pyramide de

quatre-vingt-dix mille têtes humaines s'éleva sur les ruines de Bagdad, comme monument de la barbarie du vainqueur.

L'arrivée de Tamerlan avait rendu aux Grecs l'espoir de vivre : le jour du châtiment était venu pour Bajazet. Le grand kan, voyant ses réclamations inutiles, et d'ailleurs irrité des missives insolentes du sultan, reparut dans l'Anatolie à la tête de huit cent mille barbares, et s'approcha d'Angora (Ancyre), sans négliger aucune des précautions dictées par la prudence. Contre cette armée, que les Byzantins comparèrent à celle de Xercès, Bajazet ne conduisait que cent vingt mille hommes, parmi lesquels dix-huit mille Tartares et dix mille Serviens; il affectait un profond dédain pour son ennemi. Il prit position dans une campagne arrosée par un fleuve d'où il pouvait tirer l'eau nécessaire à ses troupes. Lorsqu'il vit, au contraire, Tamerlan campé dans une plaine sèche et aride, il ordonna une chasse générale pour le lendemain et les deux jours suivants, sur les plateaux élevés des environs. Après une excursion insensée de trois jours, sous un soleil brûlant, dans laquelle cinq mille de ses soldats expirèrent de soif et de fatigue, il voulut rentrer dans son premier camp; mais il le trouva occupé par les Mongols. Pour comble de désappointement, la source qui se trouvait dans le voisinage avait été troublée et presque tarie par des ennemis envoyés de nuit à cet effet.

Les deux grands dominateurs de l'Orient étaient en présence; mais de part et d'autre les chances ne paraissaient pas égales. Outre la supériorité du nombre, deux circonstances, heureuses selon l'opinion du temps, accompagnaient les armes de Tamerlan : d'abord, avant de se mettre en marche contre Bajazet, il lui naquit un petit-fils, et, dans les fêtes célébrées par sa cour à cette occasion, on lui répandit sur la tête des pièces d'or et des perles. Ensuite apparut dans le firmament une comète enflammée se dirigeant de l'ouest à l'est, et d'une dimension extraordinaire. Son éclat effaçait celui des astres; ses rayons, qui semblaient à l'œil nu avoir une longueur de quatre coudées, flamboyaient comme des lances tournées vers l'orient. Pendant plus de trois mois ce météore éclaira, la nuit, toute la terre. Les peuples, depuis l'Indus et le Gange jusqu'au Rhin et au

Tage, en furent effrayés (1). Les Grecs le regardèrent comme un présage de sanglantes batailles en Orient; pour les astrologues et les compagnons d'armes de Timour, il annonçait des victoires certaines dans les régions occidentales.

Le premier échec qu'avait éprouvé Bajazet n'avait pas abattu son assurance. Son vizir Ali-Pacha et son fils Ibrahim lui conseillaient de ne pas livrer bataille, et d'épuiser lentement ses ennemis par une guerre d'escarmouches dans les montagnes, les défilés et les bois; il repoussa ce conseil. Son armée, mécontente de son extrême sévérité et d'ailleurs mal payée, murmurait; les auxiliaires surtout. Le sultan parcimonieux ne put se décider à ouvrir ses trésors pour adoucir l'irritation des troupes, et acheter ainsi une victoire dont il ne doutait pas. L'obstination et l'aveuglement de Bajazet, et les dispositions des soldats, laissèrent peu d'espoir aux généraux de vaincre l'innombrable armée des Mongols.

Ce fut dans une vaste plaine située au nord-est d'Angora, sur le terrain même où Pompée avait autrefois défait Mithridate, que les Ottomans et les Tartares se rangèrent en bataille, commandés les uns par le sultan, les autres par l'empereur. Les différentes divisions obéissaient aux ordres des princes, fils et petits-fils des deux souverains, et des plus vaillants généraux de l'Asie et de l'Europe. Timour, placé à l'arrière-garde, harangua son armée en ces termes : « Troupes invincibles, muraille plus dure que le diamant, « vous connaissez les glorieux exploits par lesquels nos « ancêtres se sont rendus célèbres, non-seulement en « Orient, lieu de notre origine, mais encore en Europe, « en Afrique, et, pour mieux dire, dans tout l'univers. Vous « n'ignorez pas les expéditions si fameuses de Xercès et « d'Artaxercès contre les Grecs, ces héros et ces demi-dieux « auxquels les Turcs ne peuvent non plus être comparés « que les sauterelles aux lions. Ce n'est pas avec l'intention « d'enflammer votre courage que je vous rappelle ces choses, « car la proie est déjà entre nos mains; mais pour vous aver- « tir de ne pas la laisser échapper, et de l'emmener vivante

(1) Ducas, chap. 16.

« dans notre pays, afin de la montrer à nos enfants, et de « lui apprendre à ne plus nous provoquer. Que les deux « ailes se courbent pour envelopper l'ennemi et l'enfermer « comme un point au milieu d'un cercle. » Dès six heures du matin, dociles à ces ordres, les deux ailes se courbèrent et entourèrent la plaine (1).

A la vue des soldats du grand kan qui exécutaient leurs évolutions, et attaquaient dans un silence profond et sans faire le moindre bruit, Bajazet se mit à rire, et chargea d'injures ces hommes, qui lui paraissaient lâches parce qu'ils ne jetaient aucun cri. Les Ottomans s'ébranlèrent au bruit des tambours et au cri de guerre *Allah!* Au commencement de l'action, un chef seldjoukide, qui servait à contre-cœur sous les bannières du sultan, apercevant Aïdin, son ancien prince, dans les rangs ennemis, fit défection avec cinq cents hommes et son drapeau. En un instant il fut suivi par les contingents de Mentesche, de Saroukan et de Caramanie, et par les Tartares qu'avaient séduits les lettres et les émissaires secrets de Timour, qui leur reprochait la honte de servir les esclaves de leurs ancêtres. Bajazet commença de craindre lorsque la longue multitude des Mongols, se déployant en demi-cercle, poussa en avant ses deux ailes, aux deux côtés de l'armée ottomane, afin de se refermer derrière elle. Étienne V, fils de Lazare et beau-frère du sultan, indigné de la perfidie des transfuges, fondit le premier sur les ennemis, avec une ardeur incroyable, à la tête de cinq mille Serviens, parvint à les rompre et à s'ouvrir un passage. Un second effort, dirigé avec une fureur égale à la première, les rompit encore, malgré leur profondeur; et alors Étienne s'approcha de Bajazet, et lui conseilla de fuir. « Quels sont ces derviches (pauvres), qui combattent comme des lions? demanda Timour en voyant le courage héroïque des Serviens. — Ce ne sont pas des derviches, repartit un Mongol; ce sont des chrétiens. » Au même instant on vit les Serviens entraîner au milieu d'eux Soliman, fils aîné du sultan, s'ouvrir un troisième chemin avec une rapidité irrésistible, et se diriger vers l'ouest pour gagner la mer.

(1) Ducas, chap. 16.

Abandonné par ses auxiliaires et par ses propres troupes, par ses vizirs et ses émirs, mais toujours inébranlable, Bajazet saisit enfin, avec dix mille janissaires, un tertre d'où la résistance était plus facile. Mais les hordes mongoles se divisaient impunément, et attaquaient avec avantage sur tous les points. Tandis que les uns s'attachent à la poursuite des Serviens sur la route de Bursa, et que d'autres taillent en pièces le corps principal des Ottomans, une troisième division se précipite sur les janissaires. Ces intrépides soldats se défendirent avec un courage sans pareil. Accablés par la chaleur, dévorés par la soif, ils tombèrent presque tous d'inanition et de fatigue, ou sous le fer d'ennemis toujours renaissants. Au milieu de cette scène de carnage, Bajazet, monté sur un cheval arabe, dominait seul les cadavres de ses fidèles gardes : « Descends, lui cria un Mongol, le kan Timour te demande. » L'orgueilleux sultan descendit, et monta sur un petit cheval que les Tartares lui avaient préparé afin de le conduire à leur maître. Son fils Musa et quelques-uns de ses principaux émirs furent également faits prisonniers (20 juillet 1402).

Lorsque Bajazet lui fut présenté, Tamerlan, certain de la victoire, affectait de la mépriser, et jouait aux échecs avec son fils Schahroch. Ces Mongols placèrent l'illustre captif debout sur le seuil de la tente impériale, et après avoir fait entendre de joyeuses acclamations en l'honneur de leur chef, ils lui dirent : « Voici Bajazet, le prince des Turcs, réduit sous votre puissance, et que nous avons conduit en votre présence, chargé de chaînes. » Le grand kan demeura la tête inclinée sur son jeu comme s'il n'entendait pas. Leurs cris redoublés attirèrent enfin son attention. « Voilà donc, dit-il en regardant Bajazet, celui qui nous menaçait si nous refusions de lui faire la guerre. — C'est moi, reprit le sultan, mais il ne t'appartient pas de mépriser de la sorte les vaincus : apprends à te modérer dans ta puissance. » L'orgueil du vainqueur ne se trouva point offensé de cet orgueil du vaincu. L'empereur, voyant son prisonnier accablé de chaleur et couvert de poussière, le fit asseoir auprès de lui, et dans un langage plein de bienveillance il lui assura, au nom de Dieu et de son prophète, qu'il n'avait rien à

craindre pour sa vie, et que personne ne séparerait son âme de son corps, excepté Dieu, qui les avait unis ensemble.

Le sultan se retira ensuite dans l'une des trois magnifiques tentes que lui avait assignées Timour, afin de s'y reposer après une bataille si laborieuse, et demanda qu'on voulût bien s'informer de ses fils et lui procurer la consolation de leur compagnie. Des commissaires expédiés aussitôt dans toutes les directions ne découvrirent que le prince Musa, qui fut revêtu d'un habit d'honneur et conduit devant Timour. La garde placée près de Bajazet et son fils, sous les ordres de Hasan-Berlas, un des premiers émirs tartares et parent de l'empereur, s'acquitta de ce soin avec autant de respect que de vigilance. La bienveillance avec laquelle le sultan était traité l'enhardit à tenter de s'évader. Mahomet, le troisième de ses fils, qui avait échappé par la fuite à la sanglante défaite d'Angora, résolut de délivrer son père, sur lequel on n'exerçait pas une surveillance rigoureuse. Des mineurs turcs s'introduisirent pendant la nuit dans le camp mongol et commencèrent, d'une tente voisine, à pratiquer un chemin souterrain conduisant à celle de Bajazet. L'ouvrage était déjà fort avancé, et le noble captif s'abandonnait à l'espoir d'une prompte liberté, lorsqu'une nouvelle division de gardes, qui dès les premiers rayons du jour venaient relever les autres, découvrit le travail, et répandit l'alarme dans le camp. On courut à la tante du sultan, que l'on trouva éveillé et debout avec Khodja-Firouz, son fidèle serviteur, qui était tombé comme lui entre les mains des ennemis. Mahomet et les mineurs purent s'échapper. Irrité de cette tentative de son prisonnier, Timour l'accabla de reproches et de menaces, et fit trancher la tête à Khodja-Firouz, comme à l'instigateur de l'entreprise. Depuis ce jour, Bajazet fut étroitement resserré, une garde plus nombreuse veilla sur lui, et pendant la nuit il eut les chaînes aux pieds et aux mains (1). De cette extrême sévérité est née l'histoire de la cage de fer, que la crédulité adopta sans aucune autorité raisonnable.

La désastreuse journée d'Angora avait anéanti les travaux

(1) Ducas, chap. 16.

d'Amurath et de Bajazet. Un petit-fils du vainqueur marcha sur Bursa, dont la prise fut marquée par toutes les horreurs qui signalaient les conquêtes de ces hordes sauvages, et par le pillage des riches trésors de cette première capitale des sultans ottomans. Le grand kan parcourut ensuite l'Asie Mineure, et réintégra dans leurs principautés les émirs seldjoukides au nom desquels il avait combattu Bajazet. Ce dernier avait cinq fils; le second, Musa, partageait sa captivité, et le dernier, Mustapha, avait disparu sans laisser de traces. Afin d'assurer la ruine des vaincus, Timour partagea aux trois autres ce qu'il n'avait pas occupé de la domination de leur père; Soliman reçut l'investiture des possessions ottomanes d'Europe; Isa, d'une partie de l'Anatolie, et Mahomet, de la ville d'Amasie.

Tous les historiens byzantins et ottomans s'accordent à dire que les cruautés du farouche Timour dans sa campagne de l'Asie Mineure surpassèrent les scènes de carnage dont nous avons déjà été les témoins. Las de victoires et rassasié de sang, cet impitoyable exterminateur de peuples se dirigeait vers Samarcande, où l'attendaient de brillantes fêtes, lorsque l'infortuné Bajazet, malgré les soins des plus habiles médecins, mourut d'une attaque d'apoplexie à Akshehr, l'Antioche de Pisidie, environ neuf mois après sa défaite (1404). A la nouvelle de cette mort prématurée, Timour prononça ces paroles du Coran : « Nous sommes à Dieu, et nous retournons à lui. » Il versa, dit-on, quelques larmes sur la tombe du sultan, son ennemi, et permit au prince Musa de transporter avec pompe le corps de son père dans la mausolée qu'il avait fait construire à Bursa. En rendant à Musa la liberté et le droit de réclamer une part de ses frères, lui-même le revêtit d'un habit d'honneur, lui remit une ceinture magnifique, un sabre et un carquois enrichis de pierreries, et un diplôme écrit en rouge.

Après avoir achevé la conquête de la Géorgie, passé l'hiver sur les bords de l'Araxe, et apaisé les troubles de la Perse, Timour rentra pour la neuvième fois à Samarcande. Durant un court intervalle de repos, il déploya sur le trône la magnificence et l'autorité d'un monarque riche et puissant. Il écouta les plaintes des peuples, et distribua dans

de justes proportions les châtiments et les récompenses (1). A l'aide des architectes et des artistes faits prisonniers au siége de Damas, il embellit sa résidence de temples et de palais qui surpassaient en beauté ceux que possédait déjà la capitale de l'empire tartare. Dans l'immense plaine de Kanighul, le grand kan célébra avec une pompe inconnue avant lui les noces de six princes ses petits-fils. Les ambassadeurs de tous les souverains de l'Asie assistèrent à cette solennité, et déposèrent les présents les plus riches et les plus variés aux pieds de l'empereur. Ces fêtes splendides étaient à peine terminées, que Timour fit déployer l'étendard impérial, et sans être retenu ni par son âge ni par la rigueur de l'hiver, il se mit en marche pour conquérir la Chine. Arrivé à Otrar, où l'attendait la mort, il fut saisi d'une fièvre ardente que la fatigue et l'usage imprudent de l'eau à la glace augmentèrent, et il expira dans la soixante-onzième année de son âge, après un règne de trente-six ans, laissant le souvenir du plus grand destructeur de villes et de nations qui se soit jamais conservé dans la mémoire des hommes.

(1) Gibbon, *Histoire de la décadence de l'empire romain*, t. XII, p. 577.

CHAPITRE IV

PAIX DANS L'EMPIRE. — MANUEL OPPOSE MUSTAPHA AU SULTAN AMURATH II

Manuel, rentré à Constantinople, exile son neveu Jean dans l'île de Lemnos. — Soliman fait alliance avec l'empereur grec. — Discorde des princes musulmans. — Isa, vaincu par son frère Mahomet, disparaît de la scène politique. — Soliman passe en Asie. — Diversion de Musa. — Retour de Soliman en Europe. — Défaite de Musa. — Soliman est abandonné par ses émirs. — Sa mort. — Musa maître absolu des provinces ottomanes d'Europe. — Ses penchants cruels et despotiques. — Ressentiment de Musa contre les Grecs. — Ravage de la Servie. — Siége de Constantinople par Musa. — Mahomet fait alliance avec Manuel. — Il est malheureux dans la défense de Constantinople, et repasse en Asie. — Son retour en Europe. — Il poursuit son frère. — Mort de Musa. — Avénement de Mahomet Ier. — Accueil fait par le sultan aux ambassadeurs de Manuel. — Mahomet renouvelle la paix avec les princes chrétiens. — Mariage du prince Jean avec Anne de Russie. — Mort de cette princesse. — Baptême et mort d'un fils de Bajazet. — Second mariage de Jean avec une fille du marquis de Montferrat. — Troisième mariage. — Succès de Mahomet dans l'Asie. — Soins de Manuel pendant la paix. — Le faux Mustapha. — Entrevue de Mahomet et de Manuel. — Mort de Mahomet Ier. — Amurath II, son successeur. — Mustapha rendu à la liberté. — Ses succès. — Sa défaite. — Sa mort.

La diversion inattendue du kan boiteux de la Tartarie avait rendu le cœur aux chrétiens. Rentré à Constantinople après avoir promené dans les capitales de l'Europe ses doléances, et sans avoir rapporté autre chose que le mépris des nations catholiques dont il avait bravé les croyances, Manuel épiait une occasion favorable pour reprendre toute l'autorité. A la nouvelle de la défaite des Ottomans, et de la révolution prodigieuse qui avait précipité Bajazet du comble de sa grandeur comme un astre du haut du ciel, il reprit la souveraine puissance, et relégua le prince de Sélymbrie dans l'île de Lemnos pour le punir de sa docilité envers les Turcs. Soliman, échappé au désastre d'Angora, s'était d'a-

bord réfugié à Bursa; mais, poursuivi par les Tartares, il hâta sa fuite, atteignit le rivage de la mer, passa le détroit, et vint à Constantinople implorer la protection de l'empereur. « Je vous supplie, lui dit-il, de me tenir lieu de père, et je vous obéirai comme un fils soumis; je ne vous demande que le gouvernement de la Thrace et des autres provinces que mes ancêtres ont possédées. » Soliman lui promit ensuite la restitution de Thessalonique, des villes situées sur les bords du Strymon, de la Morée et des forts assis le long de la Propontide et du Pont-Euxin. Afin de mieux cimenter son union avec Manuel, union dont il sentait l'utilité, il épousa la fille de Théodore, frère de l'empereur, laissant comme otages à la cour de Byzance un de ses jeunes frères et sa sœur Fatima.

Semblable à un arbre robuste courbé par la tempête, l'empire ottoman se releva dès que l'orage fut passé, et bientôt nous le verrons reprendre une nouvelle vigueur. Les discordes civiles des princes musulmans, qui permettaient à leurs ennemis de réparer leurs forces, le menacèrent cependant d'une ruine prochaine. Mahomet, le plus jeune des fils du sultan, commença la lutte. Avant sa captivité, son père lui avait confié le gouvernement d'Amasie, la barrière des Turcs contre les chrétiens de Trébizonde et de Géorgie, dont la citadelle passait chez les Asiatiques pour imprenable. Dans le cours de ses expéditions, le vainqueur d'Angora paraît avoir négligé cet angle de l'Anatolie. Plein d'habileté et de courage, Mahomet sut maintenir adroitement son indépendance, et chassa les derniers traîneurs mongols de sa province. Après la mort de Bajazet, il se mit en mouvement avec ses troupes pour attaquer Isa et le chasser de la ville de Bursa, où il avait fixé sa résidence. Battu par les troupes de Mahomet, Isa quitta l'Asie en toute hâte, et chercha un asile à Constantinople, tandis que l'agresseur s'emparait de Bursa et d'Isnik. Bientôt il se rendit à Andrinople, d'où il repassa en Asie avec le secours de Soliman, et échoua dans son dessein de rentrer dans Bursa par surprise. Trois autres défaites successives le forcèrent de se réfugier dans les rochers de la Caramanie, où il disparut comme jadis son frère Mustapha après la désastreuse journée d'Ancyre.

A peine Isa avait-il quitté la scène, qu'elle fut occupée par un plus digne rival de puissance, par Soliman, prince brave, actif et heureux à la guerre, qui joignait la clémence à l'intrépidité, mais se laissait trop souvent corrompre par l'intempérance et l'oisiveté. Jusqu'alors il s'était contenté de contempler d'Andrinople, sa résidence, en spectateur paisible, la guerre que ses deux frères se faisaient en Asie. Tiré de sa léthargie par les victoires de Mahomet sur Isa, et la trahison de Djouneïd, gouverneur de Smyrne, il rassembla ses troupes, passa l'Hellespont et marcha sur Bursa, qui lui ouvrit librement ses portes. Pendant ce temps, Djouneïd, pour conjurer l'orage, se liguait avec les princes de Caramanie et de Kermian, et se trouvait bientôt à la tête d'une nombreuse armée. Mais, averti en secret d'un complot de ses alliés pour le livrer à Soliman, il s'échappa d'Éphèse pendant la nuit, se rendit au camp de ce prince, et au point du jour il se présenta devant lui une corde au cou et dans l'attitude d'un profond repentir. « J'avoue, seigneur, lui dit-il, que je suis coupable, et que j'ai mérité la mort; j'attends que vous ordonniez de moi ce qu'il vous plaira. » A la vue du coupable qui s'humiliait ainsi en sa présence et le rendait maître de sa destinée, Soliman fut ému de compassion et lui pardonna. La défection de Djouneïd jeta la consternation parmi les troupes des confédérés, qui se retirèrent dans le plus grand désordre. Soliman fit passer son armée sur les ponts établis non loin du mont Galesus, et entra en triomphe à Éphèse, où il se livra de nouveau à l'ivresse et à ses penchants voluptueux (1).

Cependant son vizir Ali-Pacha se portait avec toutes ses forces devant Angora, et se rendait maître par stratagème de cette place importante, lorsque Mahomet paraissait devant ses murs pour la délivrer. Cette perte n'abattit pas son courage; il se dirigea vers Bursa, que le vizir, aussi vaillant général que rusé politique, sut préserver de ses attaques, et se retira sur Tokat et Amasie. A la nouvelle de la retraite de son frère, Soliman, que l'opposition énergique d'Ali-Pacha avait empêché de s'enfuir en Europe,

(1) Ducas, chap. 18.

se mit de nouveau en campagne et envoya un de ses lieutenants à la poursuite du prince de Caramanie, qui s'était avancé contre lui à la tête de toutes ses forces. Trop faible pour résister aux troupes de son ennemi, Karaman sentit la nécessité de se rapprocher de Mahomet, et conclut avec lui un traité d'alliance et d'amitié contre Soliman (1406). Vers le même temps, Mahomet accueillit la proposition de son frère Musa de passer en Europe, afin d'y combattre Soliman au sein même de ses États.

Obligé d'abandonner ses projets de conquête en Asie par la puissante diversion de Musa dans les provinces d'Europe, Soliman franchit l'Hellespont. Son premier soin fut de combler de présents le Génois Negro, qui pendant son absence avait fortifié Gallipoli, et de confier le gouvernement d'Okhri à Djouneïd, qui l'avait suivi. Il s'approcha ensuite de Constantinople, pour réclamer de son allié, l'empereur grec, les secours qu'il lui avait promis. Le premier engagement entre les armées des deux frères eut lieu dans les environs de cette ville. Secrètement gagnées par des émissaires byzantins, les troupes d'Étienne, prince de Servie, partisan de Musa, passèrent dès le commencement de l'action sous les drapeaux de Soliman. Musa, vaincu, perdit son camp, et alla chercher un asile dans les États du prince de Valachie, dont les troupes lui étaient restées fidèles. Le vainqueur reprit sans difficulté possession d'Andrinople, où il fut reçu aux acclamations et aux applaudissements unanimes du peuple, qui l'appelait son bienfaiteur, et reconnu pour la seconde fois comme souverain absolu et sultan des Ottomans, non-seulement par l'empereur de Byzance, mais encore par toutes les autres puissances chrétiennes voisines de l'empire (1).

Tandis que Musa s'efforçait de rassembler une nouvelle armée, Soliman s'abandonnait à la mollesse et aux plaisirs dans Andrinople. Manuel essaya vainement d'éveiller ses soupçons, de le provoquer à l'activité et à des mesures de prudence contre les entreprises de son frère; le prince resta sourd à ses sages remontrances, et, libre de tout souci, il

(1) Ducas, chap. 19. — Hammer, t. II.

continua de noyer ses pensées dans l'ivresse, de passer ses nuits dans l'orgie, et de sommeiller le jour. Mais tout à coup Musa parut avec une armée aux portes d'Andrinople, et Soliman, que ses excès avaient rendu cruel, injuste et odieux aux siens, se trouva presque seul à l'instant du danger. Abandonné des chefs de l'armée et de la loi, qui passèrent dans le camp de son frère, à l'exception de trois, il précipita sa fuite vers Constantinople. Sur la route, la beauté de son cheval et la magnificence de son costume le firent reconnaître des habitants du village de Dougoundji, que ses soldats avaient souvent maltraités. Cinq frères, tous cavaliers habiles et archers exercés, coururent en avant, poussés peut-être seulement par le désir de mieux le voir. Mais le prince effrayé prit son arc et abattit le premier, puis le second ; alors les trois autres le percèrent à la fois de leurs flèches, et, lorsqu'il fut tombé de cheval, ils lui coupèrent la tête (1410).

Maître absolu des provinces ottomanes d'Europe après la mort de son frère, Musa, dès son avénement au pouvoir, s'annonça comme ami des Serviens et des Grecs, mais révéla bientôt des penchants cruels et despotiques. Il fit saisir et reconduire dans leurs demeures les trois meurtriers de Soliman; par son ordre aussi, tous les habitants du village, enfermés dans leurs chaumières avec leurs femmes et leurs enfants, furent brûlés vifs, en expiation de la mort de ce prince, qui n'aurait pas dû périr de la main des esclaves. Il nourrissait cependant un profond ressentiment contre l'empereur Manuel, l'ancien allié de son frère, et dans une assemblée de tous les grands de la Thrace, de la Macédoine et des autres provinces, qui étaient venus pour se soumettre à sa puissance et lui rendre hommage, il ne put dissimuler ses projets de vengeance. « Vous ne pouvez ignorer, leur dit-il, « vous qui avez été autrefois, non pas les serviteurs, mais « les amis de mon père, combien l'Asie fut ébranlée par les « armes de Tamerlan, et comment mon père fut livré en « son pouvoir. L'empereur et les habitants de Constanti- « nople ont seuls attiré les Scythes, les Perses et les autres « nations étrangères en notre pays. Mon frère, auquel obéis- « saient la Thrace et les autres provinces que mon père « avaient possédées, n'ayant pas conservé les sentiments de

« respect et de piété dont il devait être animé envers sa « patrie, Dieu s'est éloigné de lui et m'a remis l'épée du « prophète pour exterminer l'infidèle et élever le fidèle. Il « n'est donc pas juste que Constantinople étende si loin son « empire, ni qu'elle possède un si grand nombre de villes, « et surtout celle de Thessalonique, acquise par mon père « au prix de tant de travaux et de sueurs, et dans laquelle il « a converti les temples des idoles en des temples de Dieu et « de son prophète. Je réduirai, s'il plaît à Dieu, sous ma « puissance la mère des villes, et je ferai des églises qu'elle « renferme des maisons de Dieu et de son prophète (1). »

L'assemblée applaudit à ce discours comme à un oracle sorti de la bouche de la divinité même. Musa, se rappelant ensuite la trahison d'Étienne, se jeta sur la Servie, que le prince avait abandonnée au seul bruit de ses armes, la ravagea, et emmena à sa suite tous les jeunes gens du pays; le reste des habitants périt sous le glaive de ses féroces soldats. Les garnisons des trois châteaux furent passées au fil de l'épée, et pour couronner cet acte de barbarie il fit dresser un superbe festin aux grands de sa cour, sur les cadavres des chrétiens immolés. De retour de la Servie, il assiégea Thessalonique, et s'empara de toutes les villes sur le Strymon, à l'exception de Zeitoun (Lamia); puis il envoya à l'empereur grec Ibrahim, fils du grand vizir Ali-Pacha, qui venait de mourir, afin de réclamer le tribut. Ibrahim, pénétré d'horreur pour la tyrannie de Musa, conseilla au monarque étranger la résistance, et au lieu de retourner à la cour du sultan il se rendit, muni d'une lettre de Manuel, à Bursa, auprès de Mahomet, alors maître de l'Asie Mineure..

Irrité de la défection d'Ibrahim, et plus encore de ce que l'empereur de Byzance, soutenant Ourkhan, fils de Soliman, s'efforçait de le lui opposer en Europe, ainsi que son frère Mahomet en Asie, Musa se dirigea sur Constantinople, qui vit pour la troisième fois les Ottomans assiéger ses murailles. Il réduisit en cendres tous les villages des alentours, abandonnés de leurs habitants, que Manuel s'était empressé d'accueillir dans la capitale. Le sultan se promettait bien

(1) Ducas, chap. 19.

d'obliger la ville à lui ouvrir ses portes; mais ses espérances ne devaient pas être remplies, car ses forces ne répondaient pas à la grandeur de son entreprise. Les fréquentes sorties des Grecs, bien dirigées, et faites à propos, l'empêchèrent de serrer la place de trop près. Malgré leurs succès, les assiégés avaient chaque jour à regretter la mort de quelques-uns de leurs braves défenseurs. L'empereur en était vivement affligé. « Je perdrai plus, disait-il, si je perds dix soldats « entre cent, que Musa s'il en perd cent entre mille. » Dans une de ces sorties, le fils de Nicolas Notaras, interprète à la cour de Manuel, fut tué; les Grecs, après un combat opiniâtre, arrachèrent le corps des mains des ennemis, mais la tête demeura au pouvoir de ces derniers. Le père la racheta moyennant quelques centaines de pièces d'or, désespéré de la triste fin de l'un de ses fils, sans prévoir que le second, Lucas, devait avoir le même sort quarante-trois ans plus tard, dans la ruine commune de sa patrie (1).

La fureur avec laquelle Musa poussait le siége ne se ralentissait pas, et la ville était chaque jour pressée davantage par ses troupes. Aussi l'empereur prit-il la résolution, au lieu de prolonger la discorde entre les princes ottomans, de secourir Mahomet, le plus formidable des fils de Bajazet, et de l'inviter à passer en Europe pour faire en commun la guerre à Musa. Docile aux conseils d'Ibrahim-Pacha, qu'il avait fait son grand vizir, Mahomet, dont les progrès étaient arrêtés par l'insurmontable barrière de Gallipoli, écouta les propositions de Manuel, et se rendit à Scutari avec son armée. Informé de son arrivée sur la rive asiatique du Bosphore, l'héritier des césars alla au-devant du prince musulman sur les galères impériales, conclut avec lui un traité de paix et d'amitié, et l'emmena à Constantinople. Le noble étranger y fut reçu avec une rare magnificence, et des fêtes de trois jours célébrèrent son arrivée. Le quatrième jour, Mahomet sortit à la tête de son armée et d'un petit nombre de Grecs contre Musa; mais il fut battu et rejeté dans la ville, où Manuel employa les plus douces paroles afin de le consoler de sa perte. Une seconde tentative ne réussit pas mieux.

(1) Ducas, chap. 19.

Le prince ottoman, affligé de ces deux disgrâces, et lassé de l'inconstance de la fortune, dont il comparait le changement au mouvement d'une fronde, alla trouver l'empereur, et lui dit : « Vous qui pesez les affaires dans une juste balance, et qui prévoyez le côté qui doit l'emporter, que ne me laissez-vous aller dans ce renversement de fortune, afin qu'elle me livre à mon ennemi, ou qu'elle le fasse tomber entre mes mains ? Je vous assure que tout ce qui est écrit sur notre front par le doigt de Dieu arrivera infailliblement. Permettez-moi donc de mener mes troupes vers Andrinople, souhaitez-moi un heureux succès, et abandonnez le reste à la Providence. » L'empereur, ému de ces paroles, embrassa Mahomet et l'invita à un magnifique banquet, auquel assistèrent les grands officiers de la couronne. Le jour suivant, le prince quitta Constantinople avec ses troupes, et retourna en Asie, où l'appelait la nouvelle des progrès de Djouneïd, qui s'était enfui d'Okhri, avait traversé l'Hellespont, et s'était rendu maître de Smyrne et d'Éphèse. Djouneïd espéra vainement se défendre contre Mahomet ; il se vit bientôt forcé de se reconnaître son vassal. Yacoub, gouverneur d'Angora, avait aussi profité de l'absence du souverain pour lever l'étendard de la révolte. Réduit à implorer le pardon de sa faute, il obtint la vie, mais non la liberté.

Ces derniers succès relevèrent la gloire des armes de Mahomet. Le prince de Soulkadr, son ami et son allié, vint le trouver à la tête de ses forces dans la plaine d'Angora, et tous les deux résolurent de repasser en Europe pour se réunir au prince de Servie ainsi qu'à l'empereur de Byzance, et terminer d'un seul coup ces longues dissensions. Ils se rendirent d'abord à Constantinople, et établirent ensuite leur camp à Wisa. Mahomet quitta bientôt cette position, et se dirigea vers le nord de l'empire, afin de joindre le prince de Servie, dont il était séparé par les troupes de Musa. Celui-ci avait poursuivi le siége de Constantinople, qu'il fut alors obligé de lever. Mahomet se porta rapidement sur Andrinople ; cette ville refusa de lui ouvrir ses portes avant qu'il eût battu l'armée de son frère. Il poursuivit donc l'ennemi du côté de Philippopolis, repoussa les troupes de Musa au fameux défilé de Succi, et déboucha dans la plaine de So-

fia, où il trouva des vivres en grande abondance. Enhardi par les protestations de fidélité de quelques seigneurs qui l'engageaient à continuer sa marche, Mahomet pénétra jusqu'à Nissa, puis jusqu'aux rives de la Morava, sans rencontrer l'ennemi. Là il vit arriver son allié Étienne avec l'armée servienne et un grand nombre de beys, qui avaient abandonné le parti de son frère. Étienne l'introduisit dans ses propres États. L'armée coalisée campa dans la plaine de Cassova, arriva ensuite sur les bords du Karassou, et s'arrêta deux jours dans la plaine de Tschamourli. En cet endroit d'autres officiers de Musa vinrent encore présenter leur hommage à Mahomet.

Déjà l'ordre était donné de plier les tentes, et le prince se disposait à quitter la plaine de Tschamourli, lorsque Musa descendit lentement des montagnes à la tête de sept mille janissaires dont il avait acheté la fidélité à force d'or. Mahomet rangea aussitôt ses troupes en bataille. Les deux armées étaient en présence, lorsque l'aga des janissaires, Hasan, qui avait abandonné Musa pour passer sous les drapeaux de son frère, sortit des rangs, et, s'adressant à ses anciens compagnons d'armes, leur cria d'une voix retentissante : « Qu'attendez-vous, enfants, pour embrasser la cause du plus juste et du plus vertueux des princes ottomans? Pourquoi rester misérables, abattus, outragés, auprès de celui qui n'est pas en état de veiller au salut des autres, et même d'assurer le sien ? »

Ces injures excitèrent la colère de Musa; il ne put la contenir, et, suivi de ses janissaires, il se précipita sur Hasan, qui prit aussitôt la fuite. Musa l'atteignit, et lui porta un coup qui lui fendit la tête ; au moment où il voulait redoubler, un compagnon de l'aga, lui opposant son sabre, coupa la main au prince, qui rentra dans son camp. A l'aspect du bras sanglant de leur souverain, les janissaires, saisis d'une terreur panique, se dispersèrent dans toutes les directions; Musa lui-même s'enfuit vers la Valachie. Des cavaliers envoyés à sa poursuite le trouvèrent mort (1413). Il est très-probable qu'il avait été étranglé. Ainsi finit la domination de Musa, prince libéral, mais d'une humeur tyrannique, et qui s'aliéna par ses rigueurs l'esprit des beys et des soldats. Sa mort termina la guerre de succession qui avait désolé les

provinces de l'empire ottoman depuis la captivité de Bajazet. Le vainqueur donna des larmes à son malheureux frère, et envoya son corps à Bursa, dans le tombeau de leurs ancêtres. Il retourna ensuite à Andrinople, et reçut du haut de son trône le serment de fidélité de tous les grands de l'État, qui s'empressèrent de lui rendre hommage.

L'avénement de Mahomet Ier au trône causa une joie générale dans l'empire et dans l'armée. Le nouveau sultan se faisait remarquer entre ses frères par ses qualités morales et physiques. Si les historiens lui accordent une beauté remarquable, le regard de l'aigle et la force du lion, ils nous le représentent aussi comme un prince bienfaisant, généreux, clément, équitable, constant en amitié, plein de prudence et de modération. Toute sa vie il fut l'allié fidèle de l'empereur byzantin, et le glorieux soutien du trône d'Othman. Pour nous servir des expressions d'un écrivain turc, « il fut le Noé qui sauva du déluge des Tartares l'arche de l'empire assaillie par tant de dangers. »

A la nouvelle de la victoire de son allié Mahomet sur le dernier et le plus puissant de ses rivaux, Manuel lui envoya une ambassade pour le féliciter et lui rappeler les promesses qu'il lui avait faites pendant son séjour à Constantinople. Fidèle à sa parole, le sultan respecta les lois de la reconnaissance, et s'empressa de restituer à l'empereur les châteaux occupés sur la mer Noire, les places de la Thessalie et les forteresses sur la Propontide. Il scella le traité par de nouveaux serments, combla les ambassadeurs de présents, et les congédia en leur adressant ces paroles, qui témoignaient de son affectueux attachement pour leur souverain : « Dites à l'empereur mon père que, rétabli par son assistance et par celle de Dieu dans les États de mes ancêtres, je serai à l'avenir aussi soumis à ses volontés qu'un fils le doit être aux volontés de son père; que je conserverai toujours le souvenir de ses bienfaits, et que je chercherai toutes les occasions de lui être agréable. » Jamais prince musulman n'avait montré envers les Grecs des dispositions si amicales. Mahomet reçut à la même époque les félicitations des ambassadeurs de Servie, de Valachie, de Bulgarie, du duc de Janina, du despote de Lacédémone et du prince d'Achaïe. Il les invita indistinc-

tement à sa table, but à leur santé, et leur dit en les quittant : « Rapportez à vos maîtres que je leur offre la paix, et que je l'accepte de tous. Que le Dieu de la paix châtie ceux qui la violeront (1). »

L'empereur Manuel, n'ayant plus rien à craindre de la part de ses ennemis, forma le projet de marier son fils Jean, auquel il destinait sa couronne (1414). Afin de resserrer les nœuds d'amitié qui l'unissaient à la Moscovie, il demanda et obtint la fille du grand prince Vassili, nommée Anne. Ce mariage n'eut pas les heureuses suites que s'en promettaient les Grecs. La jeune princesse ne vit à Constantinople que des scènes désastreuses, et, au bout de trois ans, elle succomba au fléau de la peste, qui exerçait de grands ravages dans cette ville. Tous les habitants éprouvèrent un regret indicible de sa perte.

La contagion fit un grand nombre d'autres victimes. Des deux fils de Bajazet, que Soliman avait livrés comme otages à Manuel, l'aîné, Kasim, avait été renvoyé avec sa sœur Fatima. L'autre, Joseph, montrait de rares dispositions pour la langue grecque et pour les sciences, et était instruit avec Jean, fils de l'empereur. Ses progrès dans les études furent si rapides, qu'il prit la résolution de recevoir le baptême. Il déclara souvent à Manuel qu'il était chrétien, et qu'il n'approuvait point la doctrine de Mahomet. Mais le monarque ne voulut pas consentir à son baptême, dans la crainte d'exciter des troubles et des scandales de la part des Turcs qui résidaient en assez grand nombre à Constantinople, et de déplaire au sultan. Le fléau qui décimait les habitants de la capitale, et n'épargnait ni les plus robustes ni les plus jeunes, frappa le fils de Bajazet. Comme il sentait sa fin prochaine, il dit à l'empereur : « Mon seigneur et mon père, je vais bientôt quitter ce monde, et paraître devant le tribunal qui est préparé dans l'autre. Je fais profession d'être chrétien, et vous me refusez le sceau de la foi et le gage de l'Esprit-Saint. Sachez que, si je meurs sans baptême, je vous en accuserai devant Dieu, ce juge irréprochable et incorruptible. » Manuel, touché par ces dernières paroles, con-

(1) Ducas, chap. 20.

sentit aux désirs du prince, qui reçut le baptême dans les sentiments de la foi la plus vive, et mourut le lendemain de cette pieuse cérémonie (1). Il fit célébrer ses funérailles avec une rare magnificence. On transporta en grand appareil son corps au monastère du Précurseur, où il fut déposé dans un tombeau de marbre.

Trois ans après, le fils aîné de l'empereur, Jean, épousa la fille de Théodore, marquis de Montferrat, princesse d'une rare beauté, et dont les historiens nous ont laissé un portrait avantageux. Le prince conçut néanmoins tant de mépris pour elle, qu'il la laissa toujours seule. Le respect qu'il avait pour le choix de son père l'empêchait de la renvoyer en Italie. Quand la jeune épouse vit que l'aversion de celui à qui elle avait lié sa destinée allait toujours croissant, elle prit la résolution de quitter Constantinople. Elle communiqua son dessein aux Génois de Galata, et sortit un soir du palais avec une suite nombreuse, pour se promener dans ses jardins. Les Génois la firent monter sur une de leurs galères, et la conduisirent à Péra, où elle fut reçue avec tous les honneurs dus à une souveraine. Ce départ ne fut connu que le matin du jour suivant; mais dès que la nouvelle en eut été répandue à la cour et dans la ville, les habitants indignés voulaient détruire le faubourg des Génois, pour venger ce qu'ils appelaient une injure. L'empereur apaisa difficilement leur colère; mais cet événement causa une vive satisfaction à son fils. Les Génois avaient dans le port un vaisseau marchand prêt à faire voile pour l'Italie. La princesse s'embarqua dès que le temps fut propice, et arriva sans obstacle à Gênes. Le marquis son frère alla au-devant d'elle avec toute sa cour jusqu'aux frontières de Montferrat, et la conduisit dans le palais de ses pères. Peu de temps après elle se retira dans un monastère, et se consacra à Dieu pour le reste de ses jours.

L'héritier du trône, à qui Manuel avait déjà donné le titre d'empereur, ne renonça cependant pas au mariage. Il envoya des ambassadeurs au prince de Trébizonde, Alexis Comnène, pour lui demander la main de sa fille Marie, princesse aussi

(1) Ducas, chap. 20.

recommandable par sa beauté que par la pureté de sa vertu et la douceur de son naturel. Le père consentit à cette union, et Marie partit aussitôt pour Constantinople. Elle y fut accueillie au milieu des acclamations de joie du peuple, et reçut la bénédiction nuptiale de la main du patriarche Joseph. La nouvelle épouse fut ensuite proclamée impératrice.

Après les fêtes données à l'occasion de ce mariage, l'empereur résolut d'aller châtier le prince d'Achaïe, qui lui refusait l'obéissance. Il s'embarqua sur plusieurs galères avec quelques troupes, descendit en Morée, ramena le rebelle au devoir, et laissa son fils Théodore à Lacédémone, en qualité de despote. A son retour, il eut une entrevue à Gallipoli avec Mahomet. Le sultan monta sur la galère impériale, et témoigna la plus grande confiance au souverain, qu'il appelait son père.

Tranquille de la part des chrétiens, Mahomet avait tourné ses armes contre l'Asie Mineure, où la révolte de Djouneïd et la rupture de la paix par le prince de Caramanie réclamaient impérieusement sa présence. Le premier, qui avait occupé en son propre nom Smyrne, Sardes et Philadelphie, avait été vaincu, et Mahomet, cédant aux sollicitations de la mère de ce parjure, lui avait accordé sa grâce, et s'était contenté de recevoir son serment de fidélité envers toute la race ottomane. Il avait battu plusieurs fois le second, le plus incorrigible de ses vassaux, et l'avait enfin obligé à la soumission.

Manuel, de son côté, avait profité de la paix avec les Ottomans pour faire relever à l'isthme de Corinthe, dans une étendue de six milles, le mur commencé par les anciens Grecs au temps de la guerre médique, réparé par Justinien, et qui tombait en ruines. Il avait sept fils; cinq furent appelés par avance au partage de ses villes. Jean était depuis longtemps associé à la couronne; Théodore fut déclaré despote de Lacédémone; Andronic, de Thessalonique; Constantin, de Mésembrie et de Sélymbrie; André, de Riscinium en Dalmatie. A cette époque, les îles de Négrepont et de Candie appartenaient aux Vénitiens; Chio et Lesbos, aux Génois. Les Acciaiuoli de Florence conservaient une grande partie de la Grèce, qu'ils avaient acquise en 1364 de Marie de Bourbon, impératrice de Constantinople, et qui

comprenait l'Achaïe, la Béotie, la Phocide et Athènes. L'Étolie, l'Acarnanie et l'Épire méridionale, étaient gouvernées par la famille de Tocco. Enfin l'Épire septentrionale, ou la principauté d'Albanie, obéissait à celle de Pastriota, dont le chef était alors Jean Castriot (1).

A peine Mahomet eut-il rendu le repos aux provinces de l'empire ottoman, auquel il voulait donner une base plus solide, qu'un imposteur, se faisant passer pour le plus jeune des fils de Bajazet, disparu à la bataille d'Ancyre, tenta d'usurper l'autorité souveraine. Tous les historiens ottomans le désignent ordinairement sous le nom de *faux Mustapha*, tandis que les écrivains byzantins soutiennent, au contraire, qu'il était le fils véritable de Bajazet, et le frère aîné de Mahomet. Quoi qu'il en soit, Mustapha s'annonça en Europe comme le légitime héritier du trône, et fut soutenu par Mirtsch, prince de Valachie, et par Djouneïd, alors gouverneur de Nicopolis, deux fois rebelle et deux fois rentré en grâce. Le prétendant franchit l'Hémus, et marcha vers la Thessalie. Mahomet courut à sa rencontre, l'atteignit près de Thessalonique, et fut vainqueur dans une bataille rangée. Mustapha et Djouneïd, échappés au carnage, se réfugièrent avec quelques hommes de leur suite dans la ville, dont le gouverneur, Démétrius Lascaris Léontarios, les accueillit favorablement, s'efforça de les consoler, et leur promit protection.

Dès le jour suivant, Mahomet envoya au commandant grec un de ses officiers, chargé de lui rappeler combien était grande l'amitié qui l'unissait à l'empereur des Romains, et de réclamer les fugitifs. « Épargnez, lui dit-il ensuite, épargnez à votre nation les fléaux qui ne manqueraient pas de l'accabler, si vous me forciez à tourner mes armes contre elle. La proie qui est venue se jeter dans vos filets m'appartient. Il faut que vous me la rendiez; sinon je prendrai votre refus pour le signal d'une rupture, et je me croirai dispensé de toute espèce de ménagement à votre égard. Je me saisirai de votre ville; tous ses habitants deviendront mes esclaves; je vous ôterai à vous la vie, et aucun de mes ennemis ne pourra échapper à mon courroux. » Léontarios, homme d'une

(1) Schœll, 5-23, t. XI.

prudence consommée, lui répondit : « Vous savez, seigneur, que je suis le serviteur de Mahomet comme celui de l'empereur, puisque vous le reconnaissez pour votre père. Mais, si je suis obligé d'exécuter vos ordres, je dois aussi avertir l'empereur mon maître de ce qui se passe. Celui qui s'est retiré ici, comme une perdrix que poursuit l'épervier, est un prince du sang, votre frère; mais fût-il le dernier des esclaves, je ne pourrais me permettre une pareille violation des droits sans un ordre de l'empereur mon maître. Je vous supplie donc très-humblement de m'accorder un peu de temps pour lui écrire, et lorsque j'aurai reçu de sa réponse, j'exécuterai ses ordres avec une entière soumission. »

Le sultan ne se contenta pas de la promesse du gouverneur. Il transmit directement par écrit à Manuel la demande qu'il avait adressée à Léontarios. « Vous savez, lui répondit « l'empereur, que je vous ai promis de vous tenir lieu de « père, et que vous m'avez promis de me tenir lieu de fils. « Si nous gardons tous deux nos promesses, la crainte de « Dieu sera devant nos yeux, et nous observerons ses com- « mandements; si nous y manquons, le père sera accusé « d'avoir trahi son fils, et le fils sera condamné comme le « meurtrier de son père. Pour moi, je garde mon serment, « et vous voulez enfreindre le vôtre! Je ne vous livrerai « jamais des fugitifs qui ont cherché protection auprès de « moi; car, de cette façon, j'agirais non pas en roi, mais en « tyran. Si mon propre frère se réfugiait entre vos bras, « vous ne pourriez le livrer sans violer le droit d'asile. « Sachez donc que je ne commettrai jamais une action « aussi lâche. Toutefois, comme vous avez reconnu dans le « dernier traité mon autorité paternelle, je vous jure par « la sainte Trinité que Mustapha et son compagnon Djou- « neïd ne seront point mis en liberté pendant toute la « durée de votre règne et de votre vie. Après votre mort, « j'agirai suivant les circonstances (1). »

En même temps Léontarios reçut l'ordre suivant : « Aus- « sitôt que vous aurez reçu ces lignes, faites embarquer « Mustapha et Djouneïd sur une galère, et envoyez-les

(1) Ducas, chap. 22.

« à Constantinople. » Mahomet, craignant les suites dangereuses qui pourraient naître d'une rupture avec l'empereur, et persuadé d'ailleurs que durant sa vie les fugitifs ne seraient point rendus à la liberté, s'éloigna des murs de Thessalonique et rentra dans Andrinople, délivré des soins et des inquiétudes que lui avait causés cette révolte.

Démétrius exécuta l'ordre qu'il avait reçu, et Mahomet jura un traité en vertu duquel Manuel s'engageait à garder Mustapha et Djouneïd avec leurs trente compagnons, et le sultan de payer annuellement pour ce service la somme de trois cent mille aspres. Le négociateur de ce traité fut Théologos Korax, Grec de Philadelphie, rusé et fourbe, qui durant la guerre de Tamerlan contre Bajazet avait été un des administrateurs de sa ville natale. Il y avait acquis une triste célébrité, pour avoir livré à ce conquérant plusieurs notables citoyens, que le Tartare fit brûler vifs parce qu'ils ne pouvaient acquitter la contribution imposée. Plus tard il se concilia la faveur de Mahomet et de son vizir Bajazet-Pacha à un tel point, qu'il eut souvent l'honneur de s'asseoir à leur table, et dirigea par son influence les négociations les plus importantes. Pour cette raison, l'empereur l'avait nommé son interprète général; on le soupçonnait néanmoins de sacrifier les intérêts des Grecs à ceux de la cour ottomane. Dans la crainte que Korax ne parvînt un jour à livrer Mustapha et Djouneïd à Mahomet, on les fit embarquer pour l'île de Lemnos, où ils furent tenus sous une garde rigoureuse dans le couvent de la Sainte-Vierge (1420).

Plein de ressentiment contre Mirtsch, qui avait soutenu Mustapha dans sa tentative d'usurpation, Mahomet envoya une armée ravager la Valachie. S'il faut s'en rapporter à l'historien Ducas, il méditait aussi le dessein de se venger de Constantinople; mais il le tenait secret. Cependant l'année même où Manuel avait pris l'engagement de retenir Mustapha prisonnier, le sultan passa par Constantinople afin de se rendre en Asie. Sollicité par les archontes de ne pas laisser échapper l'occasion de s'assurer de Mahomet et de son frère, l'empereur honora la parole donnée, et refusa de violer les droits sacrés de l'hospitalité. Il envoya au-devant

de lui Démétrius Léontarios, Isaac Hassan et Manuel Cantacuzène, avec un grand nombre d'archontes chargés de lui offrir des présents. Les députés le reçurent hors de la ville et l'accompagnèrent jusqu'aux rives du Bosphore, à l'endroit appelé la Double-Colonne. Pendant le chemin, Mahomet s'entretint avec Démétrius Léontarios. Manuel et ses fils le reçurent sur la galère impériale; une autre aussi magnifiquement décorée était réservée au sultan. Les deux souverains se saluèrent et causèrent amicalement en mer, chacun sur son bâtiment. Ils naviguèrent ainsi côte à côte jusqu'à Chrysopolis (Scutari), où Mahomet descendit de sa galère, et entra dans la tente qui lui avait été préparée. Durant tout le jour ils échangèrent des messages de politesse et d'amitié. Vers le soir, le sultan monta à cheval pour se rendre à Nicomédie, et l'empereur retourna par eau dans sa capitale (1).

Au printemps suivant, Mahomet revint à Andrinople par Gallipoli; et Manuel envoya de nouveau Léontarios pour le complimenter. Le sultan accueillit le député de la manière la plus amicale. Trois jours après il se livrait à l'exercice de la chasse, et au moment où il présentait la lance à un sanglier sorti du plus épais de la forêt, il tomba de cheval, frappé d'apoplexie. Ses serviteurs le reportèrent dans son palais d'Andrinople, et les plus habiles médecins lui administrèrent de prompts secours. Sentant sa fin prochaine, il manda son fidèle vizir Bajazet-Pacha, et le conjura au nom de Dieu et du prophète de servir, avec le dévouement dont il lui avait donné tant de preuves, son fils Amurath, l'héritier du trône, qui en ce moment, gouverneur d'Amasie, défendait la frontière orientale de l'empire contre Kara-Juluk-Bianderi, seigneur turcoman de la dynastie du Mouton-Blanc. Quant à ses deux derniers fils, dont l'un était âgé de huit ans, et l'autre de sept, il en confia la tutelle à l'empereur grec, dans l'espérance de leur assurer un protecteur contre la cruauté de leur frère Amurath.

Le lendemain de son accident, Mahomet eut encore assez de forces pour se montrer à son armée, qui l'accueillit avec

(1) Hammer, tome II.

ses cris ordinaires de bénédiction et d'amour. Mais le jour suivant il éprouva une seconde attaque qui lui paralysa la langue, et le soir il mourut (1421). Dans cette circonstance, les deux vizirs, Bajazet et Ibrahim, montrèrent beaucoup de prudence et d'union. Ils tinrent secrète la mort du sultan durant plus de quarante jours, jusqu'à l'arrivée de son successeur dans le palais de Bursa.

Amurath II parvint au pouvoir suprême à l'âge de dix-huit ans. Il en prit possession à son retour d'Amasie, prescrivit un deuil de huit jours pour les funérailles de son père, dont les restes furent transportés en grande pompe à Bursa, et députa ensuite des ambassadeurs à la cour des princes de Caramanie et de Mentesche, auprès du roi Sigismond et de l'empereur, pour leur annoncer son avénement au trône et renouveler les traités signés par Mahomet Ier. La paix fut jurée avec la Caramanie, et une trêve de cinq ans conclue avec la Hongrie.

Avant l'arrivée des envoyés du sultan à Constantinople, le Paléologue Lachynes et Théologos Korax étaient partis pour Bursa avec mission de demander l'exécution du testament de Mahomet, qui confiait à l'empereur la tutelle de ses deux plus jeunes fils. En cas de refus, ils devaient menacer Amurath de proclamer Mustapha, fils et héritier présomptif de Bajazet, maître de la Turquie d'Europe. Le vizir Bajazet-Pacha répondit, au nom du sultan, « qu'il ne convenait pas et qu'il était contraire aux lois du prophète d'abandonner le soin et l'éducation des fils de musulmans à des giaours; que son maître priait l'empereur de renoncer à cette tutelle, et de maintenir la paix et l'amitié que le sultan était prêt à confirmer par des serments. »

Manuel, en apprenant cette réponse, assembla son conseil; les avis furent partagés, mais la prudence du vieux Manuel céda à la présomption de son fils Jean, et, sans calculer les dangers auxquels il allait s'exposer au milieu de la situation déplorable de son empire, il envoya Léontarios avec dix galères bien armées dans l'île de Lemnos. Cet homme de cœur avait ordre de mettre en liberté Mustapha et Djouneïd, et de les transporter sur le continent européen. Léontarios fit jurer au prétendant de ne jamais s'opposer aux volontés de l'em-

pereur, de lui obéir comme à son père, et de lui donner son fils en otage comme un gage de la fidélité de ses serments. Mustapha se soumit à toutes les conditions qu'on voulut lui imposer. Il s'engagea, si le succès couronnait ses armes, à restituer Gallipoli à Manuel, et au nord de Constantinople tout le littoral jusqu'à la Valachie, au sud les villes de la Thessalie jusqu'à l'Erysos et au mont Athos (1).

Après la conclusion du traité sanctionné par des serments, Léontarios débarqua sous les murs de Gallipoli avec Mustapha et Djouneïd. Beaucoup d'habitants de la ville et des pays voisins accoururent sous les étendards du prétendu fils de Bajazet, et lui rendirent hommage comme à l'héritier légitime du trône; mais la garnison demeura fidèle à la cause d'Amurath, refusa de rendre le château, et chargea Mustapha d'imprécations. Alors celui-ci laissa Démétrius devant Gallipoli, et marcha avec la foule de ses partisans, grossissant à chaque pas, vers le promontoire de l'Athos, appelé Hexamilon. Il prit bientôt possession de plusieurs places qui lui ouvrirent leurs portes comme au prince légitime.

Ces nouvelles arrivèrent à Bursa, où le nouveau sultan recevait encore la soumission des peuples qui accouraient en foule pour lui témoigner et leur douleur de la mort de son père, et leur joie de son avénement à la couronne. Les grands de la cour, surtout les vizirs Ibrahim-Pacha et Aïwaz-Pacha, qui détestaient l'orgueil excessif et insupportable de Bajazet-Pacha, et ne voyaient qu'avec une extrême jalousie sa fortune et son influence, déterminèrent Amurath à l'envoyer en Europe afin de conjurer l'orage. Bajazet s'embarqua avec un petit nombre de troupes, et fit voile par le milieu du Bosphore pour éviter les galères des Grecs. Il dirigea ensuite sa marche vers Andrinople, y rallia toutes les forces de la Roumilie, composant une armée de trente mille hommes, et campa dans une plaine marécageuse d'où l'on n'apercevait qu'imparfaitement cette ville, à cause des bois et des marais qui la couvraient. Mustapha, dont le parti s'était encore accru par la défection de quelques grands vassaux de l'empire, se porta rapidement à la rencontre de l'ennemi.

(1) Ducas, chap. 24.

Déjà les deux armées étaient en présence, lorsque Mustapha, s'adressant aux troupes d'Amurath, leur cria qu'elles ne devaient pas refuser l'obéissance au véritable héritier du trône d'Othman. Aussitôt l'armée d'Amurath, frappée comme par une puissance magique, passa sous les drapeaux de Mustapha. Bajazet, voyant que la fortune l'abandonnait, chercha le moyen d'éviter sa perte ; il descendit de cheval, ainsi que son frère Hamsa, et tous les deux allèrent se prosterner aux pieds du vainqueur. Délivrées du hasard de la bataille, ses troupes lui dressèrent une tente magnifique, et le proclamèrent souverain seigneur de la Romanie. Bajazet et Hamsa furent amenés devant lui, chargés de chaînes. Mustapha abandonna les prisonniers à Djouneïd, qui fit décapiter sous ses yeux l'infortuné vizir et rendit la liberté à son frère, ne se doutant pas qu'il paierait cher un jour cet acte de clémence.

Ce facile triomphe augmenta la confiance de Mustapha ; il s'avança vers Andrinople à la tête de son armée. Les habitants sortirent à sa rencontre, et lui témoignèrent par leurs acclamations la joie qu'ils ressentaient de ses heureux succès. La garnison de Gallipoli, jugeant inutile de prolonger la résistance, se rendit à Léontarios. D'après les conditions récemment arrêtées, le serviteur de Manuel espérait en prendre possession au nom de son maître. Déjà il allait introduire des armes et des munitions dans la forteresse, lorque Djouneïd parut tout à coup et dissipa ses beaux rêves de conquête. « Ce n'est point pour l'empereur grec, dit-il, que nous avons combattu et couru de grands dangers. A Dieu seul nous devons la liberté et la victoire ; à Dieu seul il est juste que nous en rendions grâces. Mais comme vous avez partagé les peines et les fatigues par lesquelles nous les avons obtenues, nous saurons les reconnaître par quelques présents et la continuation de notre amitié. N'espérez pas pour cela que nous vous donnions des citadelles et des places. Contentez-vous de ce que nous vous laissons retourner à Constantinople. Nous n'avons pas oublié le mauvais traitement de Lemnos. Je vous dirai le proverbe du loup : votre tête vous tiendra lieu de récompense. Mettez promptement à la voile pour Constantinople, le vent est

favorable. Saluez l'empereur de notre part; dites-lui de quelle manière Dieu nous a donné la victoire; qu'il nous conserve son amitié comme nous l'assurons de la nôtre, mais qu'il ne parle point de Gallipoli (1). »

Aussi irrité que surpris de ce discours, Léontarios répondit à l'audacieux Djouneïd quelques paroles dans lesquelles il vanta l'étendue de l'esprit de l'empereur son maître, la profondeur de sa sagesse, et l'élévation de son courage, et fit entendre des menaces. Il se retira ensuite sur ses galères, tout rempli d'indignation, et ne sachant à quoi se résoudre. Mustapha arriva bientôt et lui dit à son tour : « Ce n'est pas au profit de l'empereur Manuel que j'ai pris les armes et remporté une victoire : je me rappelle le serment fait au prophète de reconquérir les villes de l'islamisme, parmi lesquelles se trouve Gallipoli. J'aime mieux, au jour terrible du jugement, avoir à rendre compte de mon serment que de la cession d'une ville musulmane entre les mains des infidèles. J'observerai du reste les autres conditions du traité qui me lie à ton maître, tu peux retourner librement à Constantinople. »

C'est ainsi que la politique grecque se vit frustrée des avantages qu'elle espérait recueillir de la liberté et de l'appui accordés au prétendant. Confus de se voir trompé dans son attente, Léontarios se remit en mer et revint à Byzance. La conduite perfide de Mustapha remplit Manuel de tristesse et de colère. Après une assez longue incertitude, il résolut de se tourner de nouveau du côté d'Amurath, et de renouveler avec lui les traités, en exigeant toutefois la tutelle des jeunes frères du sultan. Les ouvertures furent prévenues par un message d'Amurath; son envoyé, le grand vizir Ibrahim-Pacha, parut bientôt à Constantinople, apportant des paroles de paix de la part de son maître. Il s'efforça de persuader à l'empereur de fournir des secours au fils de Mahomet, son ancien et fidèle allié, contre Mustapha. Comme Manuel insistait toujours pour que les princes fussent confiés à sa garde, Ibrahim ne voulut point accepter ses propositions, et les négociations furent rompues. Dans l'intervalle, Amurath s'était fortifié du secours d'un peuple italien.

(1) Ducas, chap. 24.

Une colonie génoise établie à Phocée, sur la côte d'Ionie, s'enrichissait par le commerce exclusif de l'alun, et assurait par un tribut annuel des franchises au pavillon de sa nation et sa tranquillité chez les Ottomans. Dans leur dernière guerre civile, le gouverneur des Génois, l'ambitieux Jean Adorno, fils du doge, informé de la levée de boucliers de Mustapha, embrassa la cause d'Amurath II, et lui offrit des vaisseaux. Le sultan, instruit que le prétendant abusait du pouvoir dans une indigne mollesse, et qu'il s'était aliéné Manuel par le refus de restituer Gallipoli, ne rejeta point une proposition qui devait lui fournir les moyens de rentrer dans l'héritage de son père. Il répondit par des protestations d'amitié à la bonne volonté des Génois, et leur envoya un Turc intelligent et habile, qui portait une somme de cinquante mille ducats pour fréter les vaisseaux nécessaires au transport de son armée en Europe.

Pendant ce temps Mustapha, enorgueilli de ses succès, continuait à se plonger dans la mollesse. Son favori Djouneïd le tira de sa lâche oisiveté en lui annonçant les préparatifs d'Amurath et le danger qui le menaçait. Il lui conseilla d'aller combattre l'allié des Génois en Asie, et de ne pas attendre l'embarquement de ses forces à Lampsaque ou à Scutari. Djouneïd agissait ainsi moins par dévouement aux intérêts de Mustapha, que par la pensée d'une nouvelle trahison, au moyen de laquelle il espérait échapper aux suites d'une entreprise qu'il regardait comme désespérée. Le prétendant suivit ce conseil, débarqua à Lampsaque avec une armée assez nombreuse, et s'y arrêta trois jours. A cette nouvelle, Amurath se hâta de quitter Bursa et d'aller prendre position derrière le fleuve d'Ouloubad (Ryndacus). Là, entouré de ses plus fidèles serviteurs, il épiait tous les mouvements de son ennemi, qui ne tarda pas à s'approcher de la rive opposée. Les deux armées se préparaient au combat, lorsqu'une grande partie des troupes de Mustapha passa sous la bannière de son rival. Il lui en restait encore assez pour disputer la victoire; mais une nouvelle défection, celle de Djouneïd, répandit dans son camp une terreur panique; au même instant son armée se dispersa dans toutes les directions, et lui-même courut à toute bride vers Lampsaque.

Par bonheur il y trouva une barque avec laquelle il gagna Gallipoli, sans autre escorte que ses valets (1).

Maître du champ de bataille sans avoir combattu, Amurath prit la route de Lampsaque, et trouva, entre cette ville et Gallipoli, le podestat Adorno, qui, fidèle à ses promesses, l'attendait avec une escadre de sept vaisseaux de guerre. Le sultan, accompagné de cinq cents gardes, monta sur le plus grand, dont l'équipage était composé de huit cents hommes des plus braves; il remettait entre leurs mains sa vie et sa liberté. Chaque autre vaisseau portait un nombre égal de Turcs et de Francs. Au milieu du passage, Adorno s'agenouilla devant Amurath, et accepta avec reconnaissance la remise des arrérages du tribut qu'il devait encore pour l'exploitation des mines d'alun de la nouvelle Phocée.

Lorsque Mustapha vit du haut des remparts de Gallipoli, à travers un ciel serein, ces énormes vaisseaux qui couvraient la mer comme des villes ou des îles flottantes, il fut saisi d'une vive douleur et agité de tristes pressentiments. Il envoya demander par un esquif qu'un serviteur d'Adorno vînt conférer avec lui. Il s'agissait de cinquante mille ducats, s'il consentait à lui livrer Amurath. Adorno rejeta de telles offres, et le sultan, instruit de cette loyauté, embrassa le Génois comme un ami et un frère. Ils débarquèrent à la vue de Gallipoli et de Mustapha, dont les soldats avaient occupé l'entrée du port. Ceux-ci, peu disposés à défendre la fortune chancelante de leur maître, prirent la fuite quand les frondeurs et les archers eurent fait pleuvoir sur eux une grêle de traits et de flèches. Le prétendant, trahi pour la seconde fois, se sauva vers Andrinople, où il eut à peine le temps de réunir les objets les plus précieux du trésor, et continua son chemin du côté de la Valachie.

Amurath, que semblait favoriser le sort des armes, s'arrêta trois jours à Gallipoli, fit passer au fil de l'épée la garnison, qui lui avait interdit l'entrée du port, et marcha à la conquête d'Andrinople avec Adorno, ses marins, et deux mille Italiens couverts de cuirasses noires, armés de lances et de haches de bataille. Les habitants d'Andrinople accou-

(1) Ducas, chap. 27.

rurent en foule à sa rencontre. Il les reçut avec la plus grande bienveillance, et les convia tous à un splendide festin dans le palais de son père. Adorno, ses officiers et même ses soldats, y prirent part, et, à cette occasion, le sultan récompensa les services du podestat en lui abandonnant le château de Périthoréon, et, pour toute sa vie, les produits de la douane de la nouvelle Phocée. Les capitaines et les marins de l'escadre génoise furent aussi comblés de présents, et congédiés gracieusement. Quant à Mustapha, poursuivi dans sa fuite, il fut saisi et lié par ses propres serviteurs, à une journée au nord d'Andrinople. On le conduisit devant Amurath, qui, après l'avoir exposé aux cruels outrages des soldats et de la populace, le fit pendre sur la voie publique, comme le dernier des scélérats, pour coufirmer par l'ignominie de ce supplice l'opinion commune des Ottomans, qu'il n'était qu'un personnage supposé par l'artifice de l'empereur Manuel (1).

Débarrassé du rival que lui avaient opposé les perfides conseils et l'assistance de l'empereur, le sultan reprit contre Constantinople les projets de vengeance que la prudence l'avait forcé d'ajourner jusque-là, mais qui, pour venir tard, ne devaient pas être moins terribles. C'est ainsi que recommença la guerre de l'islamisme contre la chrétienté, guerre suprême pour l'empire, sur les ruines duquel elle arbora le croissant, et que les efforts des Occidentaux ne purent arrêter qu'au Danube, la limite fatale de l'invasion des Ottomans.

(1) Ducas, chap. 22.

CHAPITRE V

PROGRÈS DES OTTOMANS. — UNION DES DEUX ÉGLISES

Ambassade de Manuel au sultan. — Marche des Ottomans sur Constantinople. — Théologos Korax accusé de trahir les Grecs. — Sa mort. — Pyllis renonce à la religion chrétienne pour sauver sa vie. — Siége de Constantinople par Amurath. — Défense des Grecs. — Révolte et mort de Mustapha, frère d'Amurath. — Succès des généraux ottomans en Europe. — Mort de l'empereur Manuel. — Jean II Paléologue, son successeur. — Traité de Jean Paléologue avec Amurath. — Insolence de Djouneïd châtiée. — Amurath refuse de traiter avec les Vénitiens. — Siége et prise de Thessalonique par les Turcs. — Prise de Janina. — Hostilités contre la Servie, la Valachie et la Hongrie. — Négociations de Jean Paléologue avec les Latins pour la réunion des deux Églises. — L'empereur s'embarque sur les galères du pape. — Son entrée triomphante à Venise et à Ferrare. — Concile des Grecs et des Latins à Ferrare et à Florence. — Union des deux Églises. — Mort du patriarche de Constantinople. — Ses funérailles. — Décret d'union signé par les Latins et les Grecs. — Retour de Jean Paléologue à Constantinople. — Mécontentement général. — Schisme après le concile de Florence. — Excès des schismatiques. — Métrophanès élevé sur le siége de Constantinople. — Zèle de ce patriarche.

Quand Manuel vit s'écrouler tout l'édifice de sa politique, et disparaître toutes ses espérances pour le triomphe d'Amurath, il envoya auprès du vainqueur deux hommes recommandables par la noblesse de leur naissance et par la prudence de la conduite, Paléologue Lachanes et Marcos Jaganis. Ils étaient chargés de le féliciter sur la mort de l'usurpateur, de lui persuader que leur maître n'avait aucun tort dans ce qui était arrivé, de rejeter sur le vizir Bajazet la rupture des négociations, et d'avoir recours à tous les moyens pour désarmer la colère du sultan. Mais Amurath n'avait oublié aucun de ses griefs contre Manuel; il ne vou-

lut ni voir ni entendre ses ambassadeurs, avant d'avoir terminé tous ses préparatifs. Lorsque son armée fut entièrement disposée à se mettre en marche sur Constantinople, il les congédia en leur disant : « Assurez l'empereur que bientôt je l'irai trouver. » En effet, au bout de quelques jours, il partit à la tête de vingt mille hommes pour assiéger la capitale de l'empire byzantin (1422).

L'approche des troupes d'Amurath jeta la consternation parmi les habitants. Ils redoutaient la nouvelle lutte qu'ils allaient soutenir contre un peuple belliqueux et barbare, animé par le fanatisme musulman, et vainqueur de tant de chevaliers bourguignons et français à Nicopolis. Les premiers succès de ce peuple étaient bien faits pour augmenter en lui l'ardeur de la conquête. Les sujets de Manuel remarquaient avec crainte que les Turcs, vrais barbares quant aux mœurs, avaient emprunté à la civilisation grecque tout ce qui pouvait assurer le succès de leurs attaques. En effet, ils tenaient des Grecs l'usage des machines de guerre, une certaine tactique et une ombre de discipline, qui faisaient valoir les troupes de Byzance. Leurs sultans les avaient bientôt rendus plus formidables en régularisant leur impétuosité, en créant parmi eux les grands corps permanents et disciplinés, au moins pour l'époque, des spahis et des janissaires.

Au milieu d'alarmes sans cesse renaissantes, les habitants se répandirent en invectives contre l'interprète de la cour, Théologos Korax, s'imaginant que, furieux de n'avoir pas fait partie de la dernière ambassade adressée au sultan, il avait provoqué les hostilités par des manœuvres. Pour dissiper ses soupçons et calmer les esprits irrités, l'empereur députa cet homme auprès d'Amurath, qui déjà avait assis son camp devant les murs de la ville, près du palais des Sources. Korax eut une longue conférence avec le sultan et les grands de sa cour, sans avoir pu rien obtenir. Un de ses plus intimes amis prétendit l'avoir entendu promettre de livrer la ville, à condition qu'Amurath lui en abandonnerait le gouvernement. Comme l'accusé sortait du monastère de Périblepte, où Manuel demeurait chargé d'années et de maladies, le prince Jean, qui veillait à la défense des remparts, fut tout à coup attaqué par de sanglantes injures, que vo-

mirent contre lui des habitants mêlés aux soldats. Le vieil empereur, ayant entendu le bruit, en demanda la cause. On conduisit alors devant lui l'homme qui avait découvert la perfidie, et il ordonna de le mettre en prison avec Korax, afin qu'on pût, le jour suivant, examiner la vérité.

Peu satisfaite de l'indulgence du souverain, et indignée de voir les intérêts de Constantinople trahis lâchement par ceux qui tiraient d'elle leur naissance, leur fortune et leur gloire, la garde du corps des Candiotes se souleva, et demanda que l'interprète de la cour leur fût livré. Manuel n'osa pas résister à la multitude qui grondait furieuse autour de son palais, et lui abandonna le malheureux ambassadeur lié et garrotté, afin de l'absoudre s'il était innocent, ou de le condamner s'il était coupable. On court aussitôt à sa maison, on la visite, on y trouve des écrits composés contre la majesté de l'empereur, de précieuses étoffes, des vases d'or et d'argent qu'il avait reçus du sultan pour son maître, et qu'il était accusé d'avoir retenus pour lui-même. Les Candiotes le traînent depuis la prison jusque sous les fenêtres du palais, lui arrachent les yeux, lui déchirent le visage, et le jettent ainsi couvert de sang et affreusement mutilé dans un cachot, où il expire trois jours après, au milieu des plus atroces douleurs. Sa maison fut dévastée, puis livrée aux flammes (1).

Amurath apprit avec colère et regret le genre et la cause de la mort de Korax, auquel il avait toujours témoigné beaucoup de bienveillance. Il attribua cette fin tragique aux calomnies d'un autre interprète grec, l'Éphésien Michel Pyllis, noble de naissance, chrétien de religion, et employé dans le palais impérial en qualité de secrétaire pour les langues grecque et arabe. Cet homme pervers était devenu l'objet de l'aversion publique. Par malheur pour lui, il se trouvait alors dans le camp du sultan; les Turcs le saisirent et l'appliquèrent sans pitié à la torture. Le jour suivant, ayant allumé un vaste bûcher, ils le menacèrent de le jeter vivant au milieu des flammes, à moins qu'il ne renonçât à sa religion. Ce misérable consentit à faire profession publique de

(1) Ducas, chap. 28.

l'islamisme. Longtemps après il termina sa vie criminelle dans l'impiété de l'apostasie et de la superstition (1).

Dès le commencement de juin, Michal-Bey avait paru sous les murs de Constantinople avec dix mille Akindschis, et avait désolé tout le pays d'alentour, incendié les villages et les moissons, tué les animaux et traîné les habitants en esclavage. Dix jours après était venue l'armée de siége, qui, ne trouvant plus que des ruines, exerça sa fureur contre les oliviers et les vignes, arracha les arbres et les plantes. Enfin Amurath lui-même arriva tout fier de sa récente victoire, et plein de colère contre les chrétiens. Dans ses désirs ambitieux il embrassait la conquête de la ville, inondait des flots de son infanterie et de sa cavalerie le pays changé en désert. Par ses ordres, un mur fut aussitôt élevé du côté de la terre, depuis la porte Dorée jusqu'à la porte de Bois, ou depuis le palais Cyclopion, qui touche à la mer, jusqu'au palais des Blachernes, qui forme le port. Ce rempart, éloigné seulement d'une portée de flèche de la ville, formé d'énormes poteaux, dont les intervalles étaient remplis par des fascines et de la terre, soutenu par des claies, pouvait braver les pierres que lançaient les balistes et les décharges des armes à feu (2). Les assiégeants dirigèrent leur principale attaque contre une vieille tour fendue, située non loin de l'église Sainte-Dimanche. Des tours en bois de la même hauteur que celles de la ville s'en approchèrent sur des roues garnies de fer. Les troupes, dont la présence du sultan excitait l'ardeur, déployèrent une activité extraordinaire, une partie fabriqua des chariots munis de faux, des tortues, des faucons, de grands et de petits transports, pour l'assaut des murailles; en même temps, l'autre pratiqua des mines et chercha les routes des aqueducs pour s'introduire dans l'intérieur de la ville.

Afin d'inspirer encore plus de courage aux soldats et d'augmenter le nombre des assiégeants, Amurath fit proclamer que *Constantinople et tous ses trésors seraient abandonnés aux musulmans.* Le dessein de soumettre la ville des césars et la perspective de riches dépouilles attirèrent de l'Asie de

(1) Ducas, chap. 16.
(2) Joannis Canano, *Narratio de bello Constantinopolitano*, p. 189.

pieux volontaires qui aspiraient à la couronne du martyre, et une foule de gens sans aveu. Bientôt le camp des Ottomans se trouva rempli de marchands de bestiaux, de marchands d'esclaves, d'usuriers, de brocanteurs, calculant déjà leurs bénéfices et le butin que feraient les vainqueurs. On vit aussi accourir de nombreux derviches qui convoitaient une part de la proie. Au milieu d'eux se faisait remarquer, par sa taille imposante et la noblesse de ses traits, le grand scheick Seïd-Bochari, émir-sultan, gendre de Bajazet-Ilderim. Fier de sa descendance du prophète, de son alliance avec la famille du sultan, de l'accomplissement de sa prédiction sur l'heureux succès de la bataille d'Ouloubad, il s'avança monté sur une mule, entouré d'une troupe fanatique de seïds et de derviches, qui se précipitaient pour baiser ses mains, ses pieds, et jusqu'aux rênes de sa monture.

Dès que Seïd-Bochari, dont les prédictions et la présence allaient consacrer les projets ambitieux d'Amurath, eut mis pied à terre, et qu'il se fut retiré dans sa tente de feutre, il se mit à consulter les livres des devins pour déterminer le jour et l'heure où les remparts de la ville tomberaient devant l'assaut des Moslems. Pendant sa méditation et ses entretiens avec le prophète, les derviches ses compagnons remplissaient l'air de hurlements, et n'épargnaient pas les outrages aux défenseurs de Constantinople. « Où est votre Dieu, Grecs aveugles ? leur criaient ces insolents blasphémateurs. Où est votre Christ? Où sont vos saints qui doivent vous protéger? Demain nous entrerons dans vos murs; demain nous vous emmènerons en esclavage, vous, vos femmes et vos enfants! Ainsi le veut le prophète (1). »

Enfin l'émir-sultan sortit de sa tente, et vint annoncer d'une voix solennelle qui pouvait faire croire à l'inspiration, que le lundi 24 août 1422, à une heure après midi, il monterait à cheval, agiterait en l'air son sabre nu, pousserait trois fois le cri de guerre, et qu'aussitôt après la ville tomberait au pouvoir des Ottomans. Au jour et à l'heure indiqués, Bochari monta un puissant coursier; il s'avança vers les remparts avec la majesté d'un prophète, escorté de ses cinq

(1) Joannis Canano, p. 193.

cents derviches, et faisant porter devant lui un immense bouclier. Son pieux cortége poussa trois fois le cri de guerre des Turcs. Lui-même tira son cimeterre, cria d'une voix retentissante : *Allah! Mahomet!* » poussa son cheval en avant et commanda l'assaut général. Le combat s'engagea aussitôt du côté de la terre sur toute l'étendue des murs de la ville, depuis la porte Dorée jusqu'à la porte de Bois. L'empereur Manuel était alors mourant. Jean, l'héritier du trône, s'était placé en dehors de la porte Saint-Romain, excitant les soldats et les habitants à défendre courageusement contre les musulmans leur culte, leurs foyers et leur liberté. Des nuées de flèches obscurcissaient le ciel ; dans cet instant suprême toute la population était sous les armes ; on voyait des femmes et des enfants se servir de faux en guise de sabres, et improviser des boucliers avec des fonds de tonneaux. Les archontes et les éphores, à la tête des assiégés, combattaient les vizirs et les émirs des Turcs. Les moines et les prêtres grecs avaient voulu partager aussi les périls de leurs concitoyens ; partout ils opposaient leurs coups aux coups des seïds et des derviches. Au milieu du sifflement des flèches et du cliquetis des armes, au fort de la mêlée, retentissait le cri d'*Allah* et *Mahomet*, auquel répondait du côté des Grecs le cri de *Christos* et *Panagia* (très-sainte Vierge). Jamais lutte ne fut plus opiniâtre, jamais tumulte plus affreux. Déjà le soleil allait disparaître à l'horizon, et les Grecs continuaient de repousser avec un héroïque courage les efforts de leurs nombreux ennemis, lorsque les Turcs cédèrent, mirent le feu à leurs machines de siége, et s'enfuirent comme frappés par un prodige, donnant ainsi un démenti aux prophéties de leur fanatique imposteur.

Les habitants de Constantinople attribuèrent le miracle à la *Panagia*. S'il faut en croire l'historien Canano, l'émir-sultan assura qu'une vierge imposante, revêtue d'une robe violette et répandant autour d'elle une lumière éblouissante, avait parcouru le boulevard exterieur au milieu de la plus grande fureur de l'assaut, et qu'à cette apparition surnaturelle les assiégeants, saisis d'une terreur panique, étaient rentrés en désordre dans leur camp. Ce qui n'est pas moins extraordinaire, c'est la perte éprouvée des deux côtés, selon

Canano, après une lutte si terrible : les Turcs ne laissèrent que mille morts sur la place; les Grecs n'eurent que cent hommes mis hors de combat, dont trente seulement furent tués. Ils poursuivirent vivement les ennemis, et s'emparèrent de plusieurs de leurs machines de guerre et de quelques canons. L'emploi de cette invention meurtrière leur avait été conseillé par les Génois, accoutumés à sacrifier à leur cupidité mercantile toute autre espèce de sentiment.

Les écrivains turcs expliquent ainsi la retraite des Ottomans. Malgré son état de langueur extrême, qui lui tenait sans cesse l'image de la mort devant les yeux, l'empereur Manuel eut recours à toutes les ressources de la politique grecque pour se débarrasser de son formidable ennemi. Au moment même où le sultan s'avançait contre Byzance, il lui trouvait un nouveau rival dans la personne d'un autre Mustapha, son frère, âgé seulement de quinze ans. De la Caramanie, où ce prince s'était enfui avec son gouverneur, l'échanson Élias, l'empereur l'avait appelé dans l'Asie Mineure. Tandis qu'il assiégeait Constantinople, Amurath apprit que son frère, ayant levé l'étendard de la révolte, avait paru pour lui disputer la couronne, et qu'il s'était emparé de la ville de Nicée. Cette nouvelle inattendue le força de lâcher sa proie et d'abandonner à l'instant le siége de la capitale de 'empire byzantin pour retourner en Asie, où sa présence pouvait seule éteindre la révolte naissante. Il partit après avoir nommé le fils d'Ewrenos beglerbey de Roumilie, et confié à Firouz Bey le commandement des troupes qui devaient continuer la guerre au nord contre la Valachie.

Amurath marchait contre les troupes de Mustapha, lorsque ce jeune prince sortit secrètement de son camp et trouva le moyen d'aller visiter Manuel à Constantinople. Il resta quelques jours dans cette ville afin de s'assurer de l'assistance des Grecs, et revint en Asie par Sélymbrie. Mais l'échanson Élias se laissa séduire par le sultan, qui lui promit le gouvernement de l'Anatolie s'il consentait à lui livrer son maître. Le perfide s'empara du prince, le conduisit droit au camp d'Amurath, et le remit entre les mains du grand écuyer Mezid-Bey. Sur l'ordre du sultan, Mustapha fut pendu à un figuier devant la porte de Nicée. On transporta

ensuite son cadavre à Bursa, où il fut déposé auprès de Mahomet Ier, son père.

Quoique la mort de ce second prétendant eût étouffé les dissensions intestines, Amurath resta néanmoins en Asie, pour rappeler au devoir le prince de Sinope et de Kastemouni, qui avait rompu les liens de la soumission. En Europe, le succès avait couronné les armes de ses généraux : au nord, Firouz-Bey avait forcé Urakul, le prince de Valachie, d'acheter la paix moyennant le paiement du tribut en retard depuis deux ans et de magnifiques présents ; au midi, le fils d'Evrenos avait poursuivi les hostilités contre la Grèce. Le 1er mai 1423, il pénétra par l'isthme d'Hexamilon dans le Péloponèse, prit Lacédémone, Gardica et Tavia, et le 5 juin suivant il remporta, non loin de cette dernière ville, une victoire signalée sur les troupes albanaises. A l'imitation de Tamerlan, il érigea une pyramide avec les têtes de huit cents prisonniers.

Après avoir triomphé du prince de Sinope, et lui avoir accordé la paix à la condition qu'il lui donnerait sa fille en mariage avec les riches mines des montagnes de Kastemouni, le sultan repassa l'Hellespont et revint à Andrinople. C'est dans cette ville qu'il reçut la princesse sa fiancée, avec les honneurs dus à son haut rang, et qu'il célébra ses noces au milieu des fêtes les plus brillantes.

Tandis que le fils de Mahomet conduisait ses janissaires à de nouvelles conquêtes en Europe et en Asie, le vieux Manuel terminait dans son palais sa triste existence. Vers la fin de ses jours il avait associé à la couronne son fils aîné, Jean II Paléologue, et se reposait sur lui de la plus grande partie du gouvernement. Il expira revêtu d'un habit monastique, après avoir distribué ses meubles précieux à ses enfants, aux pauvres, à ses médecins et à ses domestiques favoris, mais sans avoir abjuré le schisme (1425). Son fils, Jean Paléologue II, fut aussitôt reconnu pour seul empereur des Grecs.

Cette même année, Amurath se consola de son échec devant Constantinople par une expédition dans la Grèce centrale, depuis longtemps gouvernée par les Latins, que ses prédécesseurs avaient quelquefois visitée, et qu'il devait lui-même

combattre avec succès. Il parut en Thessalie, en Épire, dans le Péloponèse. Le prince d'Albanie, Jean Castriot, se soumit à ses armes, et comme garant de sa fidélité lui livra ses quatre fils, qui furent alors destinés au service de la Sublime Porte. Le plus jeune d'entre eux, Georges, était remarquable par la beauté de ses formes, les grâces de sa personne et les qualités de son esprit. De retour à Andrinople, le sultan fit un traité avec Jean Paléologue, auquel il accorda la permission de régner moyennant un tribut annuel de trois cent mille aspres, ou trente mille ducats, et la cession des villes et forteresses situées sur les bords de la mer Noire, à l'exception de Sélymbrie et de Derkos, les deux avant-postes de la capitale, dont les Turcs ne s'étaient pas encore rendus maîtres, ainsi que les autres places sur la Strania (Strymon). Jean Paléologue avait cru acheter ainsi un repos que rien ne troublerait plus. Son frère Constantin, ayant échangé ses villes de Mésembrie et de Sélymbrie contre la principauté de Lacédémone, se formait dans le Péloponèse une domination respectable aux dépens des Acciaiuoli, qui s'engageaient à lui prêter hommage. Son autre frère, Andronic, avait été obligé de céder sa ville de Thessalonique aux Vénitiens, qui avaient promis aux habitants de les protéger, de les rendre heureux, de les traiter comme des citoyens de Venise, et dont l'habileté maritime faisait espérer une utile alliance contre les Ottomans.

Vers cette époque, Amurath, n'oubliant pas les intérêts de sa politique, avait renouvelé l'ancien traité de paix avec les princes de Servie et de Valachie, et signé une trêve de deux ans avec le roi de Hongrie, Sigismond, récemment élu empereur d'Allemagne. Les deux souverains échangèrent de riches présents : le sultan envoya des tissus d'or et de soie, quatre vases dorés, quatre masses et des tapis d'Orient; et Sigismond, huit pommeaux d'or, des pièces de velours et de drap de Malines, six chevaux de race, et mille florins d'or de Hongrie.

En paix avec tous ses voisins, Amurath choisit ce moment pour châtier l'insolence de Djouneïd, qui, depuis sa réintégration dans le gouvernement d'Aïdin, avait refusé de reconnaître la suzeraineté de la Sublime Porte. Ce partisan

ambitieux, plein de bravoure et d'audace, mais d'un esprit inquiet et turbulent, qui depuis la mort de Bajazet avait prêté son appui à toutes les révoltes, succomba enfin sous les armes de Khalil, que le sultan choisit pour le venger de ce rebelle. Djouneïd, comprenant l'impossibilité de la résistance contre des forces supérieures aux siennes, se rendit au lieutenant d'Amurath, qui lui promit la vie sauve. Mais Hamsa-Bey, parent de Khalil, et frère de Bajazet-Pacha, que Djouneïd avait fait mourir, envoya au milieu de la nuit quatre bourreaux chargés d'étrangler dans sa tente le prisonnier et sa famille. Leurs têtes furent expédiées à Andrinople et déposées aux pieds du sultan.

Délivré de cet ennemi remuant et dangereux, le souverain des Ottomans se rendit à Éphèse, où il reçut les ambassadeurs des princes d'Europe et d'Asie, ses vassaux, qui vinrent lui présenter les félicitations de leurs maîtres. Là parurent les envoyés de Dan, woïévode de Valachie; de Lazar, despote de Servie; et Lucas Notaras, premier ministre de l'empereur de Byzance; des Génois de Chio, et même des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, possesseurs de l'île de Rhodes. Il renouvela son alliance avec tous; mais on ne vit pas sans effroi qu'il ne voulait point traiter avec les Vénitiens. La ville de Thessalonique, disait Amurath, fait partie de mon héritage; Bajazet, mon aïeul, l'a enlevée aux Romains par sa valeur; si les Romains l'avaient reprise, ils auraient quelques prétextes pour s'excuser de la rendre, et m'accuser d'injustice si je la leur redemandais; mais vous êtes des Latins d'Italie, de quel droit osez-vous y prétendre? Retirez-vous promptement, sinon j'irai bientôt vous en chasser (1). »

Jalouse de conserver la paix, Venise fit d'inutiles efforts pour obtenir par de nouveaux agents un traité qui aurait assuré sa tranquillité. Après avoir pacifié les troubles qui s'étaient élevés dans quelques provinces de l'empire ottoman, Amurath ordonna de faire tous les préparatifs nécessaires pour l'expédition de Thessalonique, qu'il méditait depuis son avénement. Dès qu'ils furent achevés, il se ren-

(1) Ducas, chap. 29.

dit à Serres, s'y livra à tous les plaisirs, et chargea son lieutenant Hamsa-Bey, rappelé d'Asie, d'aller investir cette ville importante. A peine arrivé, Hamsa se mit en marche, et parut sous les remparts de la malheureuse Thessalonique à la tête d'une armée cent fois plus nombreuse que les assiégés (1429).

Déterminés à soutenir vigoureusement le siége, les Vénitiens se partagèrent la défense des murailles; mais la garnison était si insuffisante, qu'après la distribution des hommes sur les divers points, il n'y en avait qu'un seul pour garder deux et même trois bastions. Un dimanche, dans la nuit, un violent tremblement de terre ébranla le sol (26 février), et au milieu de l'effroi causé par ce fléau, des soldats turcs, sans se réunir en troupes sous leurs drapeaux, pénétrèrent dans la ville isolément pour essayer s'ils ne pourraient pas, d'accord avec les habitants et sans livrer d'assaut, en prendre possession au nom d'Amurath. Beaucoup de Grecs paraissaient disposés en faveur des Turcs, et le succès eût peut-être couronné leur tentative, sans la juste défiance des Vénitiens à leur égard. Elle était poussée si loin, qu'en relevant les sentinelles, ils plaçaient toujours à côté de chaque soldat grec un homme pris dans la troupe de pillards formée de mercenaires de toutes les nations. En vain Hamsa fit sommer par trois fois les assiégés de se rendre, promettant d'épargner la ville et de laisser aux habitants la liberté; en vain il lança des flèches entourées de lettres dans lesquelles des serments confirmaient ces assurances. Les Vénitiens ne voulurent pas entendre parler de soumission, et les Grecs, qui auraient volontiers consenti aux propositions de l'ennemi, furent contenus par la force dans l'obéissance.

Sur ces entrefaites, Hamsa, ayant préparé un grand nombre d'échelles, d'hélépoles, et d'autres machines propres aux siéges, envoya prier Amurath de venir pour donner l'assaut pendant que les assiégés attendaient du secours de Venise. Le sultan arriva, et résolut le sac de Thessalonique. Mais la place était très-forte, et ses troupes avaient à combattre des hommes déterminés. Dans la nuit du 28 février au 1er mars, le bruit se répandit d'un assaut général fixé au

jour suivant. Le peuple remplit les églises et courut se prosterner devant les reliques du saint martyr Démétrius, pour implorer sa protection contre les barbares ottomans. Les Vénitiens tirèrent des remparts une partie de la garnison, forte au plus de quinze cents hommes, pour garnir le port, craignant que les Turcs ne cherchassent à incendier trois galères de la république arrivées dans la journée. Les Grecs, ignorant la cause de ce mouvement, crurent que les Vénitiens renonçaient à la défense, et retournèrent dans leurs maisons.

Au point du jour, les Turcs se précipitèrent à l'assaut avec des échelles, des planches et des fascines, enflammés par la soif du sang et du pillage. Sur l'avis d'Ali-Bey, fils d'Ewrenos, Amurath avait fait publier à son de trompe qu'il abandonnait tout aux soldats, et qu'il ne se réservait que la place. L'armée enveloppait Thessalonique de l'est à l'ouest; du côté de l'Orient, où les murs étaient les plus faibles, était rangé un corps d'élite sous les ordres du sultan lui-même, qui excitait par sa présence les assaillants et les mineurs, et les comblait de présents et de promesses. Il distribuait des vêtements de soie aux plus hardis, et tout homme qui apportait une pierre des bastions était payé comme pour un prisonnier (1). La grêle de flèches lancées par les Turcs permettait à peine aux Vénitiens d'aborder les parapets et de jeter au hasard quelques blocs de pierre sur les assaillants afin de les empêcher de monter aux échelles. Néanmoins beaucoup d'ennemis furent précipités dans les fossés. Mais enfin un soldat parvint à gagner le sommet de l'extrême tour du Trigonon, le sabre entre les dents, tua la sentinelle et jeta sa tête par-dessus les murs. Les Grecs se dispersèrent aussitôt dans toutes les directions, persuadés que tout le rempart était emporté. L'exemple de leur intrépide camarade anime les Turcs d'une nouvelle ardeur ; ils appliquent leurs échelles au Trigonon et à la tour de Samaro, et le bastion est enlevé au milieu du bruit des timbales.

La résistance devenait impossible; les assiégés cherchèrent à se sauver par tous les moyens; les uns se cachèrent dans

(1) Anagnosa, *De excidio Thessalonicensi*, t. XI, p. 105.

les casemates, les autres dans les fossés; beaucoup se dirigèrent vers le port, espérant pouvoir se défendre avec succès sur ce point, qui était bien fortifié. Mais, arrivés au mur d'enceinte, ils y trouvèrent les Vénitiens réunis. Ceux-ci ne permirent l'entrée qu'à un petit nombre d'officiers et de mercenaires, et bientôt, saisis eux-mêmes d'une terreur panique, ils se précipitèrent de la muraille avancée dans la mer, sur les galères tenues à l'ancre. Cependant l'armée ottomane, escaladant les murs ou s'ouvrant un passage au moyen des mines, pénétra de tous côtés dans Thessalonique, et se porta en masse vers le port, où les habitants, après la retraite des Vénitiens, avaient cherché un refuge. Alors commencèrent les scènes d'horreur, le pillage général et la chasse aux esclaves. Les hordes avides et féroces d'Amurath ne s'arrêtèrent point devant les larmes de l'innocence, les gémissements de la vieillesse et les cris de l'enfance; elles se montrèrent partout sans entrailles et sans pitié. Les femmes étaient arrachées des bras de leurs maris, et les enfants du sein de leurs mères. Tous ceux qui opposaient de la résistance étaient impitoyablement massacrés. On élève jusqu'à sept mille le nombre des habitants emmenés en esclavage. Pas une maison, pas un palais n'échappa à la dévastation; pas une église à la profanation. Entre les prisonniers, des femmes séduites par de trompeuses promesses, des hommes cédant à la violence des tourments, avouèrent aux ennemis que les objets les plus précieux et les trésors avaient été enfouis dans les églises, sous les autels; les Turcs les renversèrent sans respect, dévastèrent les sanctuaires, et ne laissèrent pas pierre sur pierre. Les ornements et les tableaux devinrent la proie des flammes ou furent mis en pièces; plus tard, on en vendit quelques-uns aux chrétiens. Les profanateurs ouvrirent le tombeau de saint Démétrius, et coupèrent son corps en morceaux, qu'ils dispersèrent. Mais ces reliques, recueillies par des âmes pieuses, devaient encore attirer la vénération des fidèles. Tel fut l'immense désastre qui accompagna la prise de la malheureuse Thessalonique. L'historien Ducas n'y voit cependant qu'une faible image et comme un léger essai des violences et des cruautés qui devaient bientôt affliger la capitale de l'empire.

Quand le désordre eut cessé, Amurath prit possession de la ville, et permit aux prisonniers devenus son partage de rentrer dans leurs anciennes demeures. Il remplaça les habitants morts ou conduits en esclavage hors de la province, par des familles tirées de quelques bourgades et l'excédant des populations de la ville la plus voisine, Yenidjé-Wardar. Le sultan convertit en mosquée l'église de la Sainte-Mère-de Dieu et le couvent de Saint-Jean-le-Précurseur. Il exempta de cette profanation l'église Saint-Démétrius; mais il la visita, y fit sa prière, immola un bélier de sa propre main, et la rendit aux chrétiens (1). Les Turcs se contentèrent d'enlever des autres édifices religieux une immense quantité de plaques de marbre, pour les transporter à Andrinople. Plus tard, les Grecs qui avaient cru trouver dans Amurath non-seulement le conquérant, mais encore le bienfaiteur de Thessalonique, virent s'évanouir les espérances dont ils s'étaient bercés. Le sultan s'attribua comme propriété particulière les plus beaux édifices, donna les palais à ses principaux officiers, et transforma en mosquées tous les temples, à l'exception de quatre. Les cloîtres devinrent des caravansérais, et les pierres des églises démolies servirent à la construction d'un grand bain turc élevé au centre de la ville. Thessalonique, couverte de souillures, dit Joannès Anagnosa, témoin oculaire de son désastre, versa d'abondantes larmes; elle gémit profondément de n'avoir pas été anéantie par un tremblement de terre, engloutie par les flots de la mer, dévorée par les flammes. Mieux eût valu, s'écria-t-elle dans sa douleur, n'avoir jamais existé, que de se voir ainsi outragée et d'accomplir si tristement les paroles du Prophète : « Les autels du Seigneur tomberont renversés sous la hache et sous le fer de la houe. »

Ainsi Thessalonique, conquise en 1386 par Amurath Ier, restituée aux Byzantins, puis reprise huit ans après par Bajazet, et par Mahomet, après l'interrègne, tomba enfin pour la quatrième fois au pouvoir des Ottomans, et depuis ce jour fit partie de leur empire sous le nom de Salonique. Malgré les dévastations successives qu'elle avait éprouvées,

(1) Ducas, chap. 29.

cette ville, bâtie en amphithéâtre au pied du mont Kurtiath, avec un port qui peut contenir trois cents vaisseaux, ne tarda pas à redevenir florissante, grâce à son heureuse position, qui la rend l'entrepôt nécessaire du commerce de la Thrace et de la Thessalie. Aujourd'hui elle compte près de quatre-vingt mille habitants.

La perte de Thessalonique causa d'amers regrets aux Vénitiens. Dans la crainte de se voir aussi dépouillés de l'île de Négrepont, ils envoyèrent des ambassadeurs au sultan, peu de temps après son retour à Andrinople, et conclurent la paix avec lui. Amurath se tourna alors contre les peuples à qui sa parole n'était pas engagée, et presque tous de tristes débris de l'empire byzantin. Les querelles intestines de la famille de Tocco lui offraient une belle occasion : les enfants du grand-duc Charles disputaient à son neveu la possession de l'Acarnanie. Le sultan chargea ses généraux de les mettre d'accord. Janina (l'ancienne Cassiope) se soumit sans résistance, sous la condition que ses habitants conserveraient leurs priviléges. Mais les commissaires envoyés par Amurath pour prendre possesion de la place en son nom violèrent le traité, firent démolir l'église Saint-Michel et les fortifications. Les seigneurs d'Épire, d'Acarnanie, d'Étolie, acceptèrent la paix et l'obligation de faire leur service à la Porte toutes les fois qu'ils en seraient requis (1431).

Dans le cours de cette même année mourut Jean Castriota, seigneur de l'Albanie septentrionale. Amurath, qui avait auprès de lui comme otages les quatre fils de ce prince, s'empara de Croïa et de tout le pays. Le Péloponèse ne dut son salut qu'à un nouveau mouvement de l'émir de Caramanie, qui ne laissait échapper aucune occasion de reconquérir l'autorité perdue par ses ancêtres. Le vol d'un cheval arabe dont on vantait la beauté et que le prince avait enlevé par supercherie au chef des Turcomans de Soulkadr, qui s'en plaignit au sultan, fut la cause frivole de cette rupture. Amurath voulut châtier l'insolent, et après s'être emparé de deux villes, il accorda la paix aux prières de sa sœur, mariée à l'émir.

Un seigneur valaque appelé Wlad-Drakul (en langue valaque, le *Diable*), homme fourbe et scélérat, qui ne dé-

mentait en rien son nom, avait tué Dan, son souverain. Il venait de conclure un traité de paix avec le sultan, déterminé d'abord à soutenir les droits du frère que laissait le prince légitime; mais l'offre d'un tribut de la part de l'usurpateur, et la promesse de se reconnaître vassal de la Porte, levèrent tous les scrupules d'Amurath. L'année suivante (1433), il jugea utile d'entretenir des relations d'amitié avec le roi de Hongrie, et de le féliciter de son avénement au trône d'Allemagne. Sigismond reçut ses ambassadeurs à Bâle, dans la cathédrale, revêtu des ornements impériaux. Les douze principaux d'entre eux lui présentèrent au nom de leur maître douze coupes en or remplies de pièces du même métal, et des vêtements de soie brodés d'or et chargés de pierres précieuses.

La Bulgarie avait disparu avec son dernier prince sous le règne de Bajazet; la Servie existait encore, et avait des chefs tributaires des Turcs, et quelquefois leurs alliés utiles. Le fils de Lazar, le despote Étienne V, qui avait sauvé Soliman à la bataille d'Angora, recommanda aux siens en mourant de choisir pour son successeur le vieux Georges Brankovich. Sommé par Amurath de livrer la Servie, Georges acheta la paix en promettant au sultan sa fille Mara pour épouse, avec une partie de ses États pour dot. Il en obtint en retour la permission d'élever une citadelle à Semendra, sur la rive du Danube, afin de se défendre contre la Hongrie. Les travaux furent conduits par le beau-frère de Brankovich, qui avait épousé Irène, de la famille des Cantacuzène. Le sultan célébra ses noces avec une rare magnificence.

Au commencement du printemps, Amurath conçut un détestable projet contre son beau-père, d'après les conseils d'un certain Fadulac, homme d'un naturel pervers et ennemi irréconciliable des chrétiens. Ce Fadulac avait autrefois perçu les revenus de l'empire des Turcs. Sa grande capacité dans les affaires et sa haine contre les adorateurs du Christ le firent élever à la dignité de vizir. Un jour il parla de la sorte au sultan : « Pourquoi n'exterminez-vous pas, seigneur, les ennemis de notre foi? Au lieu d'user selon la volonté de Dieu de la puissance qu'il a remise entre vos mains, vous flattez les infidèles. Ce n'est pas là ce que Dieu attend de

vous; il veut que votre épée dévore la chair des impies, jusqu'à ce qu'ils se convertissent et qu'ils embrassent la doctrine de Dieu et de son prophète. Considérez donc, seigneur, que le fort élevé par le prince de Servie est contraire à nos intérêts. Si vous l'en chassez, nous aurons le passage libre en Hongrie. Nous en tirerons des sources d'or; et quand nous serons maîtres de ce pays, nous irons en Italie abattre la puissance des ennemis de notre foi (1). »

Le sultan prêta l'oreille aux insinuations du vizir, et exigea de son beau-père la cession de la forteresse de Semendra. Poussé aussi à de nouvelles entreprises contre Drakul, woïévode de Valachie, il le somma, ainsi que Georges, de comparaître à sa cour. Au lieu d'obéir à cet ordre, le despote de Servie mit en état de défense Semendra et recourut à Sigismond. Le roi de Hongrie, qui, malgré ses apparences de bonne intelligence avec Amurath, entretenait des relations secrètes avec ses ennemis, semblait capable de reprendre heureusement la lutte contre les Turcs. Il venait alors de déterminer par une loi fondamentale l'organisation militaire du royaume et les services des vassaux. Georges lui céda sa place forte de Belgrade en échange de quelques villes de Hongrie. Ce fut Sigismond qui porta seul le poids de la colère du sultan. Pendant quarante-cinq jours l'armée ottomane dévasta le pays, et, en se retirant, emmena soixante-dix mille prisonniers. Malheureusement la mort empêcha le roi de Hongrie de tirer une vengeance éclatante de ces ravages. Ses trois couronnes de Hongrie, de Bohême et d'Allemagne ne passèrent pas sans difficulté sur la tête de son gendre Albert et de sa fille Élisabeth. En quelques jours une sanglante rivalité divisa les Hongrois de Bude et les Allemands de la suite d'Albert. Le massacre de tous les étrangers, Allemands, Bohémiens, Italiens, vengea le meurtre d'un seigneur hongrois; mais le nouveau roi comprit qu'il fallait pardonner pour rester sur le trône.

Rassurés par la mort de Sigismond, les Turcs avaient envahi la Servie. Au premier mouvement de leur armée, Georges Brankovich confia la défense de Semendra à son

(1) Ducas, chap. 30.

fils aîné Grégoire, et s'enfuit avec Lazare, le plus jeune, en Hongrie, auprès du roi Albert. Quant au woïévode de Valachie, qui n'eut pas le temps de s'échapper ou qui avait espéré conjurer l'orage, il fut saisi et enfermé dans la tour de Gallipoli. Au bout de quelque temps, on lui demanda pour otages ses deux fils, qui furent envoyés dans le fort de Nymphée en Orient, avec ordre de les garder étroitement; et, après avoir exigé de lui un nouveau serment de fidélité, on les renvoya en Valachie. Cependant Amurath avait formé le siége de Semendra, qui succomba après une vaillante et habile défense de Grégoire et de Cantacuzène, son oncle maternel. Grégoire, fait prisonnier, eut les yeux crevés, ainsi que son frère, retenu depuis longtemps en otage à Andrinople, et ils furent transférés dans les prisons d'Amasra et de Tokat.

Après avoir arrangé les affaires de Bohême, Albert se mit à la tête de son armée, et voulut passer le Danube, afin d'enlever Semendra aux Turcs. Mais une maladie contagieuse abattit ses troupes; puis une terreur panique les saisit, et elles prirent la fuite en criant: *Le loup! le loup!* Quoique ce cri d'alarme fût déjà connu des Hongrois depuis Koloman, l'effroi général le fit répéter à l'approche des troupes du sultan, qui attribuaient, comme les Romains, un grand rôle à la louve dans leur origine.

Cependant l'empereur Jean II Paléologue, dans la crainte que la ruine des Serviens et des Hongrois ne retombât sur lui, et dans l'espoir de conjurer l'orage qui menaçait les restes de l'empire, avait imploré le secours des princes latins contre les Ottomans. Il renouvela même bientôt le projet de réunir les deux églises, et, au mépris des avis de son père, il écouta, de bonne foi à ce qu'il paraît, la proposition de s'aboucher avec le pontife romain dans un concile général au delà de la mer Adriatique. Du vivant de Manuel il avait adressé au pape Martin V, qui avait envoyé à Constantinople le nonce Antoine Massan, une lettre témoignant de son désir d'opérer la réunion. « Nous voudrions, « lui disait-il, que l'union se pût faire dès aujourd'hui; « mais le nonce Antoine a vu de ses yeux l'état de nos « affaires. Nous sommes presque entièrement détruits. Cette

« ville et tout notre empire est exposé au glaive qui le « menace, et il n'est pas possible d'assembler les évêques « d'Asie, ni d'Europe, à cause de la guerre des infidèles. « Sitôt que Dieu nous aura donné la paix et quelque con- « sistance à nos affaires, nous vous écrirons; et, quand « nous aurons reçu votre réponse et l'assurance pour la dé- « pense du concile, nous voulons qu'il s'assemble de ce « jour-là jusqu'à la fin de l'année. Nous demandons encore « que vous prononciez une excommunication terrible contre « tous ceux des vôtres qui nous laisseront seuls dans la « guerre contre les infidèles, étant cependant en paix avec « eux. Ils doivent nous secourir, et ne pas permettre aux « infidèles d'avoir dans leurs vaisseaux des chrétiens armés « contre nous. »

Après la mort de Martin V, le monarque grec envoya au pape Eugène IV, son successeur, une ambassade afin de le prier, suivant l'ordonnance de son prédécesseur, de célébrer un concile pour l'union des Églises d'Orient et d'Occident. Le pontife se montra favorable à sa demande, et promit aussi aux Grecs de les défrayer pour venir au concile, et pour leur retour lorsqu'il serait terminé. Plus tard, les Pères du concile de Bâle, qui ambitionnaient la gloire de ramener les Grecs au giron de l'Église, députèrent des légats à l'empereur et au patriarche de Constantinople pour les presser de se réunir à eux. Paléologue n'était pas éloigné d'accepter cette proposition, et les Pères catholiques reçurent honorablement ses ambassadeurs, parmi lesquels se trouvait un parent du souverain, le protovestiaire Démétrius Paléologue; mais le choix du lieu pour le concile parut un obstacle insurmontable. On disputa longtemps sur ce sujet; les Grecs indiquèrent plusieurs villes de l'Italie ou dans les environs du Danube, car l'empereur refusait obstinément de traverser les Alpes ou la mer de Sicile. Les Latins voulaient que ce fût Bâle, puisqu'il y était déjà tout assemblé. Les autres articles éprouvèrent moins de difficulté : on convint de défrayer l'empereur et une suite de sept cents personnes durant son voyage; de lui faire remettre aussitôt une somme de huit mille florins pour venir en aide à son clergé; enfin d'accorder dans son absence un secours de dix

mille ducats, de trois cents archers et de quelques galères pour veiller à la sûreté de Constantinople.

Depuis longtemps les Grecs conféraient avec Eugène IV et avec le concile sur l'affaire de la réunion, que le pape avait fort à cœur de terminer, et Jean II Paléologue, au milieu de sa triste situation, était flatté de voir les puissances ecclésiastiques de l'Occident rechercher à l'envi son amitié. Dans l'intention de plaire aux Grecs, le pontife romain était déterminé à transporter du Rhin sur le Pô le concile, auquel il se proposait d'assister en personne. De toutes les villes de l'Italie, celle de Ferrare, située sur les bords de la mer Adriatique, lui paraissait la plus commode. Mais les Pères de Bâle, peu disposés à lui être agréables, prirent un parti tout opposé, et offrirent seulement de transférer le concile à Avignon ou dans quelque autre ville de la Savoie. Pendant que le pape et le concile discutaient sur cet article, les légats d'Eugène décidèrent les Grecs à préférer l'Italie à la Savoie comme plus voisine, et l'affaire fut conclue avec l'empereur grec (1437).

Les légats restés à Bâle priaient cependant les Pères au nom du chef de l'Église de se désister de leur résolution, en faveur des Grecs. Mais ils ne voulurent point désigner d'autre lieu que la ville d'Avignon, et n'eurent point égard aux plaintes des Grecs, qui les accusaient d'une dureté excessive. L'un des ambassadeurs, Jean Dishypate, procureur de l'empereur des Romains et du patriarche de Constantinople, joignit même à ces plaintes une protestation conçue en ces termes : « Les Grecs m'ont envoyé pour vous représenter quatre choses : 1° Tous ceux qui composent l'Église orientale sont prêts à venir dans le temps marqué par l'acte en forme de décret, dont ils ne prétendent se départir en aucune manière. 2° Je suis chargé de vous solliciter de remplir dans le temps prescrit tout ce qui est compris dans ce décret, parce que, si l'on y manquait en la moindre des choses, il s'ensuivrait de grands inconvénients. 3° Je dois savoir si le lieu qui sera choisi est du nombre de ceux qui sont nommés dans le décret, et nous est commode à nous, aux Grecs et au pape, parce que sa présence nous est très-nécessaire en cette affaire, et que nous ne croyons pas qu'on

puisse rien faire de bon sans lui. 4° Je dois voir les galères sur lesquelles nous devons venir, et les recevoir avec les trois cents arbalétriers portés par le décret. Si tout ne s'exécute pas, je dois protester, comme je proteste en effet, que c'est par votre faute, et non par la nôtre, que l'union ne s'accomplit pas.

« Je suis venu, comme vous voyez, avec de grandes peines et de grands périls : et j'ai trouvé que quelques-uns d'entre vous ne veulent point choisir de lieu, ou, ce qui est pire, qu'ils en ont choisi un qui n'est point nommé dans le décret, et où le pape ne viendra jamais ni n'enverra ses légats. Ils veulent que nous venions d'Orient à Bâle par un chemin très-long, très-dangereux et très-incommode pour nous; ils veulent que nous traversions une grande mer, pleine de pirates ennemis de tous les chrétiens. Ce qui m'étonne, c'est de voir que nos vieux prélats sont venus du Caire, de Jérusalem, d'Alexandrie, d'Antioche, et même de Russie, jusqu'au pape, pour l'affaire des infidèles, et que ces prélats, avec l'empereur et le patriarche de Constantinople, qui est très-vieux, doivent encore venir par mer et par les terres des Turcs, durant plusieurs centaines de lieues, jusque dans le pays des Latins; et vous ne voulez pas faire huit à dix journées dans votre pays en paix et en santé !

« C'est pourquoi, si vous ne pourvoyez dans le temps à nommer un autre lieu commode pour nous et pour le pape, je proteste, au nom de l'empereur et de toute l'Église orientale, et devant Dieu et ses anges, et devant tout le monde, qu'il ne tient pas à nous que les articles du décret fait entre vous et nous ne soient exécutés dans leur temps. Vous en aurez de la confusion par tout le monde, et en rendrez compte au jugement de Dieu (1). »

Afin d'abréger toutes les lenteurs, Eugène IV déclara le concile transféré à Ferrare, et s'empressa d'envoyer à Constantinople de l'argent et neuf galères équipées à Venise et dans l'île de Candie. Paléologue hésita quelque temps encore, avant de quitter son palais et son pays, de tenter cette entreprise. Il se rappelait alors les conseils de Manuel. Mais,

(1) Fleury, *Histoire ecclésiastique.*

débarrassé, par une réponse équivoque des députés, des Pères de Bâle, il annonça la résolution de s'embarquer sur les galères du pape. Le patriarche Joseph, que son grand âge rendait plus susceptible de crainte que d'espoir, céda néanmoins à la volonté de l'empereur. Les cinq porte-croix ou dignitaires de Sainte-Sophie furent attachés à sa suite. Dans une liste choisie de vingt prélats du premier ordre, tous distingués par leur mérite, on trouvait Marc, archevêque d'Éphèse, et Bessarion, évêque de Nicée, élevés à cette dignité par la confiance qu'inspiraient leur savoir et leur éloquence; Denis, archevêque de Sardes; Isidore, archevêque de Kiovie, métropolitain de Russie, et les évêques d'Héraclée, de Cyzique et de Nicomédie. On eut soin de leur associer quelques moines, un grand nombre de personnes éclairées du second ordre, outre plusieurs officiers de l'empire. Jean Justinien prétend que les Grecs étaient au nombre de sept cents. L'empereur avait obtenu des pouvoirs des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, dont il chargea ceux des prélats qui devaient les représenter au concile. Un vaisseau reçut les vases précieux de Sainte-Sophie, afin qu'il fût permis au patriarche d'officier avec toute la pompe ordinaire, et l'empereur employa tout l'or qu'il put rassembler à décorer son char et son lit d'ornements massifs. Mais, tout en s'efforçant de soutenir l'extérieur de leur ancienne magnificence, les Grecs se disputaient l'argent que leur avait envoyé le pape.

Lorsque tous les préparatifs furent terminés, Jean II Paléologue, accompagné de son frère Démétrius, de plusieurs sénateurs et des premiers personnages de l'État et de l'Église, s'embarqua sur huit vaisseaux à voiles et à rames, traversa le détroit de Gallipoli, entra dans l'Archipel, et passa dans le golfe Adriatique. Après une fatigante navigation de soixante-dix-sept jours, cette escadre jeta l'ancre devant Venise (8 février 1438). La seigneurie fit avertir l'empereur de ne point sortir de sa galère jusqu'au lendemain, afin qu'il fût reçu dans la ville avec tous les honneurs dus à son rang. Le jour suivant, dès le matin, le doge et les sénateurs montèrent le vénérable *Bucentaure*, suivi de douze puissantes galères, et allèrent rendre leurs hommages à Pa-

léologue, qu'ils trouvèrent assis sur un riche trône placé sur la poupe de son vaisseau. La mer disparaissait sous des milliers de gondoles dont la couleur habituellement sombre était relevée ce jour-là par des draperies de brocart aux teintes éclatantes; l'air retentissait du bruit des cloches de toutes les églises, des sons de la musique et des joyeuses acclamations des innombrables spectateurs; les matelots, vêtus de brillantes livrées, battaient fièrement l'eau de la rame et de l'aviron; les vaisseaux, sur lesquels les armes de Venise s'unissaient à celles de Rome, resplendissaient de soie et d'or. Tout était fête, allégresse et magnificence. La marche triomphale remonta le grand canal, et passa sous le pont de Rialto. Il serait difficile de peindre la surprise qu'éprouvèrent le monarque grec et son cortége à la vue de la première et de la plus belle ville du monde chrétien. Ils contemplaient avec admiration ces palais de marbre, bâtis sur les deux côtés du canal et s'élevant majestueusement du sein de l'onde, les tentures bariolées qui pendaient aux fenêtres gothiques, les longues bannières qui flottaient au-dessus des portes, et l'immense population de Venise la Superbe; mais ils soupirèrent à la vue des dépouilles jadis enlevées par les Latins au sac de Constantinople.

Informé de l'arrivée de l'empereur à Venise, le pape l'envoya complimenter par le cardinal de Sainte-Croix, qui avait ouvert le concile à Ferrare. Le marquis de Ferrare, Nicolas d'Este, l'accompagnait; il offrit à Paléologue sa ville et ses États. Le cardinal Julien félicita aussi ce prince sur son heureuse arrivée, et sur la sainte résolution qu'il avait prise de traiter d'une réunion sincère et parfaite. L'empereur, de son côté, députa au saint-père deux abbés et trois officiers pour lui rendre ses devoirs. Le 28 février il partit de Venise, où il laissa le patriarche, et continua sa route alternativement par terre et par eau jusqu'à Ferrare. On avait tout disposé afin de le traiter avec les honneurs accordés autrefois à l'empereur d'Orient.

Le marquis d'Este alla le recevoir à la descente. Tous les cardinaux, suivis d'un grand nombre de prélats, se portèrent au-devant de lui hors de la ville. Il fit son entrée sur un cheval noir magnifiquement orné; mais on conduisait de-

vant lui un cheval blanc, d'une rare beauté, couvert d'une housse de velours cramoisi, et dont le harnais était enrichi d'aigles en broderies d'or. Il marcha jusqu'au palais du pape sous un dais de couleur bleu céleste, soutenu par les enfants et les plus proches parents du marquis. Le prince grec ne descendit de cheval qu'au pied de l'escalier; à la porte de l'appartement il trouva le pape, qui l'embrassa paternellement et le conduisit à un siége placé à sa gauche. Après quelques moments d'entretien, Eugène IV le fit conduire avec la même pompe, au son des trompettes, dans le palais qu'on lui avait préparé; Paléologue y fut traité avec une magnificence toute royale.

Trois jours s'étaient écoulés depuis l'entrée de l'empereur, lorsque le patriarche, demeuré à Venise avec une partie des métropolitains et des évêques, arriva par eau à Ferrare, sur une galère du marquis d'Este qui ressemblait à un palais flottant. Quatre cardinaux accompagnés de vingt-cinq évêques, d'un grand nombre d'autres prélats et officiers du pape, du marquis d'Este avec ses enfants et le corps de la noblesse, allèrent recevoir le patriarche à la descente du vaisseau; on amena aussi des chevaux et des mulets pour lui et sa suite. C'est ainsi qu'ils entrèrent à Ferrare, le patriarche s'avançant à cheval au milieu de deux cardinaux. Aussitôt ils allèrent au palais du pape, où Joseph mit pied à terre. On le conduisit ensuite jusqu'à la porte de la chambre secrète; Eugène IV l'attendait sur un trône fort élevé, ayant à sa droite les cardinaux sur des siéges inférieurs. Le patriarche se présenta accompagné seulement de six métropolitains d'Orient. Le pape se leva de son trône pour le recevoir, et lui donna le baiser de paix; il reçut les autres étant assis; ils lui baisèrent la main droite et la joue. Le patriarche occupa à sa gauche un siége semblable à celui des cardinaux.

Au bout de quelques jours, l'empereur pria le pape d'assembler le concile général, auquel assistaient non-seulement les évêques, mais encore les rois et les princes de l'Europe, en personne ou par leurs lieutenants. Eugène lui dit que cela était impossible, à cause des divisions qui régnaient entre eux. Comme Paléologue insistait toujours,

le pape, ne pouvant faire autrement, demanda un délai de quatre mois, qui lui fut accordé. Alors il envoya partout des lettres et des nonces. On résolut néanmoins de tenir le neuvième jour d'avril, qui était le mercredi saint, la première séance avec les Grecs, et, en attendant l'arrivée des princes et des prélats latins, de ne laisser pas de discuter sur les dogmes de la religion.

Sur la question d'étiquette, on convint que le pape serait placé dans une chaire à la première place du côté droit, devant le rang des Latins, et que le trône de l'empereur grec serait du côté gauche, à la même hauteur, en face de la seconde place du siége vacant de l'empereur d'Allemagne, puis celui du patriarche de Constantinople, des vicaires des autres patriarches et des évêques grecs.

Paléologue, suivi d'une troupe de favoris, passa dans un vaste monastère, situé agréablement, à six milles de Ferrare, le délai de quatre mois accordé aux princes latins pour se rendre au concile. Oubliant dans les plaisirs de la chasse les graves questions soumises à la décision de l'Église et les calamités de l'État, il ne s'occupait qu'à détruire le gibier, sans vouloir écouter les justes plaintes du marquis et des laboureurs. Pendant ce temps, ses malheureux Grecs enduraient tous les maux de l'exil et de la pauvreté. De plus, la peste survint à Ferrare, et Denys, évêque de Sardes, vicaire du patriarche de Jérusalem, en mourut. Dans ces circonstances, le pape proposa à l'empereur et au patriarche de transférer le concile à Florence. Ils y consentirent, mais ils furent à peine arrivés que le patriarche Joseph, fort avancé en âge, tomba malade (1439). Enfin ce fut dans cette ville qu'après de graves et solennelles discussions, l'empereur et les prélats grecs abjurèrent toute doctrine contraire à celle de l'Église romaine, excepté Marc d'Éphèse, qui persista dans son obstination. Le jeudi 4 juin, on rédigea par écrit l'acte d'union, dont on fit trois exemplaires. On en envoya un au pape, l'empereur en prit un, et le patriarche, le troisième. Il portait : « Nous sommes d'accord avec vous : l'addition que vous avez faite au symbole vient des saints Pères. Nous l'approuvons, et nous disons que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme d'un seul principe. »

Le patriarche fut surtout ravi du triomphe si glorieux de la vérité, et il voulait qu'on publiât aussitôt le décret de l'union, afin d'avoir avant sa mort la consolation de voir l'accomplissement de cet important ouvrage. Mais le vénérable pontife n'eut pas la satisfaction qu'il souhaitait : le mardi au soir, 9 juin, on vint tout à coup dire aux prélats grecs que le patriarche était mort. Ils coururent au monastère des dominicains, où il était logé, et apprirent de ses serviteurs qu'après souper il s'était retiré, selon sa coutume, dans son cabinet, et qu'ayant pris du papier et un roseau, il se mit à écrire. Mais bientôt, saisi d'un tremblement et d'une grande agitation, il avait expiré. Ses dernières paroles avaient été des paroles de paix et de charité. Les évêques, étonnés, lurent ce qu'il avait écrit, l'acte contenant ses dernières volontés. Il était conçu en ces termes :

« Joseph, par la miséricorde de Dieu archevêque de Con-
« stantinople, la nouvelle Rome, et patriarche œcuménique :
« Puisque me voici arrivé à la fin de ma vie et près de
« payer la dette commune à tous les hommes, j'écris par la
« grâce de Dieu, très-clairement, et souscris mon dernier
« sentiment, que je fais savoir à tous mes chers enfants. Je
« déclare donc que tout ce que croit et enseigne la sainte
« Église catholique et apostolique de Notre-Seigneur Jésus-
« Christ, celle de l'ancienne Rome, je le crois aussi, et que
« j'embrasse tous les articles de cette croyance. Je confesse
« que le pape de l'ancienne Rome est le bienheureux père
« des pères, le pontife suprême et le vicaire de Jésus-
« Christ, pour rendre certaine la foi des chrétiens. Je crois
« aussi le purgatoire des âmes. En foi de quoi j'ai signé cet
« écrit, le 9 juin 1439. »

De l'avis des prélats, l'empereur envoya le jeudi suivant prier le pape de donner une église pour enterrer le corps du patriarche et de permettre de célébrer ses funérailles suivant l'usage des Grecs, mais promptement et sans appareil. Eugène IV désigna l'église Saint-Marc-la-Nouvelle, qui était celle du monastère des dominicains. Le patriarche fut enterré avec toute la magnificence due à sa dignité, revêtu de ses habits pontificaux. L'empereur, un grand nombre de car-

dinaux, les évêques latins, les magistrats et les principaux citoyens de Florence, honorèrent ses obsèques.

Enfin, après de longues et vives discussions sur les points contestés de part et d'autre, on tint une dernière session du concile le lundi 6 juillet 1439, dans l'église cathédrale de Florence, avec la plus grande solennité. Là fut publié le décret d'union, en forme de bulle, du pape Eugène, décret que déterminent ces paroles par lesquelles les Grecs reconnaissaient la suprématie du pape : « Nous décidons aussi que « le saint-siége de Rome, et le pape qui le remplit, a la pri- « mauté dans tout le monde ; que le pape est le successeur « de saint Pierre, le vrai vicaire de Jésus-Christ, le chef de « toute l'Église, le père et le docteur de tous les chrétiens, « et que Jésus-Christ lui a donné, en la personne de saint « Pierre, la pleine puissance d'enseigner et de gouverner « l'Église universelle, comme il est contenu dans les actes « des conciles universels et dans les saints canons.

« Renouvelons l'ordre des autres patriarches, en sorte que « celui de Constantinople soit le second après le pape, celui « d'Alexandrie le troisième, celui d'Antioche le quatrième, « celui de Jérusalem le cinquième, sauf tous leurs priviléges « et leurs droits. »

Cette bulle fut souscrite par le pape Eugène, l'empereur Jean II Paléologue, huit cardinaux, deux évêques ambassadeurs de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et d'un grand nombre de prélats grecs et latins. Après que tous eurent signé, ils baisèrent les mains du pape, s'embrassèrent les uns les autres en signe d'union, et ensuite se séparèrent.

Eugène IV pressait les Grecs d'élire avant leur départ un patriarche à la place de Joseph, promettant de confirmer celui qui serait élevé à cette dignité. Mais l'empereur et les prélats n'y voulurent jamais consentir, disant qu'on ne pouvait procéder à l'élection d'un nouveau patriarche ailleurs que dans la cathédrale de Sainte-Sophie. Ils demandèrent ensuite avec instance leur retour et le paiement des arrérages qui leur étaient dus. Le pape leur donna généreusement beaucoup plus qu'il ne leur avait promis par son traité. Quelque temps auparavant, il s'était engagé à leur fournir des galères et de l'argent pour les ramener à Constantinople,

plus de trois cents chevaliers et deux galères entretenus à ses dépens pour la garde de la capitale; à faire mouiller dans le port de Byzance tous les vaisseaux qui transporteraient des pèlerins à Jérusalem, et à solliciter dans une occasion pressante les scours des nations chrétiennes.

Le 26 août, Jean Paléologue quitta Florence, où sa présence et celle des premiers personnages de son empire dans l'ordre civil et religieux avaient imprimé une impulsion extraordinaire à l'amour de l'antiquité classique. Il était accompagné de trois cardinaux et d'un grand nombre de prélats, qui le conduisirent jusque sur les frontières de la république. De là il se rendit à Venise, et les Grecs y officièrent solennellement dans une église des Latins. Ils demeurèrent quelque temps dans cette ville, et ne s'embarquèrent que le 11 octobre suivant, sur les galères qu'on leur avait préparées pour retourner à Constantinople. Ils y arrivèrent le 1er février de l'année 1440. Ils avaient laissé en Italie l'évêque de Nicée, le savant Bessarion, qui obtint la pourpre ecclésiastique, et fut toujours considéré à Rome comme le chef et le protecteur des Grecs.

En débarquant sur la rive de Byzance, ils furent salués ou plutôt assaillis par le murmure général du clergé, du peuple et surtout des moines, qui gouvernaient presque seuls les consciences. Depuis deux ans qu'avait duré leur absence, la capitale était privée de ses chefs civils et ecclésiastiques, et le fanatisme fermentait au milieu de l'anarchie. Avant son départ pour l'Italie, l'empereur avait flatté ses sujets d'un prompt et puissant secours. Mais, trompés dans leur attente, ils se livrèrent à l'indignation; ils accablèrent d'injures les prélats qui avaient souscrit le décret d'union, et comblèrent de louanges Marc d'Éphèse, pour avoir refusé son adhésion. On le regarda comme l'unique défenseur de son pays. Cette persécution intimida ceux qui avaient abjuré le schisme, et presque tous se rétractèrent. « Nous avons, disaient-ils, vendu notre foi, nous avons changé de religion avec impiété, nous avons trahi le pur sacrifice pour les azymes. » Quand on leur demandait : « Pourquoi avez-vous signé l'union ? » ils répondaient : « Nous avions peur des Italiens. » Si l'on ajoutait : « Les Italiens vous ont-ils donc torturés, flagellés,

mis en prison? » Ils répondaient : « Non, ils n'ont pas employé la violence; mais qu'on abatte la main qui a souscrit, qu'on arrache la langue qui a prononcé le symbole des Latins. »

Le lâche repentir de ceux qui avaient adopté la doctrine des Latins rendit Marc d'Éphèse plus insolent. Le zèle de l'empereur se trouva ralenti par ses démêlés avec son frère Démétrius, démêlés qui causèrent une guerre civile. Marc était d'autant plus fier, qu'il n'y avait point alors de patriarche à Constantinople pour s'opposer à ses entreprises. Il écrivit contre l'union une longue lettre circulaire, qu'il adressa au patriarche. Mais Joseph, évêque de Méthone, justifia, dans une espèce de dialogue entre lui et Marc, tout ce qui s'était passé à Florence, et reprocha fortement à l'audacieux schismatique son opiniâtreté, ses fourberies et ses mensonges. Les partisans de Marc écrivirent aussi et répandirent en Orient, et surtout à Constantinople, de nombreuses calomnies. Les uns assuraient que les Grecs s'étaient laissé corrompre par des présents, et que les Latins les avaient forcés de signer en les laissant mourir de faim. Les autres soutenaient qu'on avait renversé tous les fondements de la foi, condamné la doctrine des anciens Pères, et changé les saintes cérémonies de l'Église grecque. Bessarion et d'autres réfutèrent victorieusement toutes ces calomnies des schismatiques; mais les Grecs, ennemis des Latins, n'en demeurèrent pas moins obstinés dans l'erreur. On en vint même au point de ne plus vouloir se trouver au service divin avec ceux qui avaient assisté au concile de Florence ; on les fuyait comme des impies et des excommuniés.

Afin d'étouffer la flamme de la discorde religieuse, que propageaient l'exemple et les écrits de Marc d'Éphèse et de ses nombreux adhérents, l'empereur prit la résolution de faire élire un patriarche à la place de Joseph. Il espérait par ce moyen ramener plus aisément les schismatiques. Il fallait choisir un homme plein de zèle et de fermeté. Il jeta les yeux sur les archevêques d'Héraclée et de Trébizonde, qui refusèrent le poste vacant, et attristèrent le monarque par un changement auquel il ne s'attendait pas. Enfin on élut Métrophanes de Cyzique, qui avait signé le sixième au

concile de Florence. Il fut sacré dans l'église Sainte-Sophie, et prit possession du siége de Constantinople la veille de l'Assomption. Appuyé de l'autorité de l'empereur, le nouveau patriarche fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme de bien pour engager les Grecs à renoncer au schisme. D'un autre côté, le pape Eugène envoya le cardinal de Venise, son neveu, pour seconder le zèle du patriarche. Mais, soit que Paléologue craignît d'irriter Amurath, qui avait conçu quelque jalousie de l'intelligence apparente des Grecs et des Latins ; soit qu'il n'espérât presque plus rien de ceux-ci depuis la mort de l'empereur Albert; soit enfin qu'il appréhendât d'exciter une révolte dans Constantinople, dont presque tous les habitants étaient déclarés contre l'union, il est certain que son zèle se refroidit, ainsi que le pape s'en plaignit dans une lettre à Constantin son frère.

Réunis au peuple et au clergé, les schismatiques repoussèrent pendant trois ans le patriarche catholique nommé par l'empereur, et après la mort de ce vertueux prélat ils firent vaquer son siége pendant trois ans. «Infortunés, s'écrie l'historien Ducas, vous êtes insensibles à la juste colère du Dieu qui se venge; vos entrailles ne sont émues par aucune pensée, par aucun désir de paix. Si un ange descendait du ciel pour vous dire : Gardez la paix et l'unité, et je chasserai l'ennemi de la ville, vous n'y consentiriez jamais, ou bien vos paroles seraient hypocrites et menteuses. Ils savent que je dis vrai, ceux qui préfèrent la domination des Turcs à celle des Francs (1). »

(1) Ducas, chap. 31, 39.

CHAPITRE VI

HUNIADE ET SCANDERBEG

Siége de Belgrade par les Ottomans. — Défense heureuse de cette ville. — Jean Huniade. — Défaite de Mezidbeg. — Bataille de Vasag. — Les Ottomans vaincus à Missa. — Huniade entre triomphalement à Bude. — Paix de Segeddin, bientôt violée par les chrétiens. — Bataille de Varna. — Amurath tiré de sa retraite de Magnésie par la révolte des janissaires. — Ravage et conquête du Péloponèse. — Bataille de Kossova. — Fuite et dangers de Jean Huniade. — Défection et succès de Scanderbeg. — Amurath forcé de lever le siége de Croïa. — Mort de Jean II Paléologue. — Démétrius dispute le trône à son frère Constantin XII Dragosès, empereur de Constantinople. — Mort d'Amurath II. — Ambassade de Phranza. — Situation de la cour de Byzance.

En attendant que la vengeance divine portât le dernier coup à l'empire de Byzance, Amurath, maître de la Servie et soutenu par le despote de Valachie, marchait contre les Hongrois, de nouveau troublés par la mort subite d'Albert (1439). Les uns appelaient au trône le roi de Pologne, Ladislas, à condition qu'il épouserait la reine Élisabeth; d'autres, avant de prendre un parti, voulaient attendre les couches d'Élisabeth. Lorsqu'elle eut donné le jour à Ladislas le Posthume, la reine, obéissant à des sentiments maternels et désespérant de résister aux Polonais, fit couronner précipitamment son fils à Albe-Royale, et s'enfuit en Autriche avec le jeune prince et la couronne de saint Étienne. Alors commença une guerre civile qui dura plus de quatre ans. Amurath en profita pour assiéger Belgrade, le premier boulevard de la chrétienté catholique, et il confia le commandement de cette expédition au fils d'Ewrenos, Ali-

beg (1440). Celui-ci entoura la place de machines de toute espèce propres à lancer des pierres, de terrasses et de cent vaisseaux sur le Danube. Le sultan ne savait pas que la Hongrie ne lui avait pas été livrée. Toujours et partout victorieux, il avait jusqu'alors marché rapidement à son but, en renversant tous les obstacles opposés à son ambition. Mais devant Belgrade son étoile devait pâlir pour la première fois. Son lieutenant trouva un digne adversaire dans le prieur Zowan de Raguse. La ville répondit avec succès aux attaques réitérées des assiégeants par le feu bien nourri des remparts et le jeu des mines. Le Polonais Lenzicyky parut comme envoyé du roi de Pologne pour demander au sultan de mettre un terme au blocus, qui durait depuis six mois. Amurath, qui devait bientôt se retirer, répondit néanmoins avec orgueil que tôt ou tard il ferait la conquête de Belgrade.

La résistance vigoureuse de Belgrade fut le prélude des défaites successives que fit éprouver aux musulmans le célèbre Jean Huniade, connu d'eux sous le nom d'*Yamko* (en turc, écho). Jean Corvin, seigneur de Huniade, était un magnat renommé par sa bravoure, à laquelle il devait son élévation. Issu d'une noble famille de Transylvanie selon les uns, et selon d'autres né d'un Valaque et d'une Grecque, il avait d'abord commandé douze cavaliers à la solde de l'évêque de Zagrad; ensuite il avait accompagné Sigismond en Italie, et servi dans l'armée de Philippe-Marie Visconti. Il paraît qu'à son retour en Hongrie il reçut de Sigismond la seigneurie d'Huniade, située sur les frontières de la Transylvanie et de la Valachie. Il fit ensuite une campagne, en qualité de centurion ou de capitaine, sous le préfet hongrois de Halle. Il accrut ses possessions en épousant une femme riche et d'une naissance illustre. Enfin il était devenu woïévode de Transylvanie, quand Ladislas entra en Hongrie. Il se déclara pour ce prince, qui eut à défendre son nouveau royaume contre Élisabeth d'une part et les Turcs de l'autre. Sous le titre modeste de *Chevalier-Blanc de Valachie*, il acquit une renommée brillante. Dans leur admiration, les Hongrois lui appliquaient ces paroles de l'Évangile : *Il fut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean.* Les Turcs

retrouvèrent dans ce héros une terreur puissante comme au temps des croisades; ils l'appelaient le *Diable*, et se servaient de son nom pour effrayer les enfants indociles. Ils ne purent jamais pénétrer dans le royaume dont il était le gardien, et ils pleurèrent sa mort, qui laissait à jamais impunies les grandes injures qu'il avait imprimées à leur orgueil. Le guerrier chrétien délivra la Hongrie de la discorde civile et de la guerre étrangère : dix fois il combattit les infidèles en bataille rangée; quatorze fois il les prit au dépourvu et les dispersa. Vaincu deux fois, Huniade ne leur abandonna la victoire qu'après l'avoir vivement disputée. Ses brillants exploits furent une heureuse diversion en faveur de Constantinople. Sans lui, non-seulement la Hongrie, mais la Bavière, mais l'Allemagne, mais toute la chrétienté semblaient perdues. Les nations orthodoxes le regardaient comme leur plus sûr rempart; le roi de Pologne lui rendait ce témoignage, qu'il attirait sur lui tous les regards, sans exciter l'envie (1). Les papes lui envoyaient des ambassadeurs comme à un roi.

Cependant Mezidbeg, grand écuyer du sultan, franchit à son tour la Valachie, pénétra dans la Transylvanie (18 mars 1442), et alla mettre le siége devant Hermanstadt. Excités à la guerre par le despote de Servie et son fils Lazare, qui s'étaient réfugiés à Raguse après la mort d'Albert, puis en Hongrie, Ladislas et Huniade résolurent d'attaquer les Turcs. Huniade marcha donc avec de vaillantes troupes au secours de la ville assiégée, et fit éprouver une déroute complète aux Ottomans, dont vingt mille restèrent sur le champ de bataille. Le pacha s'enfuit avec ses cavaliers, et fut massacré ainsi que son fils. Huniade, qui n'avait perdu que trois mille hommes, passe les montagnes, entre en Valachie, et ravage les deux rives du Danube. Reçu en triomphe par ses concitoyens, peu accoutumés à de pareils succès contre les Turcs, le général hongrois envoie à Georges Brankovich, comme trophée de sa victoire, un char si pesamment chargé de dépouilles ennemies, que dix bœufs pouvaient à peine le traîner. Les têtes de Mezidbeg et de

(1) Bonfinius, *Rerum Hung. Decades* III, liv. II.

son fils couronnaient le sommet, et au milieu était assis un vieux musulman, qui fut obligé d'offrir ces tristes dépouilles au despote de Servie.

Pour venger cette défaite, Amurath prépara une invasion formidable, et donna ordre à Sciabadin-Pacha de marcher contre le vainqueur avec l'élite de ses janissaires et une armée que Bonfinius porte à quatre-vingt mille hommes. Il devait aussi châtier les Valaques et les Moldaves, que le Chevalier-Blanc avait détachés de l'alliance des Ottomans. L'orgueilleux Sciabadin se vantait qu'au seul aspect de son turban les ennemis s'enfuiraient à plusieurs journées de distance. Huniade s'avança contre lui jusqu'à Vasag avec quinze mille hommes seulement, mais déterminés à vaincre ou à mourir. Le brave Hongrois répondit à la jactance du pacha par un triomphe plus éclatant encore que sa première victoire, grâce à l'avantage que lui donnaient sur la cavalerie légère des Turcs ses cavaliers armés de lourdes lances et couverts de fer. Sciabadin fut pris avec cinq mille des siens et deux cents étendards. Les meilleurs officiers d'Amurath trouvèrent la mort dans la terrible journée de Vasag. Le sultan, humilié par cette nouvelle défaite, n'en demanda pas moins aux Hongrois Belgrade ou le tribut. Jean Corvin fut d'avis qu'on le punît de cette audace en attaquant ses États. Le despote détrôné de Servie poussait aussi Ladislas à la guerre, pour reprendre ce qu'il avait perdu. Ladislas, d'ailleurs, qui commandait aux armées hongroises et polonaises, voulait mettre son règne à profit en tournant de si grandes forces contre l'ennemi commun.

L'année suivante (1443) fut remarquable par la rapidité des exploits d'Huniade. Une campagne de cinq mois lui suffit pour gagner cinq batailles et s'emparer d'autant de villes; aussi les Hongrois, fiers de ces succès, l'ont-ils nommée la *longue campagne*. Ce furent les débuts brillants de la croisade réunie par les efforts du cardinal Julien, légat du pape Eugène IV, qui avait sonné la cloche d'alarme contre les infidèles. Depuis la funeste bataille de Nicopolis, jamais tant de nations diverses de l'Europe chrétienne ne s'étaient alliées pour combattre l'ennemi perpétuel de leur foi. Des Allemands, des Polonais, des Valaques, des Ser-

viens et des Hongrois composaient l'armée qui partit d'Ofen le 22 juillet, et passa le Danube, près de Semendra, sous les ordres de Brankovich. Huniade, à la tête de douze mille cavaliers d'élite, entra en Servie et pénétra jusqu'à Nissa, ravageant tout sur son passage, tandis que le roi Ladislas et le cardinal Julien suivaient avec vingt mille hommes, à une distance de deux journées. Le 3 novembre 1443, les deux armées ottomane et hongroise se rencontrèrent aux environs de Nissa. Toute la bravoure des musulmans dut échouer devant les savantes manœuvres d'Huniade. Amurath se vit contraint à une retraite précipitée derrière le mont Hémus, après avoir perdu deux mille hommes et laissé entre les mains de l'ennemi neuf drapeaux et quatre mille prisonniers. L'importante ville de Sophia fut conquise. La terreur avait passé des chrétiens aux Turcs ; il ne s'agissait plus que de marcher sur Philippopolis, et de là sur Andrinople.

Un mois plus tard, le général chrétien engagea une nouvelle bataille dans les défilés du Balkan, où ses soldats eurent à lutter non-seulement contre les ennemis, mais encore contre les avalanches et les énormes blocs de glace et de rocher qui se détachaient de la crête des montagnes. Ils furent cependant vainqueurs, et l'avantage leur resta encore dans une dernière grande bataille, la seule à laquelle le roi de Ladislas assista en personne. Au nombre des prisonniers qui tombèrent entre les mains des croisés, on cite Mahmoud-Tchélébi, frère du grand vizir et gendre d'Amurath. Huniade repassa ensuite le Danube avec son armée, et fit à Bude une entrée triomphale. Il y parut précédé des étendards ennemis, escorté d'un légat et du despote de Servie. Bonfinius décrit avec complaisance la joie de la Hongrie et de la chrétienté, les processions des prêtres et du peuple au-devant des vainqueurs, les actions de grâces à la sainte Vierge, patronne du royaume. Le pape Eugène, les Génois, les Vénitiens, et Philippe le Bon, duc de Bourgogne, envoyèrent des ambassadeurs à Ladislas, et Corvin eut sa part de leurs félicitations. Tous l'excitaient à continuer la guerre et lui promettaient leur secours. Jean Paléologue l'engageait aussi à une nouvelle expédition, dans l'espoir qu'elle pour-

rait le délivrer définitivement des Turcs. Le despote de Servie et le cardinal Julien appuyaient sa demande, chacun dans ses intérêts particuliers. Mais les Polonais s'y opposaient de toutes leurs forces, parce que la Pologne était agitée au dedans, et au dehors attaquée par les Tartares. D'ailleurs une partie de la Hongrie était toujours occupée par les Bohémiens, qui disaient tenir pour Ladislas le Posthume, mais désolaient de leurs brigandages les comtés du nord.

Cependant Ladislas voulait la guerre, et il chargea Corvin de la préparer. De son côté, le pape Eugène, de concert avec les Vénitiens et les Génois, rassembla à Gaëte soixante-dix galères, dont il donna le commandement à un cardinal florentin nommé François Gondolmieri. Cette flotte se dirigea vers l'Hellespont. Elle devait empêcher les Turcs de passer en Europe. Le prince de Caramanie avait pour la troisième fois secoué le joug; il disputait l'Asie aux Ottomans, et résistait à toutes leurs forces. Attaqué sans relâche, et fatigué d'être vaincu, Amurath pardonne au rebelle, et, voulant mettre un terme à la guerre désastreuse qu'il soutenait dans le nord-ouest de son empire, il rend au woïévode Drakul la Valachie, et à Georges Brankovich ses deux fils, auxquels il avait fait crever les yeux, et les forts qu'il lui avait enlevés. Il envoie ensuite un ambassadeur à Jean Huniade pour négocier la paix. Celui-ci en réfère à la diète rassemblée à Segeddin, et la diète consent à traiter avec les Ottomans. On conclut une trêve de dix ans en présence du cardinal Julien, qui dévora son mécontentement (12 juillet 1444). Les sujets de Ladislas et de Georges étaient, au contraire, dans la joie. Amurath s'engageait à restituer à Brankovich la Servie et l'Herzegovine, à laisser la Valachie sous la suzeraineté des Hongrois, et à payer une somme de soixante-dix mille ducats pour la rançon de son gendre. Les Turcs demandèrent le serment sur l'hostie, mais on s'y refusa. Ils jurèrent sur le Coran, les chrétiens sur l'Évangile. Le traité était écrit dans les deux langues (1).

Au milieu de ses négociations avec les chrétiens, une

(1) Bonfinius, *Dec.* III, liv. VI, p. 457.

nouvelle accablante plongea le sultan dans la plus profonde douleur; son fils aîné, Aleaddin, prince doué de qualités brillantes, venait de mourir. Amurath, qui joignait à ses talents militaires une tendre affection pour ses enfants, éprouva un tel regret de cette perte, qu'il prit la résolution de renoncer au trône. Après avoir environné son fils Mahomet, âgé seulement de quatorze ans, de ministres vieillis dans les affaires et capables de guider son inexpérience, il alla chercher le repos d'une vie jusque-là si agitée, dans l'agréable retraite de Magnésie, avec un petit nombre de favoris.

Mais tandis que le sultan, à peine arrivé au milieu de sa carrière, confiait aux mains inhabiles de son fils les rênes du gouvernement, les ennemis de l'empire ottoman veillaient, attentifs à saisir la première occasion favorable de se venger de tous les désastres que leur avaient fait éprouver les armes musulmanes. Le traité de paix était à peine signé lorsque arrivèrent les députés de la flotte croisée, assurant que l'armée des infidèles ne pouvait passer d'Asie en Europe. Ils demandèrent à Ladislas d'agir promptement. L'empereur Jean II Paléologue, craignant que la paix de Segeddin ne tournât contre son repos, sollicita du pape, des Francs, de Philippe duc de Bourgogne, une nouvelle croisade qui effaçât l'affront de Nicopolis. Les Hongrois regrettaient d'avoir perdu une si belle occasion de chasser les Turcs de l'Europe, et le cardinal Julien n'était pas moins impatient de terminer la guerre contre les ennemis du Christ : aussi s'empressa-t-il de profiter de la disposition des esprits pour faire rompre le traité. Afin de mieux s'assurer de Georges, on lui promit de nouvelles possessions. Les Polonais murmurèrent, car les Russes envahissaient alors la Lithuanie.

La deuxième expédition de Bulgarie commença par le passage du Danube à Orsowa. Cette fois, instruit par l'expérience de la première campagne, on résolut de laisser en arrière les places des Turcs et de pousser droit à Gallipoli. Deux routes y conduisaient : l'une au milieu de l'Hémus, directe, escarpée et difficile; l'autre entre l'Hémus et la mer, plus longue et plus sûre. Ladislas prit la seconde,

après avoir donné un assaut inutile à Nicopolis. Un chef des Valaques vint le joindre avec ses vassaux. Effrayé du petit nombre de ses troupes, il lui conseilla sagement la retraite. En effet, une fois la paix conclue, la plupart des croisés allemands et bourguignons étaient rentrés dans leurs pays. Le corps d'armée du légat était réduit à une poignée de soldats. Néanmoins Ladislas ne suspendit pas sa marche. Ses troupes ravagèrent en passant les églises grecques et bulgares, brûlèrent vingt-huit navires ottomans destinés à entrer dans la mer Noire et à remonter le Danube, soumirent quelques places fortes, et vinrent camper près de Varna, ville située sur les bords de la mer, et qui ouvrit ses portes à l'armée chrétienne.

Dans ce pressant danger, Amurath avait consenti à sortir de sa solitude de Magnésie, et, indigné de la violation de la paix, il s'était élancé de l'Asie à la tête d'une armée de quarante mille hommes. Au lieu de gagner l'Hellespont, où croisait la flotte pontificale, il était venu débarquer sur les rives du Bosphore. Des vaisseaux génois avaient transporté ses troupes, moyennant la rétribution d'un ducat par homme. D'Andrinople il s'était avancé à marches forcees, et avait assis son camp à quatre mille pas de celui des Hongrois. Le cardinal Julien proposa de retrancher le camp au moyen de fossés et de barricades de chariots. Huniade et le despote de Servie s'y opposèrent, et la bataille fut résolue.

La veille de la fête de saint Martin (10 novembre 1444), les troupes des deux partis se rangèrent en bataille. Du côté des chrétiens les dispositions furent prises par Huniade. La bataille, engagée dès le point du jour, durait encore à la neuvième heure. Le cardinal Julien et Georges Brankovich s'élancèrent les premiers contre les Turcs. Les ennemis les repoussèrent; mais Huniade et Ladislas rétablirent le combat, et portèrent la mort dans tous les rangs. C'est alors, dit-on, que le sultan, voyant ses janissaires plier, tira de son sein la copie du traité fait avec les Hongrois, et, levant les yeux au ciel, demanda au Dieu des chrétiens la punition du parjure. Bientôt Ladislas, emporté par son ardeur, se précipita au milieu des janissaires. Entouré de cinq cents cavaliers, ses gardes du corps, sous la bannière de Saint-

Georges, portée par Étienne de Bathori, il multiplie les prodiges de valeur et cherche Amurath dans la mêlée. Mais son cheval blessé au pied d'un coup de hache, tombe entraînant sous lui son cavalier. Aussitôt un vieux janissaire s'approche, lui coupe la tête, la plante sur une lance, et crie avec force aux ennemis : Voilà la tête de votre roi ! »

Cet horrible pendant d'une autre pique au haut de laquelle le sultan faisait porter le traité de Segeddin pour montrer à ses soldats ce monument de la perfidie des chrétiens, jeta la terreur dans l'armée hongroise, et fut le signal de sa défaite. Elle battit en retraite, malgré le courage que déploya Huniade afin d'arracher aux ennemis le corps du jeune roi. Le héros est lui-même obligé de céder, et, reconnaissant la vengeance divine, il part en criant aux siens : « Sauve qui peut ! » Les Hongrois rentrèrent dans leur camp, après avoir perdu les deux tiers de leur armée, avec le cardinal Julien, l'auteur de ce grand désastre, et Étienne Bathori, père du woïévode de Transylvanie. Trente mille Ottomans restèrent sur le champ de bataille. Bonfinius prétend que le récit de cette funeste journée fait par les historiens turcs est moins honorable pour Amurath, qui, retranché derrière ses bagages et entouré de ses janissaires, désespérait du salut de son armée à la vue du désordre qui gagnait d'abord tous les rangs. Il se disposait à fuir lorsqu'un des siens le força de vaincre en l'empêchant de s'éloigner. Deux cent cinquante chariots chargés d'objets précieux tombèrent entre les mains des vainqueurs. Le sultan annonça cette victoire au sultan d'Égypte, et, pour mieux lui faire connaître quels hommes de fer il avait vaincus, il lui envoya vingt-cinq cuirasses de nobles Hongrois. La tête de Ladislas, conservée dans du miel, fut adressée à Djubé-Ali, gouverneur de Bursa. Les habitants vinrent en foule au-devant de ce triste trophée, le lavèrent dans les eaux du Niloufer, et le portèrent en triomphe par toute la ville.

Georges et Huniade firent passer le Danube aux débris des croisés, qui du reste ne furent point poursuivis par les Turcs. Le deuil fut grand en Hongrie, en Pologne et dans toute la chrétienté. Le pape donna des larmes à Ladislas, et célébra en son honneur un magnifique service dans la

basilique de Saint-Pierre. Le sultan voulut rendre aussi un éclatant témoignage à sa valeur. Il fit élever une colonne à l'endroit où le roi de Hongrie était tombé; mais l'inscription modeste célébrait la valeur et déplorait l'infortune de Ladislas sans blâmer son imprudence (1).

Satisfait d'avoir sauvé l'État, et fatigué du trône, Amurath résigna une seconde fois la couronne pour regagner ses délicieux jardins et son palais de Magnésie. Mais à peine goûtait-il les douceurs du repos, que l'empire réclama encore son sauveur. Les janissaires, révoltés, se livraient à des scènes de désordre qui portaient l'épouvante dans Andrinople. Cette terrible sédition décida les ministres du jeune sultan à solliciter la présence d'Amurath. Ce prince, sacrifiant ses goûts au vœu de ses anciens sujets, céda à leurs prières, revint à Andrinople, et remonta pour la troisième fois sur le trône. Dès qu'il eut ressaisi le sceptre, les janissaires reconnurent la voix de leur maître et rentrèrent aussitôt dans l'ordre, tant son nom leur inspirait de crainte et de respect (1445).

A peine en possession de l'autorité souveraine, qu'il ne devait plus déposer jusqu'à sa mort, il ne détacha plus ses regards de la partie méridionale de l'ancien empire byzantin en Europe, du Péloponèse et de l'Albanie. Peu de temps après le désastre de Varna, où les Latins seuls, et non les Grecs, avaient porté la peine de cette perfidie dont Jean Paléologue avait été le premier auteur, il avait renouvelé la trêve avec l'empereur. Les États de ce dernier étaient alors limités aux dépendances de la capitale, renfermées dans la longue muraille d'Anastase. Le traité qu'il avait signé ne comprenait pas ses frères, les despotes du Péloponèse. Théodore avait été institué despote de Sparte, lors du partage de l'empire entre les fils de Manuel. Après sa mort, il avait eu pour successeur son neveu Théodore, fils d'Andronicus, qui ensuite échangea la possession de ses domaines avec son oncle Constantin. Ce prince, arrivé dans le Péloponèse, étendit sa domination, et se trouva bientôt maître de presque toute la péninsule, à l'exception de la part de

(1) Gibbon, t. XIII.

son frère Thomas. Les progrès de Constantin, auquel était réservé le trône de Byzance, furent encore favorisés par la longue campagne d'Huniade.

Cette extension de puissance provoqua l'envie et les attaques d'Amurath. Son propre désir et les instances du beglerbey de Romélie et du duc d'Athènes, Neri Acciaiuoli, qui avait rompu son alliance avec Constantin, lui inspirèrent la résolution d'en faire la conquête. Laissant donc la paix au possesseur de Constantinople, il descendit sur la Grèce centrale à la tête de soixante mille hommes. Il reçut à Thèbes l'hommage du prince florentin Neri, puis vint forcer le mur que Constantin avait achevé à l'isthme d'Hexamilon, et derrière lequel il s'était retranché avec son frère Thomas et toutes les forces du Péloponèse (1446). Corinthe, abandonnée de sa garnison, qui s'était rendue à la défense de la muraille, devint la proie des barbares et fut livrée aux flammes. Les nouveaux vainqueurs détruisirent pour la quatrième fois les fortifications de l'isthme, et comblèrent les fossés. La dévastation de Patras, la seconde capitale de la Morée, suivit l'incendie de Corinthe. A l'approche des Turcs, la plupart des habitants avaient pris la fuite; il en restait encore quatre mille : ceux-ci payèrent de la liberté leur aveugle confiance. Les janissaires commencèrent par miner les murs de la citadelle, qui leur opposait une vive résistance. Mais les Grecs, versant des flots de poix fondue, les forcèrent à la retraite, puis remplirent les brèches et se fortifièrent de nouveau. Lorsque le reste de son armée arriva, le sultan leva le siége et conclut avec Constantin un traité en vertu duquel tout le Péloponèse devait être tributaire des Turcs (1). Soixante mille Grecs furent pris et emmenés en esclavage. Constantin, comme despote de Sparte, et son frère Thomas, comme despote d'Achaïe, durent payer une capitation pour tous les sujets que le vainqueur voulut bien leur laisser.

Ce ne furent pas les Grecs qui empêchèrent Amurath de consommer leur ruine après la dévastation du Péloponèse. Le sultan ne comprit pas que ses victoires n'avaient fait

(1) Chalcondyle, liv. VII, p. 109.

qu'enflammer davantage le courage des Hongrois, et qu'elles lui coûtaient trop cher pour en tirer de grands avantages. Il ne cessa point de harceler la Hongrie, comptant sur les embarras d'Huniade. Choisi pour régent jusqu'à la majorité du jeune roi Ladislas le Posthume, que Frédéric III retenait à sa cour, Huniade passa deux années à ravager l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, et employa les deux suivantes ou à combattre les Turcs ou à pacifier la Hongrie. La sagesse de son administration prouva qu'il unissait les talents du politique à ceux du guerrier. On le voyait avec admiration rendre la justice en tous lieux, en tout temps, assis ou à cheval, et avec un tel esprit de conciliation et de prudence, qu'il mit fin aux discordes civiles. Il se montra terrible à l'empereur d'Allemagne, qui ne voulait point restituer aux Hongrois leur jeune roi et la couronne de saint Étienne, qu'Élisabeth avait remise à sa garde, aux Valaques et aux Moldaves. Au milieu de ces soins divers, il sut contenir les Turcs sur la rive droite du Danube; il les surveillait pendant le jour, et allumait de grands feux pendant la nuit afin d'éviter les surprises.

Au lieu de se borner à une guerre défensive, quatre ans après la bataille de Varna, Huniade résolut de prévenir les desseins d'Amurath. Il fit alliance avec le prince d'Albanie, Scanderbeg, et se mit à la tête de l'armée la plus belle et la mieux disciplinée que la Hongrie eût encore levée, comprenant environ quatre-vingt mille hommes, dont huit mille Valaques sous Dan, institué woïévode de la Valachie à la place de Drakul, et deux mille arquebusiers allemands et Bohémiens. Huniade passa le Danube pour rejoindre Scanderbeg, et envahit la Servie. Le despote Georges Brankovich lui devait d'avoir recouvré sa principauté; mais, effrayé de la puissance des Turcs et jaloux du guerrier hongrois, il avait refusé les auxiliaires que lui avait demandés l'armée chrétienne. Il ajouta même une trahison dans le genre grec, et dévoila au sultan les plans d'Huniade.

Instruit de cette invasion, Amurath vint au secours du despote son allié, empêcha la jonction de Corvin et de Scanderbeg, et rencontra l'armée hongroise dans la plaine de Kossova, illustrée cinquante-neuf ans auparavant par la vic-

toire et par la mort d'Amurath Ier. Les chrétiens s'y étaient retranchés au milieu du mois d'octobre. L'armée ottomane, forte de cent cinquante mille hommes, employa trois jours au passage de la Sitnitza, rivière qui coule au milieu de la plaine. Trop confiant en sa fortune passée, Huniade, au lieu d'attendre les secours que lui avait promis le prince albanais, quitta son camp et marcha au-devant de l'ennemi, près du village de Brod, au delà de la Sitnitza. Avant d'accepter le combat, le sultan fit une dernière tentative de conciliation, que repoussa le fier Huniade.

La veille de saint Luc (17 octobre 1448), les deux armées prirent leurs positions. Les habiles dispositions du général hongrois, sa cavalerie pesante, le ressentiment contre les Turcs et l'attente où étaient ses troupes de l'arrivée de Scanderbeg, balancèrent pendant trois jours la supériorité du nombre, laquelle était hors de proportion. La plaine, dans toute sa largeur (cinq milles), ne pouvait contenir le front serré de l'armée turque. On prit ses repas sur le champ de bataille. Le second jour, les Hongrois, enveloppés de toutes parts, balançaient encore la victoire, lorsqu'ils furent trahis par les Valaques, qui passèrent du côté des Ottomans. Ils durent céder; cependant ils se retirèrent en bon ordre, et parvinrent à gagner leurs retranchements. Après cet échec, Huniade, désespérant du succès, sortit furtivement du camp vers le soir avec quelques officiers favoris. Le lendemain (19 octobre), l'armée hongroise fit encore des prodiges de valeur; mais, abandonnée de son chef, elle se dispersa et fut massacrée. Dix-sept mille hommes restèrent couchés dans la poussière, et parmi eux le frère de Corvin avec une foule de magnats de Hongrie. De son côté, Amurath, effrayé de ses pertes, qui se montaient à trente-quatre mille hommes, fit jeter la plus grande partie de ces cadavres dans la Stitnitza, dont les bords, ainsi que la plaine, étaient couverts de sanglants débris (1).

Huniade dans sa fuite courut plusieurs périls : deux Turcs l'arrêtèrent; mais, tandis qu'ils se disputaient la croix d'or pendue à son cou, il reprit son épée, tua un des agresseurs,

(1) Bonfinius, *Dec.* III, liv. VIII, p. 474.

et mit l'autre en fuite. Puis il tomba entre les mains de son ennemi, le despote Georges, à Semendra. Mais celui-ci le relâcha à condition que Mathias, fils du régent, épouserait sa fille, et il garda en otage Ladislas Corvin. Huniade se fit bientôt rendre son fils à main armée, et força Georges à la soumission. Amurath, furieux de ce que le despote ne lui avait pas livré le général hongrois, ordonna d'envahir ses États. Corvin surprit l'armée turque à la faveur d'un brouillard épais, et la détruisit. Le sultan laissa la Hongrie en paix jusqu'à sa mort. Désormais les seules affaires de ce royaume et de l'Autriche vont occuper Huniade, avant qu'il remporte sa plus belle, mais sa dernière victoire sur les Ottomans, au fameux siége de Belgrade. Les défaites de Varna et de Kossova obscurcirent momentanément la gloire dont le héros s'était couvert en combattant les infidèles. La grande confiance que lui avaient inspirée ses premiers succès fut en partie la cause de ses revers. Il aurait sans doute gagné la bataille de Kossova, s'il eût attendu les secours que Scanderbeg devait lui amener d'Albanie.

Ce contemporain de Jean Huniade, son rival de gloire, se dresse maintenant dans l'arène, grand de toutes ses luttes contre les Ottomans et de la défense héroïque de son pays. Athlète généreux de l'affranchissement des peuples, il va mériter notre attention, en occupant les armes musulmanes de manière à différer la ruine de l'empire grec. Georges Castriot, le plus jeune fils de Jean Castriot, prince d'Albanie, tributaire d'Amurath, avait été remis en otage, ainsi que nous l'avons dit, entre les mains du suzerain, avec ses trois frères. Ceux-ci restèrent confondus dans la foule des esclaves, et moururent en bas âge. Georges, resté seul, s'attira par sa rare intelligence, son caractère ferme et sa belle figure, l'amitié du sultan, qui le fit élever dans la religion de Mahomet. Il surpassait tous ses compagnons par son adresse, par sa force et son courage, qui le rendaient, à dix-huit ans, le guerrier le plus redoutable de l'armée. Il abattit d'un seul coup la tête d'un taureau; il avait sauté seul dans les murs d'une ville assiégée. Trois victoires successives sur un Tartare et deux Persans qui avaient fait un défi aux guerriers ottomans, lui méritèrent la haute faveur

d'Amurath, le surnom de *Scanderbeg* (prince Alexandre), le titre et le rang de *sangiak*, le commandement de cinq mille chevaux, et lui ouvrirent la route des premières dignités de l'empire. Mais, à la mort de Jean Castriot, le sultan, au lieu de rendre à Scanderbeg la principauté d'Albanie, où avait régné son père, y établit un gouverneur, et eut soin d'occuper toujours le jeune prince à la guerre. Blessé de cette injustice, et brûlant du désir de s'affranchir de la servitude, Scanderbeg résolut de se venger à la première occasion favorable. Aussi, lorsque les Turcs eurent été battus par Huniade aux environs de Nissa, pendant la longue campagne, Georges Castriot, âgé de vingt-neuf ans, déserta les drapeaux d'Amurath. Dans la confusion de la déroute, il força le reis-effendi, ou principal secrétaire, un poignard sur la poitrine, de lui délivrer un ordre par lequel il enjoignait au gouverneur de Croïa de remettre le commandement de la place au porteur du message, comme à son successeur. De peur qu'une trop prompte découverte ne nuisît à ses projets, il poignarda ensuite l'innocent complice de sa fraude, et s'évada heureusement avec son neveu Hamsa (novembre 1443).

Sept jours après avoir quitté l'armée turque, Castriot, sur l'ordre signé du reis-effendi, se fit délivrer les clefs de Croïa par le gouverneur, y introduisit pendant la nuit six cents guerriers qu'il avait recrutés dans sa fuite, et égorgea la garnison plongée dans le sommeil. Un succès complet ayant couronné son audacieux stratagème, Scanderbeg ne dissimula plus, et, renonçant publiquement au prophète et au sultan des Turcs, il se déclara le vengeur de sa nation et de sa famille, et appela les Épirotes à la liberté. Ses parents, possesseurs de plusieurs villes de l'Épire, se rendirent avec empressement auprès de lui, et concertèrent avec l'heureux Scanderbeg les moyens de secouer le joug des Ottomans. Les noms de religion et de liberté allumèrent une révolte générale; les places de Petrella, de Petralba et de Stelusia ou Stallasi, reconnurent le nouveau maître de l'Épire, qui se trouva bientôt en possession de tout l'héritage paternel. Les princes des pays environnants se joignirent à lui, et dans l'assemblée des états d'Épire il fut choisi pour con-

duire la guerre contre les Turcs; tous les alliés s'engagèrent à fournir leur contingent d'argent et de soldats, et les braves Albanais jurèrent unanimement de vivre et de mourir avec leur prince héréditaire. Affable dans ses manières et sévère dans la discipline, le *soldat du Christ* sut bannir de son camp tous les vices, et maintenir son autorité sur ses intrépides compagnons en donnant l'exemple. Sous la conduite d'un tel chef, les Albanais se crurent invincibles, et inspirèrent à leurs ennemis la plus haute idée de leur valeur. Attirés par l'éclat de sa renommée, les plus braves aventuriers de France et d'Allemagne accoururent sous les drapeaux de Scanderbeg, afin de partager ses périls et sa gloire. Huit mille chevaux et sept mille hommes d'infanterie formaient l'armée permanente du héros d'Albanie, qui résista durant vingt-trois années avec ces forces inégales à toute la puissance de l'empire ottoman et aux efforts de deux conquérants redoutables, Amurath II et son fils.

Après avoir reconquis par son adresse et son courage les États de son père, et célébré le baptême de son neveu Hamsa, déterminé comme lui à défendre la religion de ses ancêtres, Scanderbeg, toujours actif et prévoyant, réunit ses forces et alla camper à quatre-vingt mille pas de Croïa, qui avait pour moyens de défense d'immenses munitions, de fortes murailles et sa position sur un rocher, afin de prévenir le général turc Ali-Pacha, envoyé contre lui à la tête de quarante mille hommes. Ses habiles dispositions lui présentèrent de grands avantages, et permirent à ses troupes, distribuées sur des rocs escarpés, de foudroyer avec l'artillerie les ennemis, engagés dans une espèce de bassin que formait une chaîne de montagnes arrondies en cercle. S'il faut ajouter foi au récit exagéré de Barletius, vingt-deux mille Turcs seraient restés sur le champ de bataille dans cette première rencontre, deux mille auraient été pris, et vingt-quatre drapeaux enlevés, tandis que les vainqueurs n'auraient perdu que cent hommes (1443).

L'abdication d'Amurath après la campagne de Hongrie procura un moment de repos à Scanderbeg; mais bientôt de nouveaux combats lui offrirent de nouvelles occasions de gloire. Il battit successivement Firouz-Pacha et Mustapha-

Pacha, les chassa de l'Épire comme leur prédécesseur Ali, et assiégea Daïna, forteresse dont les Vénitiens s'étaient emparés. L'approche d'une armée ottomane obligea Scanderbeg à lever le siége et à faire la paix avec Venise. Mustapha ne put réparer la honte de sa première défaite; vaincu une seconde fois, il laissa dix mille morts sur la place, et tomba lui-même au pouvoir de l'ennemi, avec dix autres Turcs de distinction, que le sultan s'empressa de racheter moyennant vingt-cinq mille ducats.

Pour venger les expéditions humiliantes de ses généraux, Amurath résolut de se mettre lui-même à la tête de l'armée. Plus de cent mille hommes s'avancèrent sous ses ordres pour conquérir Sfetigrad et Dibra (1449). Le 14 mai il se présenta devant la première de ces villes; elle fut obligée de capituler, malgré l'héroïque courage de Scanderbeg, qui ne laissait aucun repos aux assiégeants, et qui tua de sa propre main le pacha Firouz. Celle de Dibra, que défendit avec une constance admirable son commandant Parlat, fut vaincue par un artifice grossier et par les scrupules de la superstition de ses habitants : ils refusèrent de boire de l'eau du seul puits de la ville, où l'on avait jeté un chien mort. Dans cette campagne, Amurath perdit encore plus de vingt mille hommes de ses meilleures troupes. Après le départ des Turcs, Scanderbeg assiégea Sfetigrad durant un mois, sans aucun succès.

Au printemps de l'année suivante, Amurath revint en personne pour assiéger Croïa. Scanderbeg avait mis les femmes et les enfants en sûreté chez les Vénitiens ses alliés. Cédant à la supériorité de l'ennemi, il se retira sur le Tumenistos, mont inaccessible, situé à un mille de la capitale. Le sultan assit son camp dans la plaine de Tyane, et parut sous les murailles vers la fin d'avril. Le fidèle Uracontes avait reçu le commandement de la ville; Amurath, après avoir inutilement essayé de le corrompre, fit fondre des canons : en quinze jours il en eut dix, dont quatre lançaient de grosses pierres de six quintaux, et les six autres des boulets de deux quintaux. Scanderbeg laissa l'artillerie des Ottomans abattre un pan de mur, et à leur assaut il opposa les rangs serrés des Albanais comme un rempart impénétrable.

Plusieurs fois, pendant la durée du siége, l'infatigable guerrier, sortant au milieu de la nuit des gorges des montagnes où il s'était réfugié, surprit les ennemis ensevelis dans le sommeil, et il en fit un affreux carnage. Dans une seule action plus de huit mille Turcs restèrent sur la place. Souvent les assiégés, sous la conduite de leur gouverneur Uracontes, exécutaient en même temps de vigoureuses sorties, jetaient l'épouvante parmi les janissaires, et ajoutaient au désordre des entreprises nocturnes de leur prince. Enfin, lassé de ces escarmouches sans gloire, qui affaiblissaient chaque jour son armée, Amurath envoya un ambassadeur à Scanderbeg pour lui offrir l'investiture des pays insurgés, pourvu qu'il se reconnût son vassal et s'obligeât à lui payer un tribut de cinq à dix mille ducats. L'ambassadeur Yousouf, accompagné de quelques habitants de Dibra, chercha vainement le chef albanais pendant deux jours sur le Tumenistos et sur les bords de l'Ismos; enfin il le trouva dans le *Champ-Rouge*, à une heure de la rivière. Scanderbeg refusa de souscrire aux conditions du sultan, qui, contraint de lever le siége, malade et humilié, reprit la route d'Andrinople. Il n'y arriva qu'après avoir éprouvé de nombreuses pertes dans les défilés des montagnes, où le harcelait sans cesse un ennemi presque invisible. Les troupes ottomanes rentrèrent dans leurs quartiers d'hiver, avec la honte d'avoir été constamment vaincues par un peuple moins nombreux qu'elles, mais déterminé à mourir libre et fidèle à la religion du Christ.

L'empereur Jean Paléologue était mort pendant l'hiver qui s'écoula entre la prise de Sfetigrad et le siége de Croïa, laissant l'Église grecque dans une grande agitation, et son empire dans un état déplorable, par la puissance formidable des Turcs, par l'extrême faiblesse de ses sujets et par la funeste discorde de sa maison (31 octobre 1449). La mort d'Andronic et la profession monastique d'Isidore avaient réduit la famille royale aux trois fils de l'empereur Manuel, Constantin, Démétrius et Thomas. Comme le dernier souverain ne laissait pas d'enfants, le trône appartenait à Constantin, qui était au fond de la Morée avec Thomas. Démétrius, possesseur du domaine de Sélymbrie, se trou-

vait dans les faubourgs à la tête de nombreux partisans. L'ambition de ce prince ne se refroidissait pas devant les calamités qui pesaient sur l'empire, dont sa conspiration avec les Turcs et les schismatiques avait déjà troublé la paix. On célébra les funérailles de Jean II Paléologue avec une précipitation extraordinaire, et même suspecte. Afin de justifier ses prétentions à la couronne, Démétrius observait qu'il était l'aîné des fils nés dans la pourpre et sous le règne de son père. Mais le sénat et les soldats, l'impératrice mère et le despote Thomas, le clergé et le peuple, soutinrent unanimement les droits du successeur légitime, Constantin Dragosès, prince doux et équitable, à l'âme grande et noble, et qui ne manquait ni de talent ni de bravoure.

Amurath eut la satisfaction de fixer l'ordre de succession au trône entre les deux prétendants, comme s'il eût été l'arbitre de l'empire. Le protovestiaire ou grand chambellan Phranza fut député à Andrinople en qualité d'ambassadeur. Le sultan accueillit avec bienveillance la prière de Phranza, le renvoya comblé de présents, et, confirmant le choix de la plus grande partie des Grecs, il assura à l'héritier légitime ce sceptre que son fils devait bientôt briser entre les mains du dernier des Paléologues. C'est dans l'antique ville des Lycurgue et des Léonidas que deux illustres députés couronnèrent Constantin XII Dragosès. Le nouvel empereur partit de la Morée au printemps, évita la rencontre d'une escadre turque, et fit son entrée dans la capitale au milieu des acclamations de ses sujets. Il célébra son avénement par des réjouissances et des fêtes brillantes, et ses largesses épuisèrent le trésor de l'État. Oubliant l'ambition dont son frère Démétrius avait donné la preuve, il lui abandonna, ainsi qu'à Thomas, sa despotie du Péloponèse.

Vers la fin de 1450, Amurath donna aussi des fêtes, qui durèrent trois mois consécutifs, dans sa ville d'Andrinople, à l'occasion du mariage de son fils Mahomet avec la fille d'un prince turcoman. A peine le nouvel époux était-il reparti pour son gouvernement de Magnésie, que le sultan mourut frappé d'apoplexie au milieu d'un festin (5 février 1451). Pendant son long règne, il s'était montré religieux et bienfaisant, équitable et ferme. Les Grecs

eux-mêmes avouent qu'il fut observateur fidèle de sa parole, toujours modéré dans la prospérité, et qu'il ne refusa jamais la paix aux vaincus qui la demandaient. Ducas rapporte que ce sultan, depuis le mariage de son fils et avant de se retirer dans une île du lac d'Andrinople, où il termina sa vie, eut une vision durant la nuit. Un homme d'un aspect terrible lui prit la main, tira son anneau du pouce, où il était, et le mit à l'index, puis au doigt du milieu, après cela au doigt suivant, et enfin au petit doigt, d'où il le tira aussi et disparut. A son réveil il manda ses devins, et leur raconta ce songe. Les uns dirent que l'anneau signifiait la souveraine puissance, que le pouce représentait Amurath, et les autres doigts, ses descendants. D'autres annoncèrent tout bas et en secret que le pouce marquait le terme de sa vie, que l'anneau tiré était un signe qu'on lui enlèverait bientôt l'autorité absolue, et que par les quatre doigts il fallait entendre quatre années, durant lesquelles règnerait son successeur.

Pendant les fêtes d'Andrinople, que la mort du sultan allait changer en jours de tristesse, le nouvel empereur de Constantinople s'occupait du choix d'une épouse. On lui proposa la fille du doge de Venise; mais un monarque héréditaire, le successeur des césars romains pouvait-il s'unir à la fille d'un magistrat électif? La distance était trop grande; c'était du moins l'opinion des nobles byzantins. Alors Constantin hésita entre les familles royales de Georgie et de Trébizonde, et le soin de terminer cette importante affaire fut confié au protovestiaire Phranza. Cet officier partit de Constantinople chargé des pouvoirs de l'empereur, et environné de la pompe convenable à sa haute mission. La nombreuse suite de l'envoyé était composée d'illustres personnages, de gardes, de moines, de médecins, et d'une troupe de musiciens. Qui croirait qu'au milieu de la détresse de l'empire grec, cette ambassade dispendieuse fut prolongée plus de deux ans? Phranza nous l'assure cependant, et son récit mérite notre confiance.

Arrivés en Géorgie, pays couvert des ramifications du Caucase et rempli de vallées fertiles et délicieuses, les Grecs furent surpris de voir les habitants des villes et des vil-

lages qu'ils traversaient s'attrouper autour d'eux et prendre le plus grand plaisir à entendre des sons harmonieux, sans savoir ce qui les produisait. De cette terre hospitalière, où il avait été reçu avec tous les honneurs dus à son rang, l'ambassadeur se rendit à Trébizonde; là régnait alors Jean IV. C'est à la cour de ce prince qu'il apprit la mort récente du souverain des Ottomans. Il en fut attristé; car il prévoyait que Mahomet II, jeune et ambitieux, n'adhèrerait pas longtemps au système de paix adopté par son père. Après la mort d'Amurath, sa veuve Marie, chrétienne et fille de Georges, despote de Servie, avait été comblée d'honneurs et de présents, et reconduite dans sa famille. Sur la réputation du mérite de Marie et de sa grande beauté, quoique cette princesse fût âgée de près de cinquante ans, Phranza la désigna comme la plus digne de fixer le choix de l'empereur son maître. Constantin prêtait l'oreille à cet avis, que lui fit passer son ambassadeur; mais les factions de la cour s'opposèrent encore à cette union, et la vertueuse Marie la rendit d'ailleurs impossible, car elle adressa au monde d'irrévocables adieux pour se consacrer à la vie monastique. Alors Phranza donna la préférence à la princesse de Géorgie, dont le père, ébloui d'une alliance si glorieuse, offrit, contre l'antique coutume de sa nation, une dot de cinquante-six mille ducats et cinq mille de pension annuelle, avec la promesse de récompenser dignement l'envoyé de l'empereur. A l'arrivée de Phranza, Constantin ratifia le traité, et assura le député de Georgie qu'au commencement du printemps ses galères iraient chercher la future impératrice (1).

Cette affaire terminée, le monarque prit à part le fidèle Phranza, lui donna des preuves d'une sincère affection, et, lui découvrant les secrets de son âme, il lui dit : « Depuis que j'ai perdu l'impératrice ma mère et le grand domestique Cantacuzène, qui me conseillaient seuls sans intérêt ni passions personnelles, je suis environné d'hommes auxquels je ne puis accorder ni amitié, ni confiance, ni estime. Le grand amiral, Lucas Notaras, opiniâtre dans ses propres

(1) Phranza, liv. III, chap. 22.

sentiments, assure partout que lui seul imprime à mes pensées et à mes actions la direction qu'il lui plaît. Quant aux autres courtisans, ils sont conduits par l'esprit de parti ou par des vues d'intérêt personnel. Faut-il donc que j'initie des moines aux projets de politique ou de mariage? Longtemps encore votre zèle et votre activité me seront utiles. Au printemps, vous irez en Morée engager un de mes frères à parcourir l'Europe occidentale pour solliciter les secours des puissances contre les Turcs, et de là en Chypre exécuter une mission secrète. Puis vous passerez en Géorgie, d'où vous ramènerez la princesse qui m'est destinée. » Constantin assura ensuite à Phranza qu'en récompense de ses services il destinait à son fils, qu'il avait adopté au baptême, une riche et illustre héritière, et à lui-même l'importante fonction de principal ministre d'État. On fit pendant l'hiver les préparatifs de l'ambassade; mais la jeune princesse ne quitta point son père, et ne vit jamais son futur époux: tous ces projets furent ensevelis sous les ruines de l'empire.

CHAPITRE VII

PRÉPARATIFS DU SIÉGE DE CONSTANTINOPLE. — CONSTERNATION DES GRECS.

Le sultan Mahomet II. — Ses qualités et ses vices. — Mahomet renouvelle la paix avec les ambassadeurs de Constantin. — Le pape Nicolas V exhorte les Grecs à renoncer au schisme. — Intentions hostiles du sultan. — Il fait construire une forteresse sur le Bosphore. — Ambassade de Constantin à Mahomet. — Réponse du sultan. — Résolution énergique de l'empereur. — Premières hostilités. — Ravage du Péloponèse. — Le fondeur de canons Orban passe au service des Turcs. — Le grand canon de Mahomet. — Constantin implore vainement les secours de l'Occident. — État de l'Europe. — Fausse union des deux Églises. — Le moine Gennadius. — Obstination des Grecs. — Provisions amenées à Constantinople. — Tableau de Constantinople. — Prédictions sur les destinées de cette ville et de l'empire grec. — Paroles du Prophète appliquées aux événements du siége de Constantinople.

La conquête de Constantinople par les Ottomans fut un des événements les plus mémorables du xve siècle : la chute du trône des empereurs grecs après onze cents ans de durée, et l'établissement de l'empire turc sur le sol de l'Europe, étaient des faits d'une trop haute importance pour ne pas laisser parmi les peuples de la chrétienté des traces profondes. Aussi le sultan qui porta le dernier coup à l'antique Byzance a-t-il conservé dans l'histoire une célébrité que ne partagent pas au même degré les princes de sa dynastie.

Ce ne fut que trois jours après la mort d'Amurath que son fils Mahomet, âgé de vingt et un ans, en reçut la nouvelle, à Magnésie, par un courrier qui lui apporta le message du grand vizir Khalil-Pacha. Mahomet ressaisit avec empressement la couronne que, du vivant de son père, il avait déposée deux fois; et à peine eut-il lu les dépêches de Khalil,

que, s'élançant sur un cheval arabe, il s'écria : « Qui m'aime me suive ! » Arrivé en deux jours à Gallipoli avec ses porte-épée et ses coureurs, d'une prodigieuse agilité, il s'y arrêta deux autres jours, pour donner au reste de sa suite le temps de l'attendre et instruire de son arrivée les habitants d'Andrinople. Les vizirs et les émirs, les imans et les cadis, les soldats et une grande partie du peuple sortirent au-devant de leur nouveau maître. Après avoir rendu, avec tous les grands, un dernier hommage à la mémoire de son père, il les admit à la cérémonie du baise-main. Le jour qui suivit son entrée dans la capitale, il prit possession du trône en présence des vizirs et des hauts fonctionnaires de l'empire. Ishak-Pacha et le grand vizir Khalil se tenaient à quelque distance. Le dernier, dont les conseils avaient engagé deux fois Amurath à reprendre la couronne, ne pouvait pas beaucoup compter sur la bienveillance du jeune sultan. Mahomet le fit approcher, et le confirma dans sa dignité. Ishak-Pacha, en qualité de gouverneur de l'Anatolie, fut chargé de conduire à Bursa le corps d'Amurath II (1).

Mahomet, à qui les contemporains ont décerné le surnom de conquérant, que lui a confirmé la postérité, avait la figure pleine, la barbe épaisse et de couleur dorée, le corps très-robuste et capable de supporter toutes les fatigues de la guerre, dont il fit son occupation continuelle pendant toute sa vie. Il maniait les armes avec une rare dextérité. Son tempérament était tout de feu ; son esprit vif, subtil, dissimulé et fort étendu. Ce prince hardi, entreprenant, insatiable de gloire, ne dut pas ses conquêtes à son courage seul, quelque grand qu'il fût : sa prudence et sa politique y eurent beaucoup de part. Instruit par les maîtres les plus habiles, il parlait cinq langues : l'arabe, le persan, le chaldaïque ou l'hébreu, le latin et le grec. Il avait étudié avec beaucoup de succès les mathématiques, l'astronomie et l'art militaire. L'histoire et la géographie lui étaient familières ; son émulation s'enflammait à la lecture de la vie et des actions des plus grands hommes de l'antiquité. Il protégea les sciences et les arts, et cultiva lui-même la poésie et les lettres. Mais

(1) Ducas, chap. 33.

rien ne peut faire oublier son mépris pour toutes les religions, sa froide cruauté, la corruption de son cœur, non moins grande que celle de son esprit; l'ambition, l'amour de la grandeur et du plaisir, qui étaient l'unique règle de ses actions; son peu de scrupule à violer sa parole, les traités et les serments les plus solennels; ses débauches et ses excès de tout genre, et surtout le fratricide par lequel il souilla le commencement de son règne.

Les ambassadeurs d'Asie et d'Europe vinrent bientôt à Andrinople féliciter le successeur d'Amurath II et solliciter son amitié. En même temps arrivèrent les envoyés de l'empereur de Byzance Constantin Dragosès, et de son frère Démétrius, despote du Péloponèse. Mahomet leur fit l'accueil le plus gracieux, prit le langage de la modération, jura de maintenir la paix comme son père. Le sultan s'efforça de ramener principalement la confiance de l'ambassadeur de l'empereur grec par de flatteuses assurances, et par la promesse solennelle de consacrer les revenus de quelques riches domaines des bords du Strymon en paiement de la pension annuelle de trois cent mille aspres pour l'entretien d'Orkhan, petit-fils de Suleïman, que la politique des Paléologues retenait prisonnier à Constantinople.

Malgré ces assurances de paix, le pape Nicolas V prévit ce que la religion du Christ aurait à souffrir sous Mahomet; touché du danger qui menaçait la plupart des États chrétiens, et surtout l'empire byzantin, il exhorta les souverains de l'Europe à secourir les Grecs, et tâcha d'y engager les peuples en excitant leur zèle. Il envoya pour cet effet en Allemagne le cardinal de Cusa avec le titre de légat, le chargea de ménager une paix solide entre les princes, et d'inviter les fidèles à secourir de leurs aumônes ceux que le Turc menaçait. La même année, le vénérable pontife écrivit aux Grecs pour les instruire de la disposition où se trouvaient les Latins de les secourir. Il les excitait à faire pénitence et à renoncer sincèrement au schisme. Il mandait aussi à l'empereur Constantin que depuis trop longtemps ses sujets abusaient de la patience de Dieu et des hommes en différant toujours leur réunion à l'Église; que, selon la parabole de l'Évangile, on attendrait encore trois ans que le figuier, jus-

qu'alors inutilement cultivé, portât du fruit; et que dans le cas contraire, c'est-à-dire si dans cet espace de temps que Dieu accordait encore aux Grecs, ils n'abandonnaient absolument le schisme, l'arbre serait coupé jusqu'à la racine, et les Grecs tomberaient sous les coups des exécuteurs de l'arrêt déjà porté contre eux par la justice divine. La troisième année après cette prédiction, les Ottomans s'emparaient de Constantinople.

Cependant Mahomet, ayant renouvelé alliance avec les députés de Valachie, de Gênes, de Galata, de Chios, de Mitylène, des chevaliers de Rhodes, et conclu une trêve de trois ans avec ceux de Jean Huniade, marcha en personne contre le prince de Caramanie, qui venait de se révolter, poussé par l'espoir de reprendre les provinces dont il avait été dépouillé. Mais ses tentatives de rébellion furent bientôt réprimées, et Ibrahim offrit pour gage de sa soumission la main de sa fille au sultan. Sa proposition fut acceptée; il tardait à Mahomet d'exécuter le dessein qu'il méditait en secret, la conquête de Constantinople.

Une démarche aussi maladroite qu'intempestive de l'empereur grec fournit au fils d'Amurath le premier prétexte de la fatale rupture. Pendant la campagne de Caramanie, ses ambassadeurs parurent dans le camp des Turcs pour se plaindre, au nom de leur souverain, du retard qu'éprouvait le paiement de la pension d'Orkhan : ils ajoutèrent à leurs plaintes la menace de remettre ce prince en liberté, et même de soutenir ses prétentions au trône, si le double de la somme convenue ne leur était payé à l'instant. Le grand vizir Khalil, ami des Grecs, et parce qu'il était d'humeur douce et facile, et parce qu'il en avait reçu des présents, se vit contraint de leur faire connaître les sentiments de son maître. « Insensés et misérables Romains, leur dit-il, de-
« puis longtemps j'ai pénétré vos artifices et vos manœuvres
« trompeuses; le dernier seigneur suprême, Amurath II,
« de conscience droite et de mœurs affables, était rempli de
« bienveillance pour vous; mais il n'en est pas ainsi de mon
« maître actuel, qu'aucun obstacle ne saurait arrêter. Si
« Constantinople peut échapper à ses entreprises, je croirai
« que la bonté divine diffère encore le châtiment de vos in-

« trigues et de vos subterfuges. O insensés! le traité est à « peine signé, que vous arrivez en Asie pour nous épouvanter « par de vains fantômes. Nous ne sommes pas des enfants « sans expérience et sans force. Si vous êtes en état de faire « quelque chose contre nous, agissez; relâchez le fugitif « Orkhan, proclamez-le souverain de la Thrace, appelez les « Hongrois des autres rives du Danube, reprenez sur nous « les provinces que vous avez perdues il y a longtemps; « mais sachez qu'aucun de vos desseins ne réussira, et que « vous ne ferez que provoquer et précipiter votre ruine. Du « reste, j'instruirai fidèlement mon maître de tout ceci, et « il en ordonnera ainsi qu'il lui plaira (1). »

Ces terribles paroles du vizir effrayèrent les ambassadeurs; mais le sultan, malgré l'indignation que lui causa leur audace, crut devoir dissimuler encore. La mise en liberté d'Orkhan pouvait exciter la guerre civile dans l'empire; Mahomet rassura donc les Grecs par un accueil obligeant et des propos affectueux. Il leur promit qu'au moment où il serait de retour à Andrinople, il écouterait leurs plaintes et s'occuperait d'y faire droit. Mais dès qu'il eut repassé l'Hellespont et fut entré à Gallipoli, il ordonna de chasser les Grecs des bourgs et des villages situés sur les rives du Strymon, dont les revenus étaient affectés à la pension d'Orkhan. Il révélait ainsi ses intentions hostiles, et se préparait à faire repentir l'empereur de ses imprudentes menaces. Bientôt parut un second ordre du jeune sultan, qui menaçait et même commençait en quelque sorte le siége de Byzance.

Bajazet-Ilderim avait fait construire une forteresse sur la rive asiatique du Bosphore. Mahomet conçut le projet d'en élever une autre vis-à-vis et sur le bord opposé, c'est-à-dire du côté de l'Europe, pour se rendre ainsi maître du détroit. A l'entrée de l'hiver il fit publier dans tout son empire qu'on eût à lui envoyer au printemps, dans un lieu nommé Asomaton, situé non loin de Constantinople, mille maçons et charpentiers, un nombre suffisant de manœuvres et chaufourniers, avec tous les matériaux nécessaires. A

(1) Ducas, chap. 34.

cette nouvelle, les chrétiens d'Asie, de Thrace et des îles furent saisis de la plus vive douleur, et dans leur sinistre pressentiment ils s'écrièrent : « La fin de la ville est proche ; « déjà paraissent les signes funestes de la ruine de la na- « tion ; déjà sont venus les jours de l'Antechrist. Que ferons- « nous, et que deviendrons-nous ? Que notre âme nous soit « enlevée, Seigneur, plutôt que de voir le sac de notre ville ! « Que vos ennemis, Seigneur, ne puissent pas dire : Où sont « les saints qui la gardent ? »

Constantin Dragosès, justement alarmé, se hâta d'envoyer des ambassadeurs au sultan, non pour réclamer une seconde fois la pension d'Orkhan, mais pour le détourner de l'exécution de son projet. Admis en la présence de Mahomet, ils lui représentèrent que son aïeul avait longtemps demandé à l'empereur Manuel, avec la soumission d'un fils à l'égard de son père, la permission de bâtir un fort sur son propre territoire ; mais que cette double fortification, qui allait rendre les Turcs maîtres du détroit, ne pouvait avoir pour objet que de porter atteinte à l'alliance des deux nations, d'intercepter le commerce des Latins dans la mer Noire, de priver Constantinople des avantages qu'elle en retirait, et peut-être même de l'affamer. Ils le suppliaient en conséquence de renoncer à ses desseins et d'accepter un tribut, promettant de conserver pour lui une amitié aussi constante et aussi inviolable que celle qu'ils avaient gardée à son père.

« Je ne forme point d'entreprise contre votre ville, ré- « pondit le perfide Mahomet en laissant éclater sa fureur ; « mais ses murs sont la borne de votre empire. Si je veux « faire construire un fort, est-il juste de s'y opposer ? Les « deux rivages m'appartiennent : celui d'Asie, parce qu'il « est possédé par des musulmans ; celui d'Europe, parce que « les chrétiens ne savent pas le défendre. Souvenez-vous du « danger que mon père a couru lorsque les Hongrois alliés « de l'empereur s'avançaient vers la Thrace, et que des « Francs avec leurs galères lui fermaient le passage de « l'Hellespont. Il se vit alors réduit à forcer le passage du « Bosphore, et vos moyens ne répondirent point à votre « malveillance. Alors enfant, j'étais à Andrinople, où j'at- « tendais l'arrivée des Hongrois, qui ravageaient les envi-

« rons de Varna; les musulmans tremblaient plongés dans « l'affliction, et les *gabours* (infidèles), au milieu de la pros- « périté et de la joie, insultaient à leur malheur. Amurath, « mon père, vainqueur à la bataille de Varna, fit vœu « d'élever sur le Bosphore, en ce lieu même, une forteresse « qui regardât celle d'Asie. Ce vœu, je dois l'accomplir, « avec le secours de Dieu. Avez-vous le droit d'empêcher ce « que je veux faire sur mon propre territoire? Retournez chez « vous : dites à votre maître que le Grand Seigneur régnant « ne peut être comparé à ses prédécesseurs; qu'il exécute « vite ce qu'ils n'ont pu faire, qu'il veut fortement ce « qu'ils n'ont pas voulu. Tout envoyé qui se présentera dé- « sormais chargé de pareils messages sera écorché vif (1). »

Lorsque les ambassadeurs eurent rapporté à Constantinople cette réponse pleine de violence, la consternation se répandit parmi les habitants, qui déplorèrent leur misère avec des cris lamentables, et se dirent les uns aux autres : « Voilà celui « qui doit ruiner notre ville, nous emmener captifs, fouler « aux pieds les choses saintes, renverser les temples, et dis- « perser dans les rues et dans les places publiques les reliques « des saints et des martyrs. Infortunés que nous sommes, « que ferons-nous? Où trouverons-nous un refuge? »

Après la déclaration du sultan, Constantin, le premier des Grecs, non-seulement par le rang, mais encore par le courage, avait formé la résolution de prendre les armes et de s'opposer à l'établissement des Ottomans sur le Bosphore. Il en fut détourné par les conseils de ses ministres, qui lui firent adopter un système moins noble. Ils lui persuadèrent de prouver sa patience en souffrant de nouvelles injures, de laisser les Turcs se charger du crime de l'agression, de compter sur la fortune et le temps pour leur défense et pour la destruction d'une forteresse que le sultan ne pouvait conserver longtemps aux portes d'une capitale grande et peuplée. Les précautions que la prudence devait alors suggérer à chaque citoyen, et qui devaient être l'occupation de chaque instant, furent renvoyées sans cesse. Ainsi l'hiver s'écoula au milieu des vaines espérances dont

(1) Ducas, chap. 34.

se berçaient les hommes crédules, et des craintes malheureusement trop fondées des hommes sages. Les Grecs s'endormirent tranquilles sur l'abîme déjà entr'ouvert, jusqu'au moment où le retour du printemps et l'approche de leur terrible ennemi leur annoncèrent leur perte décidée.

Vers la fin de mars 1452, on amena par terre et par mer, de l'Europe et de l'Asie, tous les matériaux nécessaires à la construction de la forteresse. La chaux avait été préparée dans la Cataphrygie; les forêts de Nicomédie et d'Héraclée sur le Pont fournirent les bois, et la pierre arriva des carrières de l'Anatolie. En même temps la plaine d'Asomaton se couvrit d'une multitude d'ouvriers. Deux manœuvres aidaient chacun des mille maçons, dont le sultan fixa la tâche à la mesure de deux coudées par jour. Obéissant à une pensée bizarre, il voulut que la configuration du fort retraçât l'ensemble des lettres arabes dont se compose le nom de Mahomet. Ainsi l'ensemble présentait un plan absurde, s'appuyant sur trois tours : deux l'une près de l'autre, au pied du promontoire qui, dans l'antiquité, portait le nom de *Hermœum Promontorium*, à cause d'un temple de Mercure; et la troisième, qui est la plus considérable, touchant à la mer. Les murailles avaient vingt-cinq pieds d'épaisseur, et le diamètre des tours en avait trente. Tout l'édifice fut couvert d'une solide plate-forme de plomb. Mahomet en personne dirigea une partie des travaux avec une ardeur infatigable, et ses trois vizirs, chargés de la surveillance du reste, achevèrent chacun leur tour respective. Excités par les regards de leur sultan, les Osmanlis déployèrent une ardeur si grande, que l'on vit des gens de toute classe, même de hauts dignitaires, se mêler aux ouviers, et apporter des pierres, de la chaux et des briques. Outre les matériaux amenés d'Asie, les avides musulmans employèrent sans scrupule les débris de plusieurs églises situées sur le Bosphore, entre autres les colonnes de marbre de la magnifique église consacrée à l'archange saint Michel. Quelques chrétiens voulurent les empêcher de s'en emparer, mais ils furent pris et massacrés (1).

(1) Ducas, chap. 34.

Saisi d'effroi à la vue des progrès d'un travail qu'il ne pouvait plus arrêter, l'empereur grec passa des menaces impuissantes aux plus humbles supplications. Il députa une ambassade à Mahomet afin d'obtenir une garde turque qui protégeât les champs et les moissons de ses sujets dispersés dans les villages du Bosphore, et il envoya chaque jour pour sa table les vins et les mets les plus recherchés. Mais ni les prières, ni les prévenances de Constantin n'apaisèrent cet implacable ennemi. Le sultan ordonna, au contraire, à ses gens de mener paître les chevaux et les mulets sur les terres des Grecs, et, s'ils étaient attaqués par les naturels du pays, de recourir à la force pour les repousser. Le fils d'Isfendiar, gendre du sultan, récemment débarqué en Europe, laissa paître ses chevaux au milieu d'un champ de blé mûr, autour d'Épibaton (aujourd'hui Bivados). Le dommage irrita les Grecs, qui accoururent et entreprirent de les chasser. Dans cette occasion, un palefrenier turc ayant frappé un Grec, les parents de ce dernier arrivèrent pour le venger; on en vint aux mains, et plusieurs individus des deux nations périrent au milieu de la rixe.

Un rapport sur cette affaire fut présenté à Mahomet par un de ses ministres. Le farouche Ottoman écouta les plaintes avec joie, et fit partir un détachement chargé d'exterminer les habitants d'Épibaton. Les Turcs surprirent les moissonneurs de ce lieu, qui, comptant sur leur innocence, travaillaient sans crainte, et en massacrèrent quarante (juin 1452). Cet acte d'hostilité fut le signal de la dernière guerre de l'empire byzantin. A la première alarme, l'empereur fit fermer les portes de Constantinople et arrêter tous les Turcs que le commerce ou la curiosité avaient attirés à Constantinople. Dans ce nombre se trouvaient quelques pages du sultan, si convaincus de l'inflexible rigueur de leur maître, qu'ils demandèrent comme une grâce qu'on leur coupât la tête, s'ils étaient privés de la liberté de retourner au camp avant le coucher du soleil. Touché de leurs instances, Constantin les relâcha aussitôt, et le troisième jour il renvoya tous les autres prisonniers. Comme il désespérait de rien obtenir, il se prépara à combattre, et le dernier message de l'héritier des césars à Mahomet annonça la ferme résigna-

tion d'un chrétien et d'un guerrier. « Puisque ni la sainteté des serments, ni la foi des traités, ni la soumission ne peuvent vous inspirer des sentiments pacifiques, dit-il au sultan, poursuivez le cours des hostilités. Ma confiance est en Dieu seul : s'il lui plaît d'adoucir votre cœur, je me réjouirai de cet heureux changement; s'il a le dessein de vous livrer Constantinople, personne ne peut l'en empêcher, et je me soumettrai sans murmure à sa sainte volonté. Les portes de la ville demeureront fermées, et tant que le Juge des princes de la terre n'aura point prononcé entre nous, je défendrai mon peuple jusqu'à l'épuisement de mes forces (1). »

Loin de chercher des excuses pour justifier sa conduite, Mahomet déclara sur-le-champ la guerre. Il y avait déjà six mois que Constantin, prévoyant ce qui devait arriver, avait renforcé la garnison de sa capitale et en avait rempli les magasins. Sur ces entrefaites, le château du Bosphore se trouva entièrement terminé. Comme il était placé à l'endroit le plus resserré du canal, et coupait, pour ainsi dire, le passage à tout navire, le sultan lui donna le nom de *Bohgaz-Kécen* (*coupe-gorge*). Il en confia le commandement à Firouz-Aga, qui avait quatre cents janissaires sous ses ordres, et lui enjoignit de lever un tribut sur tous les navires qui passeraient à la portée de ses batteries. Afin de le mettre en état de remplir le rôle dont il était investi, on plaça d'énormes canons sur la tour de Khalil, la plus rapprochée de la mer. Le 28 août, Mahomet quitta ce lieu, alla reconnaître les fossés de Constantinople, et revint le 1er septembre à Andrinople (1452).

Avant de rien entreprendre, il fallait empêcher les despotes Démétrius et Thomas, qui régnaient dans le Péloponèse, de porter secours à Constantin leur frère et à la capitale. Le sultan envoya donc, au commencement de l'automne, une armée ottomane dans la péninsule pour occuper les forces de ces princes. Elle était commandée par Tourakhan, qui avait vieilli en ravageant ces contrées. Ses deux fils Ahmed et Omar l'accompagnaient; le général franchit avec eux l'isthme de Corinthe, pénétra dans l'Arcadie,

(1) Ducas, chap. 36.

et, passant par Tégée et Mantinée, poussa jusqu'au mont Ithone, entassa partout les ruines, et s'empara de plusieurs villes. Une division marcha ensuite vers Léontari, sous la conduite d'Ahmed; mais elle se laissa surprendre par les Grecs, qui la taillèrent en pièces, et le fils de Tourakhan, fait prisonnier, fut envoyé au despote Démétrius, à Sparte. Au milieu des calamités qui affligeaient ses États, l'épouse du despote Thomas donna le jour à un fils, nommé André, « dernier héritier, dit Phranza, auquel la douleur inspire cette expression, de la dernière étincelle de l'empire romain (1). »

Tandis que son lieutenant dévastait le Péloponèse, Mahomet disposait tout pour le siége de Constantinople. A l'époque où se poursuivaient les travaux du château du Bosphore, un fondeur de canons, Danois ou Hongrois, nommé Orban, qui trouvait à peine sa subsistance au service des Grecs, passa chez les Turcs, auxquels il offrit les secours de son art. Le sultan lui fit un accueil favorable, le combla de présents, et lui assigna une solde tellement élevée, que si l'empereur avait consenti à lui en accorder seulement le quart, il n'aurait jamais quitté Constantinople. Mahomet avait été satisfait de sa réponse à la première question qu'il lui adressa : « Puis-je avoir un canon assez fort pour abattre les murs de Byzance? — Je connais, répondit le fondeur, la force et l'épaisseur de ces murs; mais quand ils seraient aussi solides que ceux de Babylone, je puis vous fondre un canon qui les réduira en poudre. Je suis sûr de ce qui dépend de mon art; mais je ne saurais déterminer quelle sera la portée de la pièce. — Fais-moi un canon, répliqua le sultan : plus tard on décidera de la portée. »

Pour se conformer aux ordres de Mahomet, on établit une fonderie dans la ville d'Andrinople, on prépara le métal; Orban se mit à l'œuvre sur-le-champ, et dans l'espace de trois mois il fournit un modèle d'une grosseur prodigieuse, qui fut placé sur la tour maritime du nouveau fort. Le navire du capitaine vénitien Ricci, qui voulut passer dans le canal sans baisser son pavillon, servit de but à l'épreuve; il fut atteint et coulé bas d'un seul coup. Ricci et trente mate-

(1) Phranza, liv. III, chap. 7.

lots se sauvèrent dans la chaloupe, que le courant entraîna sur le rivage d'Europe, et ils tombèrent entre les mains de la garnison du château. Les prisonniers furent chargés de fers et conduits à Didymotique, en présence du sultan. Il ordonna de trancher la tête aux marins, d'empaler le capitaine, et de laisser leurs corps sans sépulture. L'historien Ducas, qui se trouvait alors dans cette ville, put voir, quelques jours après, leurs misérables restes exposés aux bêtes (1).

Satisfait de l'habileté d'Orban et du succèss de l'épreuve, Mahomet commanda au fondeur un canon, double du précédent, d'une dimension colossale. Cette seconde pièce lançait des boulets de pierre de douze palmes de circonférence et pesant plus de six quintaux. Pour déplacer cette énorme masse il fallait un attelage de soixante bœufs; sept cents hommes étaient nécessaires pour la servir. De retour à Andrinople, le sultan voulut en faire l'épreuve. On traîna le canon devant la porte du palais récemment construit; Orban choisit la pierre et mesura la poudre. Il ne fut chargé qu'avec les plus grandes difficultés. Afin de prévenir les suites qui pouvaient résulter du saisissement et de la frayeur, une proclamation annonça aux habitants le moment où l'on se servirait de la monstrueuse pièce d'artillerie. Au signal donné, une fumée noire et épaisse couvrit la ville entière; une explosion terrible suivit, qui se fit sentir ou entendre à plusieurs kilomètres à la ronde. Le boulet parcourut plus d'un mille, et il s'enfonça dans la terre à la profondeur d'une brasse (2). Cette nouvelle épreuve ajouta encore à l'enthousiasme des Ottomans et aux tristes pressentiments des Byzantins.

Depuis ce jour, une seule et unique pensée, la conquête de Constantinople, obsédait Mahomet. La nuit, au milieu de son sommeil, l'image de cette ville lui apparaissait, et le jour il méditait sur les moyens de s'en rendre maître. Souvent il faisait, sur le soir, le tour de sa résidence, accompagné seulement de deux confidents, pour écouter dans l'ombre les conversations du peuple et des soldats. Si quelque malheureux venant à le rencontrer lui adressait le salut ordinaire : *Longue vie au sultan!* aussitôt Maho-

(1) Ducas, chap. 16.
(1) *Id., ibid.*

met, de sa propre main, frappait l'indiscret au cœur d'un coup de poignard. Une fois, il se leva vers la seconde veille de la nuit, et fit tout à coup appeler par ses gardes son premier vizir. Le message, l'heure, le caractère du prince, le souvenir du passé et son affection pour les chrétiens, qui lui avait fait donner le nom de *Gabour-Ortachi*, ou de frère nourricier des infidèles, tout alarmait la conscience de Khalil-Pacha. Il se crut perdu ; il embrassa sa femme et ses enfants, qu'il craignait de ne plus revoir, se munit d'une coupe remplie de pièces d'or, et courut au palais. Le vizir trouva le sultan tout habillé, assis sur son lit. Alors il se prosterna devant lui, et, selon l'usage des Orientaux, lui offrit l'or qu'il avait apporté. « Que fais-tu, Lala ? » dit Mahomet. « Les officiers de l'empire, répondit Khalil, lorsqu'ils sont appelés à des heures extraordinaires devant leurs maîtres, ne doivent jamais paraître les mains vides ; ce n'est pas mon bien, mais le tien, que je te présente. — Je n'en ai pas besoin, répliqua le sultan ; je veux plutôt accumuler mes bienfaits sur ta tête. Mais je te demande une chose à laquelle je mets bien plus de prix, c'est que tu m'aides à prendre Constantinople. »

A cette parole, le grand vizir frémit, car il était l'ami secret des Grecs, qui l'avaient gagné à force de présents. Revenu de sa surprise, il répondit : « Le même Dieu qui t'a donné une portion si considérable de l'empire romain, ne te refusera pas de t'ouvrir aussi les portes de sa capitale. Les faveurs qu'il se plaît à répandre sur toi et ta grande puissance m'assurent que cette ville ne pourra échapper à ta valeur. Tes fidèles serviteurs et moi, seigneur, je te prie de n'en point douter, nous sacrifierons nos biens et notre sang pour assurer le succès de notre entreprise. — Vois, reprit Mahomet, je me suis débattu toute la nuit sur ma couche. Je me suis levé, je me suis recouché, mais sans pouvoir trouver le sommeil. Prends garde à l'or et à l'argent des Romains ; nous voulons fortement les combattre, et, plein de confiance en Dieu et en son prophète, nous ne tarderons pas à nous emparer de Constantinople. » C'est ainsi que, pour cette fois, il congédia le grand vizir, dont il avait calmé l'inquiétude par la douceur de ses paroles. Sans cesse tour-

menté par ses projets de conquête, le sultan ne reposait plus. Il employait ses heures de loisir à tracer le plan de la capitale de l'empire grec, ses murailles, ses fortifications, à discuter avec ses généraux et ses ingénieurs le point d'attaque, la disposition des divers corps de l'armée, la place des machines de siége et des batteries, les lieux où l'on ferait jouer les mines, et où les échelles pourraient être appliquées. Le jour, il s'efforçait de réduire en pratique ce qu'il avait imaginé durant la nuit (1).

Tandis que Mahomet menaçait le dernier asile du christianisme en Orient, Constantin, sentant que l'heure suprême de l'empire était venue, implorait le secours du Ciel par de ferventes prières, et jetait à l'Occident un dernier cri d'alarme. Mais sa voix se perdait au milieu des vieilles inimitiés des rois et des peuples, plus fortes que la crainte d'un commun danger. Si l'Europe sembla voir avec indifférence l'orage qui s'amoncelait au-dessus de Constantinople, et allait renverser le boulevard de la société chrétienne, c'est qu'elle éprouvait alors une crise violente, c'est que toutes les nations, au moment de s'asseoir dans leurs limites, se heurtaient de nouveau et restaient sans force réelle. Il fallut encore à l'Europe de longues années pour entrer dans la carrière nouvelle, dont le caractère actif s'annonçait déjà par de précieuses découvertes.

Au nord, le Danemark, la Suède et la Norwége, un instant réunis sous le même sceptre par la célèbre Marguerite de Waldemar, venaient de se séparer en trois royaumes (1448). Les efforts tentés pour renouer l'union devaient produire un siècle de guerres. Aussi les États scandinaves, d'ailleurs entourés des Finlandais et des Lapons idolâtres, refusèrent-ils d'aller combattre sous les murs de Byzance les ennemis de la foi. Il semblait que la conformité de doctrines et de cérémonies religieuses dût intéresser plus vivement la Russie que les autres puissances au malheur des Grecs. Mais la Russie, encore en proie aux conquérants tartares de la Grande-Horde, de Kassan et d'Astrakan, ne pouvait ressentir que ses propres misères, et devait songer avant tout à re-

(1) Ducas, chap. 35.

couvrer son indépendance, en brisant le joug des odieux étrangers. Si la Pologne sous les Jagellons était la puissance dominante du Nord, si plus d'une fois elle avait disputé à l'Autriche la possession de la Hongrie et de la Bohême, et donné des souverains à ces deux royaumes, les causes de faiblesse qu'elle recélait dans son sein devaient la faire déchoir bientôt du haut rang où l'avaient élevée les efforts de ses rois. La Prusse n'avait pas encore pris la place de l'ordre Teutonique, et ne constituait pas une nation.

L'Angleterre était peu disposée à des expéditions lointaines : le faible Henri VI, de la maison de Lancastre, triste héritier du vainqueur d'Azincourt, venait de perdre une de ses couronnes, et sentait déjà l'autre ébranlée sur sa tête. Richard d'York se préparait à faire valoir les droits de sa famille longtemps méconnus. Le parlement, abaissé sous les règnes de Henri IV et de Henri V, aspirait à ressaisir son ancienne influence. Ainsi se préparaient pour l'Angleterre ces discordes intestines, ces vicissitudes inouïes de la longue rivalité de Lancastre et d'York, qui devaient neutraliser ses forces pendant un demi-siècle. Les Écossais alléguaient la distance des lieux, et leur roi, Jacques II, peu troublé des catastrophes de l'Orient, ne songeait, après une minorité orageuse, qu'à rétablir l'ordre et le calme dans ses États, à diminuer la puissance de l'aristocratie, et à promulguer des lois avantageuses à la couronne.

La France, dont les chevaliers avaient tant de fois signalé leur courage contre les infidèles, en Afrique, en Europe et en Asie, ne pouvait apprendre sans douleur les triomphes de l'islamisme. Mais, après la longue et terrible guerre qui avait arrêté son essor et longtemps compromis son indépendance, elle respirait à peine, ne demandant qu'à guérir ses blessures et à jouir de la sagesse de Charles VII. Le roi de France, comme le roi d'Écosse, entouré encore de vassaux redoutables, portait par ses institutions un coup terrible à la féodalité, et songeait plutôt à bannir l'anarchie de son royaume qu'à guerroyer sans fruit contre les belliqueux Ottomans. L'Espagne, divisée en plusieurs royaumes et comme isolée du reste de l'Europe, avait encore sa croisade perpétuelle contre les Maures de Grenade, et ne pouvait dé-

tourner ses forces de cette lutte intérieure. Ce n'était pas à la Suisse, en travail de sa constitution, après de longues hostilités contre les ducs d'Autriche et de prodigieux efforts de résistance; ce n'était pas même à l'Italie, morcelée en petits États, la plupart divisés de vues et d'intérêts, jaloux les uns des autres, amollis par le luxe, sans moralité publique, défendue par des milices vénales et aventurières, que l'empereur de Constantinople pouvait demander des secours contre les formidables armées de Mahomet II.

L'Empire, la Hongrie et la Bohême, exposés immédiatement au glaive de l'ennemi s'il parvenait à triompher des Grecs et à s'emparer de leur ville, restaient seuls pour le contenir. Mais, à l'époque où les Turcs menaçaient Constantinople, l'empereur Frédéric III, de la maison d'Autriche, était loin de posséder la même puissance que les anciens césars. Sous le règne de ce prince, l'Allemagne, déchirée par des guerres intérieures, assoupies souvent mais toujours renaissantes, se trouvait hors d'état de s'opposer au progrès des féroces conquérants qui semblaient préparer à l'Europe une nouvelle invasion. Pendant que les ambassadeurs de Constantin parcouraient l'Occident, implorant les secours de tous les princes chrétiens, le froid et égoïste Frédéric III ne s'occupait que de lui et de la grandeur de sa maison, et allait à Rome pour recevoir du pape la couronne impériale. Le royaume de Hongrie, un des plus puissants de l'Europe au XIIe siècle, avait beaucoup perdu de sa force depuis qu'une constitution anarchique avait agrandi, au détriment de l'autorité royale, les prérogatives et l'influence des magnats et des barons. La couronne, devenue élective, était alors portée par Ladislas le Posthume, sous la régence de Jean Huniade. Ce héros, en paix avec les Ottomans, appliquait désormais toute son attention aux affaires de Hongrie et d'Autriche. Ladislas le Posthume régnait aussi en Bohême, avec Georges Podiebrad pour tuteur. La défaite et la mort de Procope en 1434 avait mis fin à la terrible guerre des hussites qui avait désolé ce pays. Il subsistait néanmoins en Bohême un reste de ces sectaires qui devait influer longtemps encore dans ses affaires politiques et religieuses, et l'empêcher de tourner ses forces contre les Turcs.

Ainsi l'Europe, vieillie dans les dissensions et occupée d'intérêts divers, ne pouvait tenter nul grand effort pour sauver l'empire byzantin, dont elle voyait depuis de longues années avec indifférence la lente et pénible agonie.

Malgré la surveillance rigoureuse des Turcs, Constantin avait envoyé au pape Nicolas V des ambassadeurs chargés de lui assurer que les Grecs se soumettaient à sa domination spirituelle, et de lui représenter que l'état où il avait trouvé les affaires en montant sur le trône ne lui avait pas encore permis d'obliger ses sujets à se conformer aux décisions du concile de Florence. Il se proposait de le faire au plus tôt, et de rappeler dans ce dessein le patriarche Grégoire. Le vénérable prélat, voyant l'obstination des Grecs, avait abandonné Constantinople, et s'était retiré à Rome. L'empereur recourait à ce dernier essai de dissimulation, dans l'espoir d'obtenir du pape et de la chrétienté les secours temporels qu'il sollicitait avec les plus vives instances. Pendant qu'il écrivait ainsi à Nicolas V, plusieurs Grecs, au nom de l'Église de Constantinople, félicitaient les hussites de Bohême de n'avoir point reçu les nouveautés des Romains, les exhortant à persévérer, non pas, disaient-ils, selon l'union feinte de Florence, mais conformément aux sentiments des anciens Pères que les Grecs soutiennent.

Cependant les ambassadeurs de Constantin, reçus avec bienveillance par le pape, le prièrent d'envoyer à Byzance quelque homme habile pour aider l'empereur à ramener les schismatiques dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. Nicolas V savait qu'il fallait accorder peu de confiance à la parole des Grecs; mais il ne voulut pas dédaigner ces signes de repentir, et confia cette mission difficile au légat Isidore, archevêque de Kiovie en Russie, que le pape Eugène IV avait créé cardinal au concile de Florence. C'était un homme prudent et très-versé dans la science de l'Église. Il s'embarqua sur un grand vaisseau génois avec un cortége nombreux de prêtres et de soldats, et aborda à Chio, où il séjourna quelque temps, pendant que les marchands vendaient leur cargaison et attendaient un autre bâtiment qui devait faire voile avec eux jusqu'à la ville de Caffa.

L'empereur reçut honorablement le cardinal Isidore, le

traita comme son ami et comme son père, écouta avec respect ses pieuses exhortations, tant en public qu'en particulier, et signa, ainsi que les plus soumis d'entre les diacres et les prêtres, les grands de la cour et les laïques de l'Église grecque, le décret d'union accepté dans le concile de Florence. Mais la mort même n'était pas assez puissante pour dompter l'orgueil des schismatiques byzantins. Le 12 décembre, l'empereur et le sénat se rendirent avec les Latins à Sainte-Sophie, afin de célébrer et de sanctionner par les saints mystères la concorde rétablie dans l'Église. On y fit une commémoration solennelle de Nicolas V, vicaire de Jésus-Christ, et du patriarche Grégoire, alors exilé. S'il faut en croire l'historien Ducas, aucun de ses compatriotes, pas même l'empereur, n'avaient signé de bonne foi la réconciliation. Afin d'excuser leur soumission précipitée et absolue, ils prétendaient s'être réservé le droit de réviser l'acte. Accablés de reproches de ceux qui persistaient dans le schisme, ils leur répondaient tout bas : « Ayez patience; « attendez que Dieu nous ait délivrés du grand dragon qui « cherche à dévorer notre ville; vous verrez alors si nous « sommes réconciliés avec les Latins. »

Mais les moines, les religieuses, les archimandrites, et une foule de citoyens de différentes classes, moins dissimulés que les personnes de la cour dans leur aversion pour l'Occident, se portèrent en tumulte au monastère du Pantocrator, afin de consulter le moine Gennadius, le plus ardent des schismatiques, et regardé comme l'oracle de l'Église. Au lieu de répondre de vive voix, ce fanatique afficha à la porte de sa cellule un écrit par lequel il signalait le décret d'union comme une convention impie, et annonçait les derniers malheurs à tous ceux qui le recevraient. La multitude entière put lire successivement ces terribles paroles, qui sont arrivées jusqu'à nous : « Misérables! pour- « quoi vous éloignez-vous de la vérité? Pourquoi, au lieu « de mettre votre espoir en Dieu, comptez-vous sur les « Italiens? En perdant votre foi, vous perdez votre ville. « Ayez pitié de moi, Seigneur! je jure en votre présence « que je suis innocent de ce crime. Misérables! considérez « ce que vous faites. Au moment où vous renoncerez à la re-

« ligion de vos pères pour embrasser l'impiété, vous subirez « le joug de la servitude. Malheur à vous lorsque vous ju- « gez (1) ! » Alors les prêtres, les abbés, les moines, les religieuses, les soldats et la plus grande partie du peuple s'élevèrent contre l'acte d'union, et prononcèrent anathème contre ceux qui l'avaient approuvé ou qui l'approuvaient. En sortant du monastère de Gennadius, la populace se dispersa dans les tavernes, et là, le verre à la main, elle vomissait des imprécations contre les partisans de l'union. Puis, réunie devant une image de la sainte Vierge, elle la suppliait, en buvant encore, de prendre la ville sous sa protection, et de la défendre contre Mahomet comme elle l'avait autrefois défendue contre Chosroès et le Chagan. Enivrée de fanatisme et de vin, elle s'écriait : « Nous n'avons pas besoin du « secours ni de l'union des Latins ; loin de nous le rite des « azymites ! » Le cardinal Isidore, Grec de nation, pénétrait dans les replis les plus cachés du cœur de ses compatriotes ; il découvrait leurs ruses, et par ce motif ne montrait pas beaucoup de zèle pour rassembler des secours.

Constantin, qui s'attendait à voir sa capitale assiégée au commencement du printemps, envoya acheter des grains, des légumes et d'autres provisions dans les îles et les provinces habitées par les chrétiens. Quatre grands vaisseaux mirent à la voile pour l'île de Chio, d'où ils devaient rapporter du blé, du vin, de l'huile, des pois et de l'orge. Outre ces quatre bâtiments, on en attendait un autre de la Morée, afin qu'ils s'en retournassent ensemble à Constantinople chargés de soldats et de matelots. Les habitants de ces îles étaient agités d'une incertitude mêlée de crainte et d'espérance. Les uns croyaient que Mahomet se rendrait maître de la ville, les autres se persuadaient que son entreprise ne serait pas plus heureuse que celle de son père et de son aïeul, dont tous les efforts pour s'en emparer avaient échoué devant la défense des Grecs. Tandis que les schismatiques de Constantinople mettaient le comble à leurs iniquités, Mahomet, qui, dans les desseins de la divine providence, en devait être le vengeur, se préparait à fondre sur eux avec une

(1) Ducas, chap. 36.

armée formidable. Avant de le suivre au siége de la capitale de l'empire byzantin, il ne sera pas inutile d'en représenter le tableau, et de donner quelques notions historiques et topographiques sur cette ville célèbre.

Située à l'extrémité orientale de l'Europe, dans la plus magnifique position, Constantinople est bâtie, comme Rome, sur sept collines. Elle s'appela Byzance, du nom du navigateur Byzas, son premier fondateur (656 avant l'ère chrétienne); puis Constantinople, du nom de Constantin, qui la choisit pour sa résidence et la plaça sous la protection de l'esprit chrétien. En creusant et déblayant le terrain par l'ordre de cet empereur, on trouva, suivant le rapport des historiens, de vieilles médailles qui portaient pour empreinte le symbole de Byzance : chose singulière, c'était un croissant. Avant de reprendre ce symbole avec Mahomet II, elle devait subsister plus de mille ans sous le signe de la croix. Par suite, les Grecs dégénérés en firent *Istambol* (Ις τὴν πόλιν), et par une autre altération qui prend une signification dans la bouche des Turcs, elle fut appelée *Islambol,* c'est-à-dire plénitude de l'islam. Ils lui donnent aussi le titre pompeux de Mère du monde (*Oumm-Uddunïa*). Souveraine de deux continents et de deux mers, dominatrice de l'Asie et de l'Europe, vaste entrepôt du commerce de l'Orient et de l'Occident, la seconde Rome, d'abord rivale de l'ancienne, bientôt supérieure à son aînée et enrichie de ses dépouilles, est assise aux limites des deux parties du monde, presque enveloppée par les flots et rattachée par un seul point à la terre de la Thrace. Nous pouvons nous la représenter comme un triangle irrégulier, dont l'angle obtus, qui s'avance vers les rivages de l'Asie, est battu par les vagues du Bosphore. Vers le sud, elle regarde la mer de Marmara, connue dans l'antiquité sous le nom de Propontide, et le détroit des Dardanelles, autrefois l'Hellespont. De la première de ces mers, les navigateurs peuvent suivre les côtes escarpées de la Thrace, et voir les sommets de l'Olympe, couverts d'une neige éternelle. La partie la plus étroite de la seconde se trouve entre les anciennes villes de Sestos et d'Abydos. Ce fut dans cet endroit, où l'Hellespont a deux kilomètres de largeur et qu'on peut traverser à la nage, que

Xerxès jeta ce merveilleux pont de bateaux pour faire passer en Europe son innombrable armée.

Du côté de l'Orient, Constantinople commande la longueur sinueuse du Bosphore, qui se replie sept fois sur lui-même comme un immense serpent, dissimulant par instants ses flots derrière les sept promontoires de chacun de ses rivages. Si les temples et les autels expiatoires que les navigateurs de la Grèce avaient semés avec profusion sur ses rochers et sur ses bords attestaient leurs terreurs et leur ignorance, de nos jours un vaste et magnifique panorama trahit la vie d'un grand peuple. Ce panorama se déploie tout diapré de tours, de villages et de palais, qu'offre l'incomparable passage du Bosphore avec ces kiosques élégants et ces habitations délicieuses qui se pressent sur les rives du canal comme un front brillant d'édifices capricieux, avec cet admirable chaos de toits rouges, de panneaux vernissés, de vieux cyprès, et les blanches aiguilles des trois cent quarante-quatre mosquées que vous découvrez au-dessus du premier plan. De l'embouchure septentrionale du détroit, terminé par les roches Cyanées, la vue s'étend sur l'orageux Pont-Euxin. Les nouveaux forts d'Europe et d'Asie sont construits sur les deux continents. Les anciens châteaux, ouvrage des empereurs grecs, qui servaient autrefois de prison d'État, et auxquels on avait donné le nom effrayant de *Léthé* ou *Tours d'oubli*, protégent la partie la plus resserrée du canal. A son extrémité méridionale, le Bosphore décrit vers l'ouest une courbe assez semblable à la corne d'un bœuf, pour séjourner dans un port de six kilomètres de longueur sur un kilomètre de largeur. Ce port, l'un des plus magnifiques et des plus sûrs du globe, est toujours rempli de vaisseaux que tous les vents amènent des pays les plus éloignés. Sa configuration et les richesses qui affluaient naturellement en ce lieu, le firent appeler jadis à juste titre la *Corne-d'Or* (Χρυσόκερας).

A l'époque du siége de Constantinople par Mahomet, un fort s'élevait à chaque pointe du triangle. L'Acropolis, placé au promontoire nommé aujourd'hui *Pointe-du-Sérail*, était le château de Saint-Démétrius. Au fond du port se déployait extérieurement le *Cynégion*, aujourd'hui Haïwan-Séraï,

vaste enceinte circulaire destinée aux combats des bêtes féroces, et plus loin le palais des Blachernes, demeure favorite des derniers empereurs grecs, et dont le nom s'est conservé encore de nos jours dans le quartier grec de la ville. Enfin, au troisième angle, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la muraille, du côté de la terre, s'élevait le *Cyclobion* ou *Pentapyrgion* (cinq tours); c'est la forteresse devenue plus tard si fameuse sous le nom de château des Sept-Tours. Entre l'Acropolis et le Pentapyrgion, on avait creusé deux bassins, le port de Théodose et celui de Julien, comblés maintenant par des amas de sable, autrefois embellis par les magnifiques palais de ces deux empereurs. Un peu plus bas, entre la pointe de Saint-Démétrius et le port de Julien, était le palais *Bucoléon*, ainsi nommé d'un groupe sculpté en pierre représentant un bœuf et un lion. Au-dessus, le grand palais impérial occupait en partie l'emplacement du sérail actuel. Entre le Cyclobion et le port de Théodose était construit le palais *Psamatia,* voisin de la porte de ce nom.

Saisis de frayeur à la nouvelle des immenses préparatifs du sultan, les Grecs se rappelaient en ce moment toutes les sinstres prédictions qui couraient depuis longtemps parmi eux sur les destinées de la capitale ou de l'empire tout entier, de la dynastie régnante ou de toute la chrétienté. Des quatorze portes de Constantinople, qui ouvrent sur le port, depuis la pointe du sérail jusqu'à l'extrémité du quartier des Blachernes, deux, celle de *Cercoporta* ou porte du Cirque, et la porte *Dorée,* que décoraient anciennement des statues de marbre, des bas-reliefs, et sous laquelle passaient la plupart des triomphateurs, avaient été murées, d'après une prophétie annonçant que les vainqueurs entreraient par là dans la ville. Cette tradition subsiste encore chez les Turcs eux-mêmes, qui sont persuadés que les chrétiens s'empareront un jour d'Islambol et rentreront par la porte Dorée dans la ville de Constantin rendue à la religion de leurs pères. Une autre prédiction qui remontait à des siècles très-reculés et qu'on attribuait à un saint homme du nom de Morenus, disait qu'un peuple armé de flèches devait se rendre maître du port et anéantir les Grecs. Relativement à la ville, une quatrième prophétie, en contradiction avec la

précédente, assurait que les ennemis pénètreraient au milieu de son enceinte, jusqu'à la place du Taureau, mais que les habitants poursuivis, reprenant courage, les repousseraient hors des murailles et demeureraient paisibles possesseurs de leur cité.

Plusieurs autres bruits, produits de la superstition et de la frayeur, circulaient de bouche en bouche, et, en redoublant l'ardeur des conquérants, enlevaient aux Grecs tout reste d'énergie, et par leur funeste influence semblaient préparer la catastrophe qu'ils annonçaient. Tantôt on lisait la ruine de l'empire byzantin dans les oracles attribués à la sibylle d'Érythrée; tantôt c'était Léon le Sage qui avait trouvé dans le cloître Saint-Georges deux tablettes, divisées en plusieurs colonnes, dont l'une contenait la série des empereurs, et l'autre celle des patriarches depuis Léon; mais à chaque série manquait le nom du dernier empereur et celui du dernier patriarche. On disait aussi qu'un devin consulté par Michel, le premier des Paléologues, sur la destinée de l'empire entre les mains de ses héritiers, n'avait donné pour toute réponse que le mot *mamaimi*, qui, composé de sept lettres, indiquait, selon les interprètes, que la souveraineté finirait dans sa famille par le septième Paléologue, qui régnait en même temps que le septième Ottoman (1). Enfin, Jean Huniade, après la perte de la bataille de Kossova, avait rencontré dans sa fuite un vieillard doué de l'esprit de prophétie. Le héros lui avait fait un récit de sa disgrâce, et lui avait témoigné un profond chagrin de ce que le bonheur abandonnait les Grecs pour favoriser les impies. « Les chrétiens, lui avait dit le vieillard, pour le consoler de sa défaite, les chrétiens ne subiront que désastres tant que les Grecs ne seront pas entièrement exterminés. Pour mettre un terme aux revers des fidèles, il est nécessaire que Constantinople tombe au pouvoir des Turcs (2). »

(1) Hammer, liv. XII.
(2) Ducas, chap. 38.

CHAPITRE VIII

SIÉGE ET PRISE DE CONSTANTINOPLE. — DESTRUCTION DE L'EMPIRE ROMAIN D'ORIENT.

Transport du grand canon sous les murs de Constantinople. — Ravages exercés par l'avant-garde des Turcs. — Continuation du schisme. — Fanatisme des Grecs. — Commencement du siége de Constantinople. — Ambassadeur de Jean Huniade dans le camp des Turcs. — Machines de siége mises en usage par Mahomet. — Forces des Ottomans et des Grecs. — Attaque et défense. — Incendie de l'énorme machine du sultan. — Secours et victoire des cinq vaisseaux. — Traitement ignominieux subi par l'amiral turc. — Conseil tenu par Mahomet. — Il fait transporter ses navires par terre. — Justiniani échoue dans son projet d'incendier la flottille turque. — Détresse de la ville. — Réponse de Mahomet à un message de Constantin. — Nouvelle tentative des chrétiens pour brûler le pont et les vaisseaux du sultan. — Dernier message de Mahomet à l'empereur grec. — Noble réponse de Constantin. — Préparatifs des Turcs pour l'assaut général. — Constantin ranime le courage des Grecs. — Les Génois réparent les brèches des murs. — Le sultan essaie en vain de corrompre Justiniani. — Nouveau conseil assemblé par Mahomet. — Dernier adieu de l'empereur et des Grecs. — Assaut général. — Mort de l'empereur. — Prise de la ville. — Pillage de Constantinople. — Captivité des Grecs. — Dévastation de Sainte-Sophie. — Départ des vaisseaux italiens.

Dans les premiers jours de février 1453, Mahomet ordonna de transporter sous les murs de Byzance le monstrueux canon d'Orban. Il était traîné par un attelage de soixante bœufs; deux cents hommes marchaient de chaque côté pour le tenir en équilibre; deux cent cinquante ouvriers allaient en avant, afin d'aplanir la route et de réparer les chemins. Il fallut près de deux mois de travail pour faire un trajet de deux journées. Karadjabeg, chargé du commandement de l'escorte, occupa les loisirs d'une marche si lente à faire des excursions au nord et au midi des campagnes environnant Constantinople, et s'avança jusque sur les rivages de la mer Noire et de la Propontide. Il soumit

en passant les villes de Mésembrie, Anchialos, Byzon, la tour de Saint-Étienne, située à douze kilomètres seulement de Constantinople, et dont la garnison fut massacrée en punition de sa résistance. D'autres forts se rendirent à la première sommation, et ne reçurent aucun mal; mais les Turcs firent un exemple terrible de tous ceux qui essayèrent de se défendre. Sélymbrie n'en parut cependant pas épouvantée; et, pleine de confiance dans la force de ses murailles, elle résolut de repousser avec courage tous les efforts de l'ennemi. Karadjabeg dut battre la campagne afin d'empêcher les sorties des habitants. Déjà une troupe de Bulgares et de Paphlagoniens, campés pendant l'hiver non loin de la ville, avait été chargée de les contenir dans leurs murailles. Mais la mer était libre, et les Grecs, montant sur leurs vaisseaux, allèrent piller la côte de Cyzique, et prirent tous les bourgs des Turcs, ainsi qu'un riche butin. Des nombreux prisonniers qu'ils avaient faits dans cette descente, ils tuèrent les uns, et vendirent les autres à Constantinople (1).

Durant ces ravages, poussés par les troupes de Mahomet jusqu'aux portes mêmes de la capitale, on vit insensiblement arriver le printemps, mais non la fin des contestations religieuses. Des luttes scandaleuses, chaque jour renouvelées, prouvèrent que le feu du schisme n'était pas éteint et qu'une frénésie épidémique troublait la nation. Le carême et l'approche de Pâques, au lieu d'inspirer la charité, fournirent un nouvel aliment à l'obstination des fanatiques. Les confesseurs schismatiques ne se firent pas scrupule d'alarmer les consciences. Ils imposèrent des pénitences rigoureuses à ceux qui avaient entendu la messe d'un prêtre accusé d'avoir donné à l'union un aveu formel ou tacite, ou reçu de ses mains la sainte eucharistie. « Celui-ci, disaient-ils, a perdu « la vertu de son caractère sacerdotal, et ses sacrifices ne « sont pas de véritables sacrifices. » Lorsqu'on les demandait pour conduire un mort à sa dernière demeure et lui donner le secours de leurs prières, ces pharisiens pleins de vanité, à la vue d'un prêtre réconcilié avec l'Église latine, se dépouillaient de leur étole, et prenaient aussitôt la fuite.

(1) Ducas, chap. 37.

Les insensés poussèrent le fanatisme jusqu'à ne plus vouloir approcher de l'église Sainte-Sophie, où le cardinal Isidore avait célébré la messe. Le clergé et le peuple s'en éloignèrent comme d'une synagogue juive ou d'un temple païen. Cette basilique majestueuse, qui, remplie d'un nuage d'encens, éclairée d'une multitude innombrable de flambeaux, avait si souvent retenti des concerts d'actions de grâces et des sons harmonieux de l'hymne pieuse, lesquels animaient la pompe des sacrifices, resta livrée à une profonde obscurité et à la plus triste solitude. « Image également funeste et fidèle, s'écrie l'historien Ducas, de la déplorable désolation où nos crimes allaient bientôt la réduire ! »

Quant à Gennadius, il ne cessait point d'écrire contre le traité d'union, et de lancer du fond de sa cellule l'anathème contre les azymites. Il proclamait saint Thomas coupable d'hérésie, et ses paroles, recueillies comme autant d'oracles, entraînaient à de coupables excès une multitude ignorante et passionnée. Avec lui se réunissait dans une haine implacable contre les catholiques et les Latins le grand amiral Lucas Notaras, l'homme le plus puissant de la cour. Celui-ci n'eut pas honte de déclarer un jour qu'il aimerait mieux voir à Constantinople le turban de Mahomet que la tiare du pape, tandis que le peuple exprimait hautement le désir de tomber au pouvoir des Latins, qui au moins reconnaissaient le Christ et sa sainte mère, plutôt que d'être assujetti à la tyrannie des Turcs, ennemis de Dieu. Un esprit de vertige s'était aussi introduit dans les couvents : les moines ne voulaient pas de confesseurs qui reconnussent le décret d'union, et, au grand scandale de tous les fidèles, une religieuse instruite dans les saintes Écritures n'eut pas honte d'adopter la religion et jusqu'au costume des musulmans, de manger de la chair, de sacrifier au prophète, et de faire profession publique de son impiété. C'est ainsi que se passa le carême.

Au commencement du mois de mars, Mahomet fit publier dans les provinces l'ordre à tous ceux de ses sujets qui étaient en état de porter les armes de le suivre au siége de Constantinople. Outre les enrôlés, on vit accourir sous ses drapeaux une foule de volontaires. Des enfants et des vieillards voulurent prendre part à cette guerre sainte. Le sultan

se mit en marche, et s'arrêta d'abord à cinq milles de Constantinople. Il s'approcha ensuite à la tête de son armée, et, le vendredi après Pâques, 6 avril 1453, il parut devant cette ville et planta sa tente derrière la colline faisant face à la porte Charsias ou Caligaria. Ses troupes investirent aussitôt la plaine du côté de la terre, depuis la porte de Bois du palais jusqu'à la porte Dorée et l'église Saint-Côme. Le gros canon fut placé devant cette porte Caligaria; mais comme les nouveaux ouvrages sur ce point offraient trop de résistance, on le transporta devant la porte Saint-Romain, qui en reçut le nom de porte du Gros-Canon, qu'elle conserve encore aujourd'hui. A côté de cette pièce on en dressa deux autres d'un moindre calibe, qui lançaient encore des boulets de soixante-quinze kilogrammes, et préparaient les voies au gros canon. Pour charger celui-ci, il fallait deux heures, et il ne pouvait tirer que huit coups dans la journée; le premier, avant l'aurore, donnait le signal de l'attaque. Il éclata bientôt, en tuant dans cette explosion le Hongrois qui l'avait fondu (1). Les morceaux furent réunis; on essaya toutefois de les utiliser encore, mais l'effet ne répondit pas à l'attente.

Alors parut dans le camp des Ottomans un ambassadeur de Jean Huniade, qui, dix-huit mois auparavant, avait conclu avec Mahomet une trêve de trois ans. « Huniade, représenta l'envoyé, avait remis l'administration des affaires du royaume entre les mains de Ladislas, son maître; maintenant il n'était plus en état de tenir ce qu'il avait promis; il renvoyait donc les titres turcs du traité, et demandait en échange la copie hongroise; le sultan pourrait s'arranger avec le roi de Hongrie comme il lui plairait. » La prophétie dont nous avons parlé plus haut avait déterminé cette démarche du régent, et de son côté l'ambassadeur crut devoir tout faire afin de hâter l'accomplissement des paroles du vieillard par la chute de Constantinople, qui devait assurer le repos et le salut de la chrétienté. Un jour qu'il assistait au tir du grand canon, il se mit à rire en voyant la maladresse du pointeur, et lui enseigna les moyens de tirer un meilleur parti de l'artillerie. Il lui montra que, pour ouvrir plus

(1) Phranza, liv. III, chap. 3, p. 53.

rapidement une brèche, il ne fallait pas toujours viser au même endroit; mais qu'on devait tirer alternativement à dix à douze mètres à droite et à gauche, et frapper ensuite au milieu de cet espace, pour renverser la muraille déjà ébranlée par de fréquentes secousses. Les Turcs suivirent ce conseil, et le succès couronna bientôt leurs efforts. Ainsi, c'était un artificier hongrois qui avait fondu le canon, et ce fut un ambassadeur hongrois qui enseigna aux Turcs la manière de s'en servir.

Outre l'énorme bouche à feu d'Orban et les deux autres presque aussi grandes qui l'épaulaient, les Turcs avaient établi une longue chaîne de pièces moins fortes contre les murailles, et quatorze batteries avec de nombreuses balistes foudroyaient en même temps les endroits les plus accessibles. De leur côté les archers faisaient pleuvoir sur les assiégés une grêle de flèches; et les mineurs venus des montagnes de Novoberda, suivant Léonard de Chios, poussaient leurs travaux jusque dans le fossé de la ville. Mahomet avait fait construire quatre tours montées sur des roues, et une gigantesque machine de siége à laquelle les Grecs donnaient le surnom d'*Épepolia* (qui prend les villes). On la mettait en mouvement à l'aide de cylindres; une triple couverture de peaux de bœuf prolongeait ce magasin mobile, rempli de munitions et de fascines pour combler le fossé. L'étage supérieur supportait des tourelles et des parapets qui permettaient aux guerriers qu'elle renfermait de tirer sans danger par les ouvertures. A la partie inférieure elle offrait trois portes par lesquelles les soldats et les ouvriers pouvaient opérer des sorties et se retirer. Un escalier conduisait à la plate-forme supérieure de la machine, et du haut de cette plate-forme s'abaissait une espèce de pont-levis qui, s'accrochant au rempart ennemi, rendait le combat plus facile (1).

Ducas porte à deux cent mille hommes l'armée turque rangée sous les murs de Constantinople, Léonard de Chios à trois cent, et Chalcondyle à quatre cent mille. Le récit de ces deux derniers historiens est exagéré, et nous adoptons celui de Phranza, qui l'observa mieux, et n'y compta que

(1) Chalcondyle, liv. VIII.

deux cent cinquante-huit mille hommes, évaluation précise et d'accord avec la mesure des probabilités. Cent mille cavaliers occupaient les derrières du camp; cent mille fantassins étaient postés à l'aile droite, s'étendant jusqu'à la porte Dorée, et cinquante-huit mille à la gauche, gagnant le palais des Blachernes. Au centre se tenait le sultan, à la tête de quinze mille janissaires. Saganos-Pacha campait avec quelques troupes sur les hauteurs qui dominent le faubourg de Galata, en face du port. La flotte des assiégeants, qui avait paru le 15 avril vers l'embouchure méridionale du Bosphore, était moins formidable : elle se composait de quatre cent vingt navires, mais dix-huit seulement pouvaient être regardés comme des vaisseaux de guerre; et il est certain que le plus grand nombre n'était que des flûtes et des transports. Le commandant Baltaoghli avait équipé cette flotte pendant l'hiver, dans une baie du Bosphore appelée encore aujourd'hui port de Baltaoghli. Ainsi les Turcs avaient vingt fois plus de forces que les assiégés, et en outre l'ardeur des fanatiques affamés et intrépides que le son de la trompette sacrée avait attirés sous le drapeau de Mahomet, était au-dessus de toute comparaison avec la valeur que pouvaient déployer les Grecs dans la défense.

Malgré son état de décadence, Constantinople renfermait encore plus de cent mille habitants. C'étaient pour la plupart des ouvriers, des prêtres, des femmes, et des hommes dénués de ce courage qui manque rarement aux femmes elles-mêmes lorsqu'il s'agit du salut de la patrie. D'après un état dressé pendant le siége, et sur un ordre de l'empereur, par le protovestiaire Phranza, le nombre des citoyens, et même des moines disposés à prendre les armes pour la défense de Constantinople, ne dépassait pas quatre mille neuf cent soixante-treize. Ils étaient soutenus d'un corps de deux mille étrangers et d'environ cinq cents Génois sous les ordres de Jean Longus, de la noble famille des Justiniani, envoyés sur deux galères, comme dernier appui, à l'empire agonisant. Constantin se montra plein de reconnaissance envers ces auxiliaires et les combla de présents : il nomma Longus protostator, ou capitaine d'un corps de trois cents hommes, et lui concéda par une bulle d'or la souveraineté de l'île de

Lemnos dans le cas où Mahomet II serait forcé, comme son père, d'abandonner le siége de la ville. Non-seulement les Grecs se flattaient de cette espérance, mais encore les Génois, maîtres de Galata. Ils avaient, il est vrai, envoyé des ambassadeurs au sultan, avant son départ d'Andrinople, pour l'assurer de la fidélité de leur amitié et renouveler avec lui l'ancienne alliance. Mahomet leur avait promis, en vertu des traités écrits, de maintenir l'état de paix et d'amitié, pourvu qu'ils gardassent la plus stricte neutralité. Mais les Génois, qui se défiaient de la sincérité de ses paroles, fournissaient aux habitants de Constantinople tous les secours possibles. Informé de leurs manœuvres, le sultan résolut de s'en venger plus tard : « Je laisserai dormir le serpent, dit-il, jusqu'à ce que j'aie tué le dragon; mais alors je l'étourdirai du moindre coup et lui écraserai la tête (1). »

Quant aux forces maritimes des Grecs, elles se composaient de trois grands bâtiments de commerce vénitiens, appelés galéasses, que le bayle avait retenus à leur arrivée de Tanaïs et de Trébizonde, de trois vaisseaux de Gênes, d'un navire français, d'un autre espagnol, de deux de la Canée (Cydon), et de quatre de Candie. Ainsi, une capitale de treize milles de circonférence n'avait pour se défendre contre toutes les forces de l'empire ottoman qu'une garnison de sept à huit mille soldats et une marine de quatorze voiles. Les assiégeants pouvaient tirer de nombreuses ressources de l'Europe et de l'Asie, qui leur étaient ouvertes; tout manquait aux Grecs, renfermés dans l'enceinte de leurs murailles.

Les assiégés étaient également inférieurs aux Ottomans pour l'artillerie. Du reste ils ne devaient pas regretter de ne pouvoir opposer à la pièce colossale d'Orban une pièce de même calibre; car ceux de leurs canons qui envoyaient des boulets de soixante-quinze kilogrammes étaient encore trop pesants pour les murs de la ville, que chaque décharge ébranlait fortement : en sorte que de telles armes étaient plus funestes aux Grecs qu'à leurs ennemis. Néanmoins, lorsqu'un de leurs gros canons éclata, ils accusèrent l'artificier de s'être laissé corrompre par Mahomet, et dans leur fureur ils vou-

(1) Ducas, chap. 38.

lurent le mettre à mort; puis, faute de preuves suffisantes, ils lui rendirent la liberté. Les premiers jours de siége, les soldats descendirent dans le fossé ou firent des sorties en pleine campagne. Mais quel avantage pouvait obtenir un chrétien contre vingt infidèles? On leur conseilla, vu l'inégalité du nombre, de se borner à lancer des armes de trait du haut des remparts.

Il faut reconnaître, malgré la pusillanimité dont la nation grecque donna la preuve dans ce pressant danger, que le dernier des Constantin déploya les talents et la valeur d'un héros. La noble troupe de volontaires qui était venue se ranger sous sa bannière respirait l'amour des combats et de la patrie, et les auxiliaires étrangers rivalisaient de zèle et de courage pour soutenir dignement l'honneur de la chevalerie d'Occident : on eût dit, en un mot, que l'énergie tant vantée des vainqueurs de Marathon et de Salamine avait passé dans l'âme des généreux défenseurs de la Grèce. Du milieu d'épais nuages de fumée, du bruit et du feu de leur mousqueterie et de leurs canons, ils accablaient les assaillants d'une grêle de javelines et de traits. Chacune de leurs petites armes vomissait en même temps depuis cinq jusqu'à dix balles de plomb de la grosseur d'une noix, avec une telle violence, qu'elles pouvaient traverser les boucliers, les cuirasses et le corps de plusieurs guerriers, selon la force de la charge.

Mais les Turcs, aussi opiniâtres dans l'attaque que les soldats de l'empereur dans la défense, approchèrent bientôt à couvert dans des tranchées ou derrière des ruines. Arrivés un jour jusqu'aux bords du fossé, ils entreprirent de combler l'énorme ouverture qu'avait pratiquée leur artillerie, et de se frayer un chemin pour donner l'assaut. Ils y entassèrent une quantité innombrable de bois de fascines dont leurs énormes tours étaient remplies, de tonneaux et de troncs d'arbres. L'activité des travailleurs fut prodigieuse, mais funeste à ceux qui se trouvaient sur les bords, ou les plus faibles. Poussés dans le précipice, ils y demeurèrent ensevelis sous les masses qu'on se hâtait d'y jeter. Les assiégeants entreprenaient de remplir le fossé, et les assiégés redoublaient d'efforts pour rendre les travaux inutiles; après des combats longs et meurtriers, ils employaient le temps

de la nuit à détruire ce que les Turcs avaient fait pendant le jour. Ils réparaient les brèches avec du bois et des tonneaux pleins de pierre et de terre, tandis que leurs ouvriers délogeaient l'ennemi des mines qu'il avait creusées, ou l'arrêtaient par des contre-mines.

Un digne rival de l'auxiliaire hongrois des Turcs, Jean Graut, d'origine allemande, enseigna aux Grecs à lancer suivant de meilleures combinaisons l'inextinguible feu grégeois. Au moyen de ces flammes liquides, ils réduisirent en cendres la grande machine recouverte d'un triple vêtement de cuir qui venait de renverser pendant la nuit la tour de Saint-Romain. Après un combat opiniâtre, auquel l'obscurité seule put mettre fin, les ennemis furent repoussés. Ils se promettaient de recommencer au lever du jour l'attaque avec une nouvelle ardeur et plus de succès. Mais l'empereur et le Génois Justiniani surent mettre à profit tous les instants laissés au repos et à l'espérance ; ils se multiplièrent, malgré les fatigues de la journée, passèrent la nuit sur les murailles au milieu des ingénieurs et des ouvriers, afin de presser des travaux d'où dépendait le salut de Constantinople. Au point du jour, l'impatient Mahomet sortit de sa tente et appela ses soldats aux armes. Sa douleur fut aussi grande que son étonnement à la vue du fossé nettoyé et rétabli, de la tour de Saint-Romain dans toute sa force. Il déplora la ruine de son projet, et ne put s'empêcher, en contemplant les débris de son énorme machine, d'accorder un juste tribut d'éloges à la défense des Grecs. Selon Phranza, il jura par trente-sept mille prophètes qu'il n'aurait jamais cru les infidèles capables d'accomplir de si grandes choses en une seule nuit.

Du moment où Constantin avait craint que sa capitale ne fût assiégée, il avait, ainsi que nous l'avons dit, envoyé solliciter des îles de l'Archipel, de la Morée et de la Sicile, les secours les plus indispensables. Cinq vaisseaux chargés de froment et d'orge, d'huile et de végétaux, et surtout de soldats et de matelots, n'avaient pu sortir de Chios pendant tout le mois de mars. L'un portait le pavillon impérial, et les quatre autres appartenaient aux Génois. Ils profitèrent du premier vent du sud pour mettre à la voile. Ils traversèrent heureusement l'Hellespont et la Propontide, et arrivèrent

bientôt en face de Constantinople. Mais l'escadre turque placée à l'entrée du Bosphore s'étendait d'un rivage à l'autre en forme de croissant, afin d'intercepter aux bâtiments chrétiens l'entrée du port. Le ciel était serein et la mer tranquille. Les cinq vaisseaux continuaient à s'avancer avec de joyeuses acclamations, à force de rames et de voiles, contre la flotte ennemie. Les murailles de la ville, le camp, les côtes de l'Europe et de l'Asie étaient couverts de spectateurs qui attendaient avec anxiété l'arrivée de cet important secours, dont ils ne devaient cependant tirer aucun fruit. Mahomet lui-même s'était approché du rivage pour contempler les apprêts d'un combat naval, dans lequel la supériorité numérique de ses vaisseaux semblait lui assurer la victoire. Mais les équipages des dix-huit galères qui marchaient à la tête de son escadre étaient formés de soldats sans expérience. Le reste se composait de bateaux ouverts, grossièrement construits, surchargés d'hommes et dépourvus d'artillerie. D'habiles pilotes gouvernaient les cinq grands vaisseaux des chrétiens, remplis des vétérans de l'Italie et de la Grèce, depuis longtemps habitués aux travaux et aux dangers de la navigation. Ils s'efforçaient de couler bas ou de mettre en pièces les faibles embarcations qui leur fermaient le passage. Du haut de leurs navires, dont les canons rasaient les vagues, tombait une grêle de flèche, une pluie de pierres et de feu grégeois sur les bâtiments ennemis, construits trop bas de bord, qui osaient s'approcher pour tenter l'abordage.

Le capitaine du vaisseau impérial, Flectanella, combattait à l'avant comme un lion, et se faisait admirer par des prodiges de valeur. Ses dignes rivaux de gloire, Cataneo, Novarra, Balameri, commandants de l'escadre génoise, ne se montraient pas moins redoutables; ils sauvèrent dans ce combat le vaisseau impérial, qui se trouvait accablé par le nombre. La mer était couverte de traits qui s'opposaient à la manœuvre des autres navires des Turcs; plusieurs galères s'ouvrirent en se choquant; il y en eut deux qui prirent feu. Repoussés dans deux attaques, l'une de loin, l'autre plus rapprochée, les ennemis éprouvèrent une perte considérable. A la vue de ses vaisseaux dévorés par les flammes et de la défaite des siens, le sultan ne put modérer les transports

de sa colère. Oubliant la distance, l'élément qu'il affronte et sa propre dignité, écumant de rage, il fait d'impuissants efforts pour lancer son cheval dans la mer, et arracher la victoire aux Grecs. Les officiers qui l'entourent se précipitent après lui avec leurs chevaux, afin de joindre la flotte qui était à moins d'un jet de pierre. Ses violents reproches, ses menaces, la crainte des châtiments et des clameurs du camp déterminent les navires turcs à une troisième attaque. Elle leur fut encore plus funeste que les deux autres, et, s'il faut ajouter foi au récit de Phranza, ils perdirent plus de douze mille hommes. A la faveur d'un vent frais qui s'éleva, l'escadre des chrétiens s'avança triomphante le long du Bosphore, au milieu des cris de joie des soldats, des matelots et des habitants de la ville assiégée, tandis que les vaisseaux ennemis s'enfuyaient en désordre vers les côtes de l'Europe et de l'Asie. Elle entra à pleines voiles dans le port, que ferma derrière elle la chaîne de fer, tendue depuis la porte du Marché au poisson de Galata jusqu'à celle du même nom dans Constantinople.

Mahomet se vengea de cette humiliation sur son amiral Baltaoghli, renégat issu des princes de la Bulgarie, mais dont l'avarice souillait les qualités militaires. Furieux contre ce guerrier, à la lâcheté duquel il attribuait la défaite, il ordonna de le conduire au supplice; il lui fit grâce de la vie sur les instances des janissaires; mais, sans aucune considération pour le rang et les services de l'infortuné Baltaoghli, il voulut exercer en personne sa vengeance sur lui. Quatre esclaves ayant étendu l'amiral par terre, le sultan lui appliqua cent coups de *topouz* (espèce de massue, signe de commandement, qui ressemble à notre bâton de maréchal). Après ce traitement ignominieux, un azab, contre la volonté de Mahomet, jeta à la figure du patient une pierre qui lui fit à la joue une profonde blessure et lui creva un œil. Le désastre du premier amiral de l'empire ottoman donna naissance à cette opinion, accréditée depuis chez les Turcs, que si Dieu leur a donné l'empire de la terre, il a laissé celui de la mer aux infidèles. « Une suite de défaites, dit Gibbon, et une rapide décadence ont établi la vérité de ce modeste aveu. »

Ce secours reçu par les assiégés d'une manière inespérée, en dépit de tous les obstacles, ranima l'espoir des Grecs, dont la résistance, si opiniâtre et si surprenante, commençait, suivant leurs historiens, à fatiguer la persévérance du sultan. Alors le grand vizir Khalil, gagné en effet par la cour de Byzance, avec laquelle il entretenait toujours une correspondance secrète, ou déterminé par conviction pour la conservation de Constantinople et le rétablissement de la paix, crut l'occasion venue d'engager son maître à prendre ce parti. Mais son opinion était combattue par le second vizir, Saganos-Pacha, beau-frère et favori de Mahomet, le mollah Mahomet Kourani, son ancien gouverneur, et le cheïk Ak-Chems-Uddin, qui, à l'exemple de Bokhari, mais avec plus de bonheur, enflammait l'enthousiasme des troupes par ses prédictions. Dans un divan tenu à la suite de l'échec éprouvé par la flotte, ils se prononcèrent tous pour la continuation du siége, malgré les efforts de Khalil, représentant au sultan que d'autres secours plus considérables pouvaient être envoyés à l'ennemi, et qu'il lui serait impossible de les intercepter.

Mahomet jugea qu'il serait forcé de renoncer au projet de se rendre maître de la ville s'il ne parvenait pas à former une attaque du côté de la mer, en même temps que ses troupes donneraient l'assaut de l'autre côté. Mais lorsqu'il demanda à ses conseillers quels moyens on emploierait pour rompre la grosse chaîne qui fermait le port, comment, malgré cet obstacle, on pénètrerait dans le port, où se trouvaient maintenant huit grands navires et vingt autres plus petits, avec des galères et des bateaux, ils gardèrent un profond silence. Alors le sultan trancha la difficulté par une résolution audacieuse, celle de faire transporter ses vaisseaux par terre, de la rive du Bosphore dans la partie la plus enfoncée du havre. Cette opération pénible, mais non pas nouvelle, puisque l'antiquité en offre plusieurs exemples, fut exécutée avec bonheur et habileté. On couvrit par son ordre d'une large plate-forme composée de planches fortes et solides, enduite de graisse de bœuf et de brebis, une étendue de huit kilomètres d'un terrain inégal et parsemé de broussailles. Mahomet fit ensuite tirer du détroit, placer

sur des rouleaux et pousser sur cette route glissante plus de soixante-dix bâtiments de différente grandeur. Sur chaque navire deux guides ou pilotes se tenaient au gouvernail et à la proue; les voiles flottaient au gré des vents, les trompettes sonnaient, les tambours battaient, des chants et des acclamations trompaient les fatigues des travailleurs (1). Dans l'espace d'une nuit, la flotte gravit la colline, traversa la plaine, et se trouva le lendemain matin à l'ancre, dans le golfe de la Corne-d'Or. Le jour, en se levant, découvrit aux assiégés stupéfaits, en face des murailles, appuyés à la mer, les vaisseaux de leurs infatigables ennemis. Au premier moment de sa consternation, le peuple voulait se rendre. L'empereur, toujours intrépide, s'efforça de relever les courages abattus, et parut disposé à se défendre jusqu'au dernier soupir.

Malgré la terreur qu'inspira aux Grecs l'opération du sultan, Justiniani ne laissait pas de combattre vaillamment avec ses soldats. Quelques autres Génois de Galata parurent, dans cette triste circonstance, témoigner beaucoup d'affection aux Grecs, tout en trahissant les deux pratis. Ils sortaient librement et se rendaient au camp des Turcs, auxquels ils fournissaient des vivres, de l'huile pour laver leur gros canon, et les autres objets dont ils avaient besoin. La nuit venue, ils rentraient secrètement à Constantinople, et le jour suivant ils se mêlaient à ses défenseurs, afin de repousser les assaillants. Les Vénitiens continuaient à déployer une grande valeur, et le grand-duc déployait la vigilance la plus active. Suivi de cinq cents hommes, il faisait chaque jour le tour de la ville pour voir si tous les soldats étaient à leur poste et pour enflammer leur courage.

Justiniani ayant résolu de brûler la flottille des Turcs, prépara une galère à cet effet, et y fit monter cent cinquante jeunes gens de l'élite des Italiens, avec les machines et les feux d'artifices nécessaires. Mais les Génois de Galata, informés de son dessein, s'empressèrent de le révéler aux assiégeants, qui se tinrent sur leurs gardes. Lorsque le vaisseau du brave Justiniani s'approcha, vers minuit, de l'escadre ennemie, les Turcs firent feu, et un énorme boulet l'ayant

(1) Ducas, chap. 38.

fracassé, il coula bas avec les guerriers qu'il portait. Le chef génois n'échappa qu'avec peine, et la plus grande partie de l'équipage fut ensevelie dans les flots. Au cri de détresse des infortunés compagnons de Justiniani, les Turcs répondirent par un formidable cri de victoire, que Ducas compare au bruit d'un tremblement de terre, et qui fut répété par les rivages de la mer et les sept collines de la ville. Quand le jour parut, la joie redoubla la confiance des vainqueurs ; ils voulurent éprouver une seconde fois l'efficacité de leur artillerie. Ils pointèrent donc une de leurs pièces non contre un vaisseau grec, mais contre un bâtiment génois, chargé de marchandises précieuses, qui était à l'ancre devant Galata, et le firent voler en éclats. Les députés génois se plaignirent à cette occasion d'une telle récompense accordée à leur secours, sans lequel la flotte n'aurait jamais pu être transportée par terre dans le port. Les vizirs s'excusèrent en répondant qu'on avait cru que ce bâtiment appartenait aux ennemis, et que d'ailleurs une indemnité leur serait accordée après la guerre. Ils s'en retournèrent apaisés par ces paroles, sans penser que bientôt ils seraient enveloppés dans le désastre commun (1).

Le sultan ordonna de conduire devant les murs de la ville, puis d'égorger sous les yeux des Grecs tous les jeunes guerriers que les musulmans avaient pris pendant la nuit. Cet affreux massacre augmenta encore la consternation des assiégés, dont il serait difficile de peindre la détresse. Après un siége de quarante jours, la garnison peu nombreuse se trouvait épuisée par une double attaque; les fortifications, qui avaient résisté pendant près de dix siècles aux efforts successifs des Perses, des Avares et des Arabes, étaient tombées sous le canon des Ottomans. Déjà on y voyait plusieurs brèches, et quatre tours près de la porte Saint-Romain n'offraient plus que des ruines. Constantin, manquant d'argent pour solder ses troupes affaiblies et souvent prêtes à se révolter, fut réduit à dépouiller les églises, en promettant de restituer quatre fois la valeur de ce qu'il y prenait; la conduite de l'empereur fournit aux ennemis de l'union un nou-

(1) Ducas, chap. 38.

veau sujet de reproche. Enfin le malheur abattit la fierté du monarque grec; il envoya un message au sultan pour lui demander la paix, le suppliant de lui imposer un tribut et de se retirer. « Il m'est impossible d'abandonner le siége, « lui répondit Mahomet. Je prendrai la ville, ou la ville me « prendra vif ou mort. Si vous voulez en sortir de bon gré, « je vous donnerai la Morée, je cèderai d'autres provinces « à vos frères, et nous demeurerons amis. Mais si je la « prends de force, je vous frapperai vous et tous les grands « avec l'épée; je permettrai aux soldats de faire tout le « peuple prisonnier et de piller les maisons; pour ma part « je me contenterai de la ville et de ses édifices. » Le sentiment de l'honneur et la crainte du blâme universel ne permirent pas à Paléologue de livrer Constantinople aux infidèles (1).

Encouragé par ses nouveaux succès, et décidé à ne pas lâcher sa proie, le sultan, maître du port, y établit, à l'endroit le plus resserré, un pont, ou plutôt un môle, large de cinquante coudées et long de cent, construit au moyen de tonneaux réunis les uns aux autres par des crampons de fer et surmontés de planches solidement fixées. Cinq soldats pouvaient passer de front sur ce môle, où fut placé un des plus grands canons, tandis que les galères, les troupes et les échelles approchaient du côté le plus accessible. Les chrétiens, ayant inutilement essayé de détruire les ouvrages avant qu'ils fussent achevés, conçurent la pensée d'incendier et le pont et les vaisseaux du sultan. Cette difficile entreprise fut confiée au Vénitien Jacques Kok. Celui-ci prit trois galiotes des plus rapides, sur lesquelles il fit monter quarante jeunes marins les plus déterminés, et qu'il munit de feu grégeois et d'autres matières combustibles. Ils s'avancèrent au milieu d'une nuit ténébreuse, et laissèrent sur le pont deux marins chargés d'y mettre le feu dès qu'ils verraient la flamme briller sur les vaisseaux des Turcs. Mais la vigilance de l'ennemi empêcha l'exécution de cet audacieux projet; des masses de pierres lancées avec force écrasèrent les légers esquifs. Une seule galère fut brûlée, et le feu allumé en même temps sur

(1) Ducas, chap. 88.

le pont fut éteint. Les quarante marins des trois petits navires tombèrent entre les mains des Ottomans, qui les massacrèrent inhumainement, le lendemain, sous les yeux des assiégés. Par représailles les Grecs exposèrent sur leurs remparts les têtes de deux cent soixante captifs musulmans (1).

L'insuccès de cette entreprise provoqua des débats entre les Vénitiens et les auxiliaires génois aux ordres de Justiniani. Ceux-ci rejetèrent toute la faute sur l'inexpérience de Jacques Kok, et les Vénitiens, indignés, prirent le parti de leur compatriote; l'empereur dut s'interposer pour les empêcher d'en venir aux mains. Du reste, l'esprit de discorde faisait chaque jour des progrès et diminuait encore le peu de forces des chrétiens. Plus d'une fois Justiniani et le grand-duc Lucas Notaras, dont l'ambition n'était pas amortie par leur commun danger, osèrent s'accuser mutuellement de lâcheté et de trahison. Cependant Mahomet ordonna d'établir des batteries sur la colline de Saint-Théodore, située au-dessus de Galata, de ce même côté du port, et de tirer indistinctement sur tous les vaisseaux, grecs ou génois. Alarmés de cet ordre, les Génois envoyèrent supplier le sultan d'épargner leur marine marchande. Mahomet répondit que ce n'étaient point des navires de marchands, mais des pirates qu'il traitait de la sorte, puisqu'ils étaient venus porter des secours aux assiégés. Épouvantés du sort d'un bâtiment qui avait sombré au premier coup, les autres se retirèrent sous les maisons de Galata, de manière à trouver une protection sûre contre les batteries. La ville ne fut pas épargnée; quant aux vaisseaux et aux équipages, ils ne subirent aucun dommage, et l'action de l'artillerie turque fut si peu dangereuse, que cent quatre-vingt charges, selon Phranza, ne tuèrent qu'une femme; encore l'historien assure-t-il que cette mort fut causée par une pierre qui s'était détachée d'un mur.

Depuis sept semaines le siége se poursuivait sans relâche par terre, et maintenant la ville était pressée du côté de la mer. Dans tous les siéges précédents elle n'avait été sérieusement investie que sur un point; les Latins ne l'avaient

(1) Phranza. — Chalcondyle, liv. VIII.

emportée d'assaut qu'en s'élançant du port. Mais déjà les Turcs occupaient le fossé, presque comblé par les débris des tours et des fortifications; leur artillerie avait ouvert une large brèche à la porte Saint-Romain, et leurs vaisseaux approchaient du côté le plus accessible. Quand Mahomet crut avoir tout préparé pour se rendre maître de Constantinople, il envoya par Esfendiar-Oghlou, son gendre, un dernier message à l'empereur, soit pour remplir son devoir de musulman en offrant aux *gabours* l'alternative d'embrasser la religion du prophète, de se soumettre au tribut, ou de se résigner à la mort; soit qu'il voulût s'assurer par un témoin oculaire si la ville pouvait encore ou non prolonger sa résistance. Ce message était conçu en ces termes : « Tout est prêt pour l'attaque, et je vais exécuter ce que j'ai résolu il y a longtemps. L'événement est entre les mains de Dieu. Que voulez-vous faire ? Voulez-vous sortir de votre capitale avec tous les grands de votre empire et leurs biens, et que les habitants ne reçoivent aucun mauvais traitement, ni de la part de vos gens, ni de celle de mes soldats ? Si vous êtes décidé à vous défendre jusqu'à l'extrémité, vous et les vôtres perdrez les biens et la vie, le peuple sera conduit en captivité et dispersé par toute la terre. »

Esfendiar-Oghlou, admis en la présence de l'empereur entouré de toute sa cour, lui conseilla de détourner la colère du sultan, et d'épargner à son peuple, par une soumission opportune, les misères de l'esclavage. Mais dans le conseil de guerre la voix de l'honneur et du désespoir l'emporta. Constantin répondit noblement à l'ambassadeur turc : « Si vous voulez vivre en paix avec nous comme vos ancêtres ont vécu avec les nôtres, nous en rendrons à Dieu de très-humbles actions de grâces. Vos ancêtres honoraient nos ancêtres comme leurs pères. Ils regardaient Constantinople comme leur patrie; ils y trouvaient un asile assuré dans leurs disgrâces. Aucun de ceux qui ont osé attaquer la capitale de l'empire romain n'a régné ni vécu longtemps. Contentez-vous de posséder sans inquiétude les terres et les places que vous avez usurpées sur nous contre toute justice. Imposez-nous un tribut aussi pesant qu'il vous plaira, et retirez-vous en paix. La chance des armes est incertaine, et vous ignorez si, dans le temps

que vous prétendez vous emparer de notre ville, vous n'éprouverez pas vous-même quelque échec. Pour ce qui est de vous la livrer, cela ne dépend ni de nous ni des habitants. Nous sommes tous résolus à mourir pour sa défense (1). »

Dès que Mahomet connut la réponse de l'empereur, il employa plusieurs jours à ses derniers préparatifs, et laissa respirer les Grecs. Le 24 mai, il fit proclamer dans le camp un assaut général par terre et par mer pour le 29. Il réunit les chefs de l'armée, et, comptant sur l'effet des récompenses temporelles et visibles, il leur promit solennellement le pillage de la ville. « Elle m'appartient ainsi que les batiments, leur dit-il; mais je vous abandonne les captifs, le butin et toutes ses richesses. » Un immense cri d'allégresse, sorti de tous les rangs, accueillit la déclaration du sultan. Les chefs des janissaires lui répondirent de la victoire au nom de leurs soldats, et le prièrent en même temps de rendre à la liberté leurs camarades retenus en prison depuis le désastreux combat naval. Plein de confiance dans leurs promesses et leur enthousiasme, Mahomet s'empressa de satisfaire à leur demande, et toute l'armée se livra aux transports d'une joie tumultueuse. Pour exciter davantage leur ardeur martiale, il publia que des *timars* et même des *sandjaks* seraient donnés en récompense aux premiers qui monteraient sur les remparts. En même temps il annonçait que les fugitifs et les déserteurs n'échapperaient point à sa justice, et que la hache du bourreau frapperait impitoyablement leurs têtes.

Après cette seconde proclamation, les derviches, dont le sultan n'avait pas oublié d'enflammer le zèle par ses promesses, se mirent à parcourir les tentes afin d'inspirer aux soldats le désir du martyre. Ils conjurèrent les moslems au nom du prophète et de son porte-étendard Eyoub, tombé jadis en face des remparts de Constantinople, de planter la bannière de l'islamisme sur les créneaux de la ville des infidèles. Leurs puissantes exhortations répandirent parmi les Turcs une ardeur universelle et l'impatience du combat. Tout le camp retentit de chants et de cette acclamation mille fois répétée : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son pro-

(1) Ducas, chap. 39.

phète! Dieu est un, et nul n'est semblable à lui! » Lorsque les ténèbres de la nuit commencèrent à s'éteindre, les trompettes donnèrent le signal d'une illumination générale dans le camp et sur les vaisseaux. De toutes les tentes, des rives du Bosphore, des hauteurs couronnant Galata, des profondeurs du port, de toute la ligne de circonvallation, s'élancèrent tout à coup des flots de lumière. Depuis le palais des Blachernes jusqu'à la porte Dorée brillèrent des feux de joie, dont la ville de Scutari et le rivage asiatique réfléchissaient la clarté. A l'aspect du demi-cercle étincelant qui les environnait, un rayon d'espérance passa dans l'âme des assiégés. Un instant ils crurent qu'un vaste incendie dévorait le camp et la flotte des Turcs; mais les danses et les chants joyeux des derviches dissipèrent aussitôt cette illusion; déjà les barbares préludaient à leur triomphe et à la conquête. Il serait impossible de peindre le douloureux spectacle qu'offrit alors la cité de Constantin. Partout régnait le désespoir. Au milieu des ténèbres, les habitants couraient, frappés de terreur et saisis d'un sombre pressentiment, se prosterner devant l'image de la Vierge, dont la protection miraculeuse les avait tant de fois délivrés des attaques des Turcs. Du sein de cette ville abîmée dans la douleur sortait un lugubre gémissement et s'élevait une prière plaintive : *Kyrie, eleison! Kyrie, eleison!* — Détournez de nous, ô Seigneur, les effets de vos justes menaces, et délivrez-nous des mains de nos ennemis (1). » Mais ils déploraient avec des cris impuissants le châtiment qui les menaçait; le Ciel ne devait point écouter les prières de cœurs endurcis dans le schisme.

Dans ce moment de crise, l'empereur lui-même visita tous les postes, il assembla les plus nobles d'entre les Grecs et les plus braves d'entre les auxiliaires, pour les préparer à l'assaut général qu'ils auraient bientôt à soutenir, et les exhorter à faire leur devoir. Enfin il recourut à tous les moyens pour ranimer le courage de ses sujets. Durant les sept semaines de siége ils s'étaient bercés souvent de l'espoir que l'ennemi, se contentant de tirer contre la ville, n'oserait pas monter à l'assaut. Dans cette confiance, un grand nombre

(1) Ducas, chap. 39.

d'habitants avaient abandonné les remparts pour rentrer chez eux. Les Turcs, profitant de l'occasion favorable, avaient retiré, à l'aide d'énormes crochets, les gabions avec lesquels les assiégés comblaient toujours les brèches. Informé de ce qui se passait, Constantin accabla de reproches et de menaces ceux qui avaient déserté leurs postes. Comme plusieurs d'entre eux s'excusèrent en se plaignant de manquer de nourriture ainsi que leurs femmes et leurs enfants, l'empereur fit distribuer des vivres sur toute la ligne de défense et dans les maisons (1).

La nuit même où Constantinople, saisie d'effroi au bruit des hurlements de joie de ses féroces ennemis, se livrait au désespoir, Justiniani avait travaillé sans relâche à faire réparer les brèches là où l'artillerie turque avait ouvert les murs, près de la porte Saint-Romain. Au moyen de fascines les Génois élevèrent un nouveau rempart, derrière lequel ils se retranchèrent encore par un fossé profond. Leur digne chef envoya ensuite prier le grand amiral Lucas Notaras de lui procurer quelques canons. Celui-ci répondit qu'il n'en était pas besoin sur le point défendu par les Génois; offensé de ce refus, Justiniani répondit qu'ils étaient moins nécessaires du côté du port. De ces aigres messages on passa aux outrages, et l'empereur dut encore s'interposer; à force de leur représenter les funestes effets de telles dissensions au milieu du danger commun, il les amena au moins à une réconciliation apparente à l'heure de la détresse (2). Le chef des Génois l'emportait de beaucoup sur le grand-duc, son adversaire, par le conseil et l'action, par son langage propre à relever les esprits abattus, par l'intrépidité de son courage. Malheureusement les sages dispositions de l'illustre étranger étaient souvent contrariées par la basse jalousie des Grecs, et il ne trouva d'appui que dans sept autres Génois, ses compagnons d'armes.

Malgré les dégoûts qu'on lui faisait éprouver, Justiniani secondait l'empereur de tout l'ascendant qu'il exerçait sur l'armée auxiliaire, et restait fidèle à la cause des chrétiens. Le sultan, qui savait honorer la valeur et la résolution, s'était

(1) Phranza, liv. III, p. 57.
(2) Phranza, liv. VIII, chap. 4, p. 58.

écrié plus d'une fois à la vue de tant de peines et de travaux du brave Italien : « Que ne donnerais-je pas pour m'attacher un tel homme? » Il lui fit des offres secrètes, et essaya de le corrompre à force de présents; mais il le trouva aussi ferme contre l'or que contre le fer. Justiniani se consuma en vains efforts pour réparer les fortifications; car, dégradées par le temps et par les orages, alors que le temps et l'argent ne manquaient pas encore, elles n'avaient pas été mises en état de défense convenable. Les moines Manuel Giagari et Neophytus de Rhodes, auxquels on avait confié le soin de les rétablir avant le siége des Turcs, avaient enfoui dans la terre les sommes destinées à ces travaux; et quand la ville fut livrée au pillage, on trouva soixante-dix mille pièces d'or que l'empereur avait autrefois données pour la reconstruction des murailles.

L'intérieur de la ville assiégée offrait, comme on le voit, un tableau déplorable. Les Grecs se préparèrent cependant à la défense. A la porte Saint-Romain, où se concentrait l'attaque, où le combat menaçait d'être le plus acharné, se trouvaient l'empereur lui-même, Justiniani et ses trois cents Génois d'élite, et don Francesco de Tolède. Plusieurs autres officiers pleins de talents et de valeur, génois, vénitiens, espagnols, allemands, russes, se partageaient la défense de dix postes; les Grecs n'en occupaient que deux. On va jusqu'à prétendre que les forces de la garnison tout entière ne s'élevaient pas à plus de neuf mille hommes, dans lesquels étaient compris les moines distribués parmi les soldats (1). La plus grande espérance des Grecs reposait dans la source de la miséricorde de la Mère de Dieu, qui au dernier siége avait paru, disaient-ils, si miraculeusement sur les remparts. Depuis la semaine de Pâques son image était exposée dans l'église de la Vierge-Hodegetria, située au milieu de l'Acropolis.

Déjà les assiégés se croyaient encore sauvés par un nouveau miracle; car dans le camp des Ottomans avait couru le bruit qu'une armée composée de Hongrois et d'Italiens venait secourir Constantinople. Avec ce bruit s'était répandue une terreur panique, sans doute au moyen des manœuvres de Kha-

(1) Léonard de Chios.

lil-Pacha, toujours opposé à la continuation du siége. Malgré l'ardeur qui les animait la veille et leur supériorité numérique, les musulmans, découragés, restèrent deux jours dans l'inaction. Mais, vers le soir du troisième jour, un météore enflammé, sillonnant le ciel dans la région du nord au-dessus de la ville, ranima le courage presque éteint des Turcs; ils regardèrent ce phénomène comme un signe de la protection divine. Mahomet, qui avait chancelé un instant dans sa résolution de donner l'assaut, assembla encore son conseil. L'opinion pacifique du grand vizir fut combattue par ses anciens adversaires. Furieux de cette nouvelle humiliation, Khalil osa donner de secrets avis aux Grecs, ses amis, et les excita à une opiniâtre résistance, attendu que le sort des armes était incertain. Cela se passait le soir du 27 mai, le dimanche, fête de la Toussaint à Constantinople.

Le lendemain, Mahomet disposa son armée en deux grandes colonnes pour l'attaque par la terre. Une flotte formidable de quatre-vingts galères bloqua la ville du côté de la mer. La colonne turque opposée à la porte Dorée était forte au moins de cent mille hommes. Une autre de cinquante mille s'échelonna sur la gauche du camp. A l'arrière-garde cent mille guerriers, formant la réserve, étaient prêts à les soutenir. Vers le coucher du soleil, un mouvement extraordinaire régnait dans le camp des Turcs; au bruit des armes, aux fanfares des clairons se mêlait le cri de *La Ilah illalah!* Le sultan, entouré de tous les grands de l'empire ottoman, passait ses troupes en revue, haranguait ses généraux, et excitait de nouveau leur ardeur par les plus brillantes promesses

De son côté, l'empereur s'efforçait de ranimer dans les cœurs des Grecs et de leurs généraux auxiliaires l'espoir que les siens n'osaient plus nourrir. Son discours, conservé par l'historien Phranza, dont nous empruntons souvent le récit, peut être considéré comme l'oraison funèbre de l'empire byzantin. L'exemple du prince et l'infortune de la ville assiégée armèrent ses guerriers du courage du désespoir. Ils répandirent des larmes, ils s'embrassèrent; oubliant leurs familles et leurs richesses, ils se dévouèrent à la mort. Chacun des chefs se rendit à son poste, et veilla cette nuit sur les rem-

parts et sur les tours. Constantin, escorté du plus grand nombre des officiers de sa cour, entra dans l'église Sainte-Sophie. Ils prièrent au pied des autels, et y reçurent la sainte communion au milieu d'une foule immense, qui éclatait en sanglots. Il se reposa quelques moments dans le palais, où l'on n'entendait plus que cris et lamentations, et pria les assistants de lui pardonner les offenses qu'il aurait pu commettre envers eux. Nourri du pain des forts et tranquille désormais pour le repos de son âme, l'empereur ne songea plus qu'au salut de l'empire. Il monta à cheval, suivi de ses fidèles compagnons, parmi lesquels se trouvait Phranza, et parcourut tous les postes de la ville pour encourager les soldats à leur devoir. La chute du dernier des Constantins, dit Gibbon, est plus glorieuse que la longue prospérité des césars de Byzance. Au premier chant du coq l'empereur était debout, sous les armes, près de la porte Saint-Romain, déterminé à vaincre ou à mourir (1).

Au lever de l'aurore du 29 mai 1453, les Turcs commencèrent l'assaut, sans tirer, suivant leur usage, le canon du matin, et il s'étendit en un instant sur toute la ligne du côté de la terre et du côté du port. Dans l'intention de fatiguer les Grecs et de ménager ses troupes d'élite, Mahomet avait composé ses premiers rangs d'un ramas de volontaires qui se battaient sans ordre et sans discipline, et de tous ceux qu'avait attirés sous sa bannière l'aveugle espoir du butin. L'artillerie des lignes, des galères et du pont des assaillants, foudroyait Constantinople sur tous les points. De part et d'autre on déploya un invincible courage, et les Turcs subirent la perte la plus grande. Lorsque vint le matin, la ville tout entière apparut entourée de la ligne d'attaque serrée et continue des ennemis, qu'un historien compare à une longue corde qui allait être serrée pour l'étouffer. Bientôt les cris de l'effroi et de la douleur se mêlèrent au bruit des tambours, des trompettes, des timbales, et aux décharges de la mousqueterie. On combattait depuis deux heures sans que les Turcs eussent fait aucun progrès. La nombreuse troupe des ministres de la justice du sultan se tenait derrière les assaillants, et stimu-

(1) Phranza, liv. III, chap. 7.

lait leur courage à coups de baguettes de fer et de nerfs de bœuf (1). Mahomet, à cheval et une massue de fer à la main, employait tour à tour les flatteries et les menaces; de la voix et de l'œil il dirigeait et pressait les flots de ses guerriers. Aux efforts inouïs des Ottomans les Grecs opposaient une héroïque valeur. Une grêle de flèches et de pierres tombait du haut des tours sur ceux qui montaient à l'assaut; le terrible feu grégeois ruisselait des murs à la mer, embrasait les navires, et serpentait de toutes parts sur les eaux. Le camp, la ville, les assiégeants et les assiégés étaient enveloppés d'épais nuages de fumée. Le fossé était comblé de cadavres, comme le sultan l'avait espéré ; mais les remparts n'étaient pas encore atteints. Renversés de leurs échelles ou écrasés sous les pierres, les marins retombaient sur leurs vaisseaux ou dans le port.

Secondé par la valeur de Théophile Paléologue et de Démétrius Cantacuzène, l'empereur se portait sur tous les points, encourageait les siens de ses paroles et de ses actions, et repoussait avec succès les assaillants. La victoire paraissait disposée à couronner les efforts de Constantin et de ses braves compagnons; déjà sourds aux cris et aux menaces de Mahomet, les Turcs cédaient, lorsqu'une balle ou un trait perça la main de Justiniani à travers son gantelet, *bien qu'il fût d'une aussi bonne trempe que les armes d'Achille.* Cet homme, que Ducas appelle un incomparable capitaine, un redoutable géant, ne put supporter la vue de son sang, et l'extrême douleur qu'il ressentait de sa blessure. « Tenez ferme, dit-il à « l'empereur, pendant que j'irai sur mon vaisseau me faire « panser, je serai promptement de retour. — Votre blessure « n'est pas grave, s'écria l'empereur; le danger est immi- « nent, et votre présence nécessaire; et d'ailleurs comment « sortirez-vous d'ici ? — Je suivrai, répondit le Génois trem- « blant, le chemin que Dieu lui-même a ouvert aux Turcs. » A ces mots, il traversa rapidement une des brèches du mur intérieur et s'échappa vers Galata, déshonorant à jamais par ce trait de lâcheté toute une vie de gloire. Justiniani survécut peu à sa honte, et ses derniers instants, qu'il passa au milieu

(1) Phranza, page 60.

de ses compatriotes à Galata ou dans l'île de Chios, furent empoisonnés par le chagrin et les remords, et par les reproches publics. Les Génois imitèrent l'exemple de leur chef, et quittèrent la ville avec la plupart des auxiliaires latins (1). « Allons, dit Constantin, achever de faire notre devoir. »

Jusqu'alors la valeur des assiégés avait remplacé les doubles murs de la place, foudroyés et rompus de tous côtés par l'artillerie des ennemis; mais le nombre des assaillants était au moins cinquante fois plus considérable que celui des chrétiens, et la retraite de Justiniani et des Génois avait jeté la consternation parmi eux. Saganos-Pacha, qui s'aperçut de quelque désordre dans leurs rangs, enflamma ses janissaires d'une nouvelle ardeur. L'un d'eux, Hasan-d'Ouloubad, d'une stature et d'une force gigantesques, mérita le premier la récompense promise par le sultan. Son cimeterre de la main droite et son bouclier de la gauche au-dessus de la tête, il s'élance sur la muraille suivi de trente compagnons, ses émules de courage; les assiégés les reçoivent à coups de flèches et de pierres; dix-huit janissaires sont précipités à la fois. Parvenu au sommet, Hasan s'y défend avec ses douze camarades; mais lui-même, atteint d'une pierre, tombe à terre; on le vit se relever sur ses genoux, chercher encore à se couvrir de son bouclier, jusqu'à ce que ses mains eurent laissé échapper cette arme défensive, et disparaître accablé de traits (2).

Tandis que les Grecs défendaient si vaillamment la porte Saint-Romain, contre laquelle était dirigée la principale attaque, les Turcs avaient déjà envahi la ville d'un autre côté. La veille du jour où se livrait l'assaut, sur un ordre de l'empereur qui voulait surprendre le camp de Mahomet par une sortie inattendue, on avait ouvert la porte Cercoporta : par une fatale imprévoyance elle n'avait pas été refermée. Cinquante Turcs forcèrent ce passage, montèrent sur les murailles et fondirent avec une impétuosité irrésistible sur les combattants. En ce moment, près de la porte Saint-Romain un cri retentit, parti du port, que la ville était au pouvoir de l'ennemi, et jeta l'épouvante dans les rangs de ceux qui résistaient encore. Constantin, voyant les Grecs reculer, se replier

(1) Ducas, chap. 39. — Phranza, liv. III, p. 60.
(2) Phranza, liv. III, chap. 7, page 62.

vers Sainte-Sophie et abandonner le terrain aux vainqueurs, se précipite, suivi de quelques braves, contre la plus grande brèche, afin de les entraîner par son exemple. Il y combat avec l'indomptable courage du lion, renverse tout ce qui s'offre à ses coups, s'inonde de son propre sang et de celui des infidèles, et entasse les morts autour de lui. A ses côtés, Jean le Dalmate multiplie vainement ses prodiges de valeur; François de Tolède, dont le grand cœur ne connaît pas la crainte, *surpasse Achille, comme un aigle qui déchire sa proie du bec et des ongles.* Théophile Paléologue s'écrie : « J'aime mieux mourir que vivre; » puis il disparaît au milieu des ennemis, et y trouve une mort glorieuse. Constantin demeurait seul debout : « Quoi donc! s'écrie-t-il avec l'accent de la douleur, il n'y aura donc pas un seul chrétien pour me délivrer du peu de vie qui me reste! » Au même instant il tomba sous les coups de sabre de deux Ottomans, dont l'un le frappa au visage, et l'autre par derrière; et le septième des Paléologues, Constantin Dragosès, le dernier des empereurs grecs, resta confondu parmi les nombreuses victimes de cette funeste journée (1).

Du moment où l'empereur eut été tué, il n'y eut plus de résistance; la déroute fut générale, et les Turcs entrèrent en masse du côté de la terre, par la porte Charsias ou Caligaria, après avoir franchi des remparts de cadavres, qui comblaient les fossés et remplissaient les brèches. Persuadés qu'ils avaient à combattre une garnison de cinquante mille hommes, et que dans tous les quartiers de la ville ils trouveraient la même opposition, ils passèrent au fil de l'épée tous les soldats qui fuyaient. Dans la première chaleur de la poursuite, deux mille victimes furent immolées ainsi, jusqu'à ce que la faiblesse réelle des Grecs fût reconnue : alors les vainqueurs mirent fin au carnage; ils avaient bien plus d'intérêt à faire des prisonniers, qui offraient un appât à leur avarice. Les habitants, saisis d'épouvante, se précipitèrent en foule vers le port, dont l'ennemi ne s'était pas encore emparé. Les cinquante Turcs auxquels la porte souterraine avait livré un passage avaient été repoussés, et bon nombre des fuyards parvinrent à se réfugier sur des vaisseaux grecs et génois.

(1) Ducas, chap. 39. — Phranza, liv. III, p. 63.

Les gardes, voyant grossir à chaque instant les flots du peuple qui se pressait dans le port, en fermèrent les portes et jetèrent les clefs à la mer.

Telle était l'étendue de la ville, que les quartiers les plus éloignés ignorèrent quelques moments leur triste sort. Lorsque la nouvelle se répandit que les Turcs avaient pénétré dans l'intérieur, beaucoup de personnes ne voulaient pas y ajouter foi. Mais bientôt elles virent passer des hommes couverts de sang; elles les interrogèrent, et il fallut se rendre à l'évidence. A peine le malheur public fut-il certain, qu'en peu d'instants les maisons et les couvents se trouvèrent déserts; les habitants tremblants se rassemblaient dans les rues et sur les places comme une troupe de timides animaux; puis, sur le bruit que les Turcs approchaient, ils reprenaient la fuite et se réfugiaient de toutes parts dans l'église Sainte-Sophie, vers laquelle se portaient aussi les masses repoussées du port. En moins d'une heure les fuyards y entrèrent pêle-mêle, hommes, femmes, vieillards, enfants, et remplirent le sanctuaire, le chœur, la nef, toutes les galeries, et barricadèrent les portes.

Les Turcs arrivèrent bientôt, et rompirent à coups de hache les portes de Sainte-Sophie; dès cet instant le pillage, l'incendie et les profanations de tout genre signalèrent leur triomphe. Rien ne put les arrêter, ni les gémissements des pères, ni les larmes des femmes et des jeunes filles, ni la faiblesse des vieillards, ni les lamentations des enfants, ni les supplications des blessés. Dans l'espace d'une heure, les hommes se trouvèrent attachés avec des cordes, les femmes avec leurs voiles et leurs ceintures; les sénateurs furent accouplés à leurs esclaves, les archimandrites aux portiers des églises, les femmes nobles à leurs servantes, sans distinction d'âge ou de rang. Les rues étaient remplies de ces malheureux captifs, que les vainqueurs conduisaient en longues files, comme des animaux destinés à la boucherie. Si quelqu'un d'entre eux voulait résister à la violence, ils le contraignaient à coups de bâton de hâter sa marche tremblante, car les ravisseurs étaient pressés de retourner chercher un nouveau butin (1). Les mêmes scènes de rapine et de désola-

(1) Ducas, chap. 38.

tion se répétaient dans toutes les églises et dans les couvents, dans tous les palais et toutes les habitations de cette ville jadis si puissante. On porte à soixante mille le nombre des infortunés que les impitoyables ministres de la vengeance divine réduisirent en esclavage dans le sac, qui dura trois jours; ils furent échangés ou vendus suivant le caprice ou l'intérêt de leurs maîtres, et dispersés dans les différentes provinces de l'empire ottoman.

Entraîné par son désespoir, à la vue des ennemis qui pénétraient dans Constantinople, l'historien Phranza, premier chambellan et premier secrétaire de l'empereur, s'était précipité au milieu des Turcs, et n'avait pas été témoin de la mort de son maître. Mais il n'avait point trouvé le trépas qu'il cherchait; il était tombé ainsi que sa famille au pouvoir des vainqueurs. Au bout de quatre mois d'esclavage, il put recouvrer sa liberté, et l'année suivante il se rendit à Andrinople, où il racheta sa femme, qui appartenait au maître de la cavalerie; mais il eut à déplorer la mort de sa fille et de son fils, tous deux dans la fleur de l'âge et de la beauté (1). Le cardinal Isidore, à qui la défense de toute la ligne, depuis la porte du Cynégion jusqu'à l'église Saint-Démétrius, avait été confiée, se trouva au nombre des prisonniers. On dit que, voyant la ville sur le point d'être prise, il se revêtit des habits d'un homme du peuple, que plus tard il fut vendu et délivré comme un captif sans valeur, et qu'après avoir essuyé plusieurs dangers il se procura le moyen de retourner à Rome auprès du pape. Il exhala sa douleur sur la conquête de Constantinople dans une triste complainte qui est parvenue jusqu'à nous.

L'église Sainte-Sophie, *cette merveille de la terre, élevée en l'honneur du Seigneur*, ne fut pas même épargnée, et devint un théâtre d'abominations. Les saintes images furent dépouillées de leurs ornements et mises en pièces, les vases d'or et d'argent enlevés ou détruits, les vêtements sacerdotaux changés en housses. Les autels profanés servirent de tables à manger ou de râteliers pour les chevaux.

Cependant, du côté du port les Grecs conservaient la partie des remparts qui n'avait pas encore été attaquée, et ils

(1) Phranza, liv. III, chap. 20, 21.

restèrent à leur poste jusqu'à ce que ceux des assiégeants qui pillaient la ville depuis quelques heures vinrent tomber sur eux par derrière. En même temps le reste de l'armée ottomane escaladait les murailles non loin de la porte de Petra et de la porte actuelle du magasin à farine. Alors la flotte, qui, toujours maîtresse de la chaîne et de l'entrée du havre extérieur, avait signalé sa valeur et empêché les Turcs d'appliquer leurs échelles pour monter de ce côté, profita pour se sauver du moment où le pillage occupait les équipages turcs. Désormais toute résistance était impossible, et les défenseurs des remparts ne songèrent plus qu'à prendre la fuite. Toutes les portes furent brisées, et les ennemis fondirent de toutes parts avec impétuosité. Quand le grand-duc vit qu'ils s'approchaient de la porte Royale confiée à sa garde, il se retira vers son palais, suivi d'un petit nombre de ses compagnons. Les uns tombèrent entre les mains des Turcs avant d'avoir pénétré dans leurs maisons; les autres n'y trouvèrent plus rien, ni leurs biens, ni leurs femmes, ni leurs enfants. Ils furent liés et traînés en captivité sans pouvoir se plaindre de la perte qu'ils éprouvaient. Les vieillards que leurs infirmités ou leur âge empêchait de marcher étaient impitoyablement massacrés, et les enfants jetés dans les rues et dans les places publiques. Lucas Notaras fut arrêté en gagnant son habitation; Orkan, petit-fils de Souleïman, au moyen duquel les Grecs s'étaient imaginé pouvoir effrayer le conquérant en le présentant comme un prétendant à la couronne, se précipita du haut d'une tour pour n'être pas livré à Mahomet, dont il redoutait la cruauté (1).

Un spectacle digne de compassion s'offrit aux regards lorsque les vaisseaux italiens appareillèrent pour s'éloigner de Constantinople. Le rivage était couvert d'hommes, de femmes, de religieux qui, les larmes aux yeux et se frappant la poitrine, conjuraient les matelots de les emmener. Mais il était arrêté qu'ils boiraient tout entier le calice de la colère divine. Ces vaisseaux ne pouvaient se charger de tant de malheureux : les Vénitiens et les Génois se contentèrent de choisir leurs compatriotes. Il serait difficile de peindre la colère de Mahomet à la vue de ces bâtiments qui lui échappaient,

(1) Ducas, chap. 3, 9. — Chalcondyle.

et qu'il lui était impossible d'atteindre. Les habitants de Galata, abandonnant leurs maisons, se sauvèrent sur les navires avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Quelques-uns furent contraints de jeter dans la mer une partie de leurs richesses. Saganos-Pacha, le favori de Mahomet, s'efforça de les empêcher de partir, et leur jura par la tête du sultan qu'il ne leur serait fait aucun mal. « Ne fuyez pas, leur criait-il du rivage, et ne craignez rien. Vous êtes les amis du sultan; votre ville sera exempte de tout acte d'hostilité. Nous contracterons avec vous une alliance dont les conditions seront plus avantageuses pour vous que celles de vos traités avec les Romains. Ne prenez point de résolution contraire, dans la crainte d'exciter le mécontentement du prince. » Ceux qui purent profiter de l'occasion s'enfuirent malgré ces promesses. Les autres, après en avoir délibéré, allèrent avec leurs magistrats se prosterner devant Mahomet et lui présenter les clefs de leur ville. Il les les accueillit avec une bonté rare, et leur adressa quelques paroles capables de leur inspirer de la confiance. Il n'y eut que cinq grands vaisseaux qui mirent à la voile; le reste fut abandonné des matelots. Poussés par un vent favorable, ils quittèrent les parages d'une ville autrefois si florissante, et dont les destinées allaient changer sous le joug des infidèles. Les galères et les vaisseaux des marchands vénitiens se retirèrent, à l'exemple des Génois (1).

« O ville, ville capitale de toutes les villes ! » s'écrie l'historien Ducas, dont la douleur s'exhale en plaintes déchirantes à la vue de la désolation de Constantinople : « O « ville, centre de toutes les parties du monde ! O ville, la « gloire des chrétiens et la confusion des barbares ! O ville, « second paradis planté en Occident de toutes sortes d'arbres « fertiles en fruits spirituels ! Paradis, qu'est devenue ta « beauté ?... État, peuple, armée, dont on ne pouvait « autrefois dire le nombre, vous avez disparu comme un « vaisseau qui s'abîme dans la mer. Maisons superbes, « palais magnifiques, temples sacrés, je vous appelle au- « jourd'hui comme si vous étiez animés, comme si vous « pouviez m'entendre, et, suivant l'exemple de Jérémie, je « vous prends à témoin de ma douleur et de mes plaintes...

(1) Ducas, chap. 39.

« Quelle éloquence serait capable d'exprimer la grandeur « des misères et des disgrâces que souffrirent les habitants « lorsqu'ils furent transportés, non de Jérusalem à Babylone « et en Assyrie, mais de Constantinople en Syrie, en Égypte, « en Arménie, en Perse, en Arabie, en Afrique, en Italie, « en Asie Mineure et dans un grand nombre d'autres pro- « vinces où l'on ne parlait point leur langue, où leur reli- « gion et leurs divines Écritures étaient ignorées. Soleil, et « vous aussi, terre, tremblez, et pleurez la ruine entière de « notre nation, que Dieu, par un jugement très-juste, a on- « donnée en punition de nos péchés (1). »

Ainsi tomba sous les coups des Ottomans la ville aux sept collines, l'antique Byzance, onze cent vingt-cinq ans après sa reconstruction par Constantin le Grand. Cette destinée, que faisaient depuis longtemps présager les convulsions intérieures de ce misérable empire romain qui se tuait de ses propres mains, l'hérésie et le schisme, ces deux poisons qui énervent, l'abaissement moral des sujets et des souverains, cette destinée devait être réservée par la Providence à la maison des Paléologues, dont le premier avait jadis sollicité contre sa patrie la protection et l'assistance du prince turc, maître de l'Asie Mineure. Ses faibles successeurs, presque tous imprudents ou lâches, servirent à la porte du sultan, se montrèrent comme mercenaires dans son armée et conquirent des villes en son nom. Telle fut la reconnaissance du concours accordé avec tant de zèle aux armes des Ottomans. Mahomet détruisit la nationalité du peuple qu'il avait soumis. Plusieurs fois, depuis cette fatale époque, ce peuple s'est efforcé de secouer le joug de ses vainqueurs, et n'a réussi à se reconstituer qu'au bout de quatre siècles. Mais ce succès récent, auquel l'Europe s'est empressée d'applaudir, fut le résultat de l'appui de trois grandes puissances, la France, l'Angleterre et la Russie, dirigées par des vues politiques toutes différentes, quoique paraissant animées, dans leur langage philanthropique, des mêmes sentiments de générosité, de désintéressement et de civilisation.

(1) Ducas, chap. 41.

CHAPITRE IX

MAHOMET A CONSTANTINOPLE. — CONQUÊTE DU PÉLOPONÈSE. — FIN DE LA DYNASTIE DES PALÉOLOGUES.

Entrée de Mahomet à Constantinople. — Église Sainte-Sophie transformée en mosquée. — Notaras conduit devant Mahomet. — La tête de l'empereur grec exposée sur une colonne. — Visite du sultan au grand-duc. — Son entrée dans le palais impérial. — Mort de Lucas Notaras et de ses enfants. — Départ de la flotte chargée du butin. — Mahomet repeuple Constantinople. — Élection d'un patriarche. — Gennadius reçoit l'investiture de Mahomet. — Dénombrement des Génois de Galata. — Retour du sultan à Andrinople. — Soulèvement des Grecs et des Albanais auxiliaires contre Démétrius et Thomas, frères de l'empereur Constantin. — Tourakhan envoyé au secours des princes grecs. — Ses conseils à Démétrius et à Thomas. — Soumission des Albanais. — Discorde entre Démétrius et Thomas. — Cruautés de Thomas. — Succès de Mahomet. — Toute la côte septentrionale du Péloponèse passe sous la domination des Ottomans. — Nouvelles hostilités de Thomas contre les Turcs et son frère. — Le sultan marche de nouveau contre les deux despotes. — Sort de Démétrius et de Thomas Paléologue. — Fin de la domination grecque dans le Péloponèse. — Perte de Trébizonde. — L'impératrice Hélène. — Sort humiliant des derniers Paléologues. — Douleur et effroi de l'Europe. — Vains projets de croisade.

Mahomet n'avait pas voulu pénétrer dans la ville avec les assaillants; il avait attendu en dehors des murailles que lui parvînt la nouvelle qu'elle était tout entière au pouvoir de ses troupes : il reçut cet avis vers le milieu du jour. Alors, délivré de toute crainte et libre de toute incertitude, il entra en triomphe par la porte Saint-Romain, dans la capitale de l'empire détruit. Il était accompagné de ses vizirs, de ses pachas, d'une cour brillante et de ses gardes, dont chacun, suivant Ducas, doué de la force d'Hercule et de l'adresse d'Apollon, valait, en un jour de bataille, autant que dix autres hommes. Le vainqueur fut frappé d'étonnement et de surprise à l'aspect de l'heureuse situation de cette ville

immense, qui s'élevait orgueilleusement sur la cime de sept collines, de ces palais et de ces églises, d'un style inconnu pour lui, dont les rayons du soleil doraient les dômes majestueux et les réfléchissaient sur la surface des eaux. Lorsqu'il fut dans le cirque ou hippodrome, magnifique bâtiment d'environ quatre cents pas de longueur, et cent pas de largeur, un singulier monument de l'antiquité, une colonne de cuivre, formée des corps de trois serpents entrelacés, attira son attention. Elle avait jadis soutenu le trépied d'or consacré dans le temple de Delphes par les Grecs reconnaissants, après leur victoire sur l'armée de Xercès. Afin de prouver sa force, Mahomet brisa d'un coup de sa hache de bataille la mâchoire inférieure de l'un de ces monstres, que les Turcs regardaient comme les idoles ou les talismans de Constantinople.

Arrivé devant la basilique de Sainte-Sophie, il descendit de cheval à la grande porte, et se montra jaloux de prendre aussitôt possession de cette superbe métropole de l'Église d'Orient. Il ne put contempler sans admiration les cent sept colonnes qui lui servaient d'appui, revêtues des marbres les plus rares, les granits étoilés de Thessalie, d'Épire et d'Égypte; les huit colonnes de porphyre, pieuse offrande d'une dame romaine, tirée du temple du Soleil, construit par Aurélien à Balbeck; les huit colonnes de marbre vert de l'ancien temple de Diane d'Éphèse, fournies par le zèle des magistrats de cette ville; les autres étaient sorties du plus beau temple de Jupiter à Cyzique, de ceux d'Alexandria Troas, d'Athènes et des Cyclades; le pavé formé des marbres de Proconnèse, de Thessalie et du pays des Molosses (1). Les images colossales des évangélistes et des apôtres, de la Vierge et du Christ, des saints et des anges, le grand nombre d'ornements et de figures en mosaïques finies avec soin, la balustrade du chœur, les chapiteaux des colonnes et les décorations de l'autel fixèrent surtout l'attention de Mahomet. Il parcourut ensuite avec le même ravissement les galeries aériennes et les voûtes élancées. En descendant de la coupole, la première qu'un architecte ait osé poser dans les airs,

(1) Paul Silentiarius, part. II, pages 129, 133.

il aperçut un des soldats occupé à briser les précieuses dalles de marbre dont les veines imitaient si bien des vagues, que des quatre portes de l'église des flots paraissaient rouler et représentaient les quatre fleuves du paradis. Désireux de conserver ce monument de sa gloire, il frappa violemment ce soldat de son cimeterre, en disant : « Je vous ai abandonné les trésors de la ville et les prisonniers; mais les édifices m'appartiennent. » Le profanateur fut emporté hors du temple, à demi mort (1).

Lorsque le conquérant eut achevé sa visite, il ordonna à un des muezzins qui l'accompagnaient de proclamer du haut de la tour la plus élevée l'invitation publique à la prière, et, montant le premier sur le grand autel où, peu de jours auparavant, on avait célébré les mystères chrétiens, il consacra lui-même à l'islamisme l'église Sainte-Sophie. Déjà les riches objets qui servent au culte des chrétiens avaient été enlevés par les soldats; il ne resta plus qu'à renverser les croix; les murs couverts de peintures à fresque et de mosaïques furent lavés, purifiés, dépouillés de tout ornement, et dégradés par le fanatisme des Turcs. Les voûtes du temple élevé en l'honneur du Verbe et de la sagesse divine, ne retentirent plus que du dogme des musulmans : *Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.*

Selon les historiens grecs, un ange avait donné le plan de Sainte-Sophie, et le Ciel avait envoyé de l'or pour sa construction. Fondée par Constantin le Grand, elle avait été deux fois incendiée dans une émeute, et endommagée par un tremblement de terre. Théodose le Jeune d'abord, et ensuite Justinien, l'avaient relevée de ses ruines. Sous le dernier de ces empereurs, l'architecte Anthémius de Tralles conçut les plans, et on employa dix mille ouvriers pour les exécuter. Justinien lui-même surveillait chaque jour leurs travaux, et excitait leur activité par ses paroles et ses récompenses. Au milieu de la fête solennelle de la Dédicace, cinq ans onze mois et dix jours après qu'on eut posé la première pierre, il put s'écrier avec une pieuse vanité : « Gloire à Dieu, qui m'a jugé digne d'achever un si grand ouvrage ! O Salomon !

(1) Ducas, chap. 49.

je t'ai vaincu ! » Ce temple, qui offre encore aujourd'hui un monument imposant du règne glorieux de ce prince, était le théâtre des plus magnifiques pompes de la politique et des plus saintes fêtes de la religion. Il servait aux conronnements, aux triomphes, aux mariages des empereurs, aux cérémonies publiques de l'Église, aux conciles ou assemblées ecclésiastiques : c'était le sanctuaire non pas seulement de la capitale, mais de l'empire entier, le chef-d'œuvre de l'architecture sacrée dans toute la chrétienté.

Après une victoire remportée sur leurs ennemis, les empereurs grecs terminaient autrefois leur marche triomphale par une prière dans Sainte-Sophie. Pour se conformer à cet usage, Mahomet commença la prise de possession de sa conquête par sa prière sur le grand autel de ce temple. Mais si les Turcs conservèrent ce majestueux édifice, il n'en fut pas ainsi de tous les autres que la piété de Justinien et des empereurs grecs ses successeurs avait élevés en l'honneur du Christ, de la Vierge et des saints, dans les quartiers les plus fréquentés de Constantinople et de ses faubourgs, au bord de la mer ou sur les hauteurs qui dominent les côtes de l'Europe et de l'Asie, et pour la plupart ornés de marbre et d'or. Le couvent de Saint-Jean-Baptiste, sur le port, fut entièrement saccagé, ainsi que celui de la Vierge-Hodegetria, près de l'Acropolis. Les Turcs mirent en pièces, dans l'église où elle était exposée à la vénération publique, la statue merveilleuse de la Mère de Dieu, que les Grecs regardaient comme le palladium de la ville.

En quittant le temple de la Sagesse-Divine, transformé en mosquée, Mahomet fit amener le grand amiral, Lucas Notaras, qui se prosterna devant lui. « Contemple, lui dit-il, ces monceaux de cadavres, cette foule de captifs ; voilà le résultat de ton refus de rendre la ville. — Seigneur, lui répondit Notaras, il n'était ni au pouvoir de l'empereur, ni en mon pouvoir de vous livrer Constantinople, surtout depuis que celui-ci avait reçu plusieurs lettres qui l'engageaient à la résistance. » Les soupçons du sultan tombèrent aussitôt sur Khalil-Pacha ; mais, dissimulant pour l'instant, il s'informa de l'empereur, et demanda s'il s'était embarqué sur l'un des cinq vaisseaux génois qui avaient été assez

heureux pour sortir du port à pleines voiles. Notaras répondit qu'il n'en savait rien, parce qu'il se trouvait à la porte du palais au moment où les Turcs étaient entrés par celle de Charsias. A l'heure même furent annoncés deux janissaires qui se vantaient d'avoir tué Constantin. Mahomet ordonna de le chercher parmi les cadavres et de lui apporter sa tête (1). Quant à Notaras, le sultan lui adressa des paroles de consolation, lui fit donner mille aspres à lui, à sa femme et à chacun de ses enfants; il lui promit en outre la restitution des biens et des charges dont il jouissait sous l'empereur. Provoqué par ces faveurs, le traître Notaras présenta au sultan une liste des principaux officiers de la cour et fonctionnaires de l'État. Mahomet les fit chercher, et compta mille aspres à chaque soldat qui lui présenta une de leurs têtes.

On trouva dans un monceau de morts le cadavre de Constantin, reconnaissable à ses brodequins de pourpre parsemés d'aigles d'or. Sa tête et celle d'Orkhan furent déposées aux pieds du vainqueur. Constantin le Grand avait consacré dans la ville, à la mémoire de sa mère Hélène, une place située devant l'église Sainte-Sophie, et nommée Augustéon. Sur cette même place l'empereur Théodose avait élevé une colonne de plomb, surmontée de sa statue, du poids de quatorze mille huit cents marcs en argent. Justinien Ier substitua à cette colonne de plomb une colonne de porphyre; la statue d'argent de Théodose fut fondue et remplacée également par une statue colossale de bronze qui le représentait lui-même à cheval, supportant dans la main gauche le globe du monde, orné d'une croix, étendant la droite vers l'orient, pour annoncer sa domination sur cette partie de l'univers. Au commencement du XIVe siècle, Andronic le Vieux avait réparé cette statue équestre. C'est au faîte de cette colonne, sous les pieds du cheval de Justinien le Triomphateur, que fut placée la tête du plus courageux et du plus infortuné des empereurs grecs : ironie cruelle, si l'on se rappelle que le vœu adressé au vainqueur dans l'Orient était celui-ci : « Que les têtes de tes ennemis roulent sous les pieds de ton cheval! » Durant tout le jour cette dépouille

(1) Ducas, chap. 40.

sanglante resta ainsi exposée aux regards publics; le soir, on enleva la peau de la tête, qui fut ensuite portée comme un trophée de la victoire aux princes des Perses, des Arabes, et aux autres Turcs. Il fut permis aux Grecs de rendre à l'empereur les honneurs de la sépulture (1). Ceux d'entre eux qui n'avaient pas encore été réduits en esclavage furent emmenés à Galata, où ils restèrent en liberté. Le dernier grand-duc de l'empire byzantin, Notaras, put continuer d'habiter son palais dans la ville.

Le lendemain, mercredi 30 mai, Mahomet traversa Constantinople à cheval, et alla visiter le grand-duc dans sa demeure. Notaras sortit au-devant de lui afin de le recevoir, et mit à ses pieds ses trésors, en ajoutant qu'il avait réservé tout cela pour lui. « Qui donc, demanda Mahomet indigné, a remis ces trésors et la ville entre mes mains? — Dieu, répondit en tremblant Notaras. — Eh bien! reprit le sultan, c'est donc à Dieu et non pas à toi que j'en suis redevable. » Malgré la dureté de ce langage, il se rendit auprès du lit de douleur de la femme de Notaras, princesse âgée et accablée de maladies. Il employa pour la consoler les plus tendres expressions de respect filial. « Ma mère, lui dit-il, je vous souhaite le bonjour, et vous supplie de ne pas vous affliger de tout ce qui est arrivé; il faut se soumettre aux ordres de Dieu. Je puis vous rendre plus que vous n'avez perdu; ayez seulement soin de vous bien porter. » Il se fit présenter les fils du grand-duc, qui se jetèrent à ses pieds, et le remercièrent humblement de la bonté avec laquelle il les traitait. Mahomet continua de parcourir la ville. Elle était désolée, et n'offrait plus que l'aspect d'un vaste désert où erraient çà et là quelques maraudeurs cherchant les restes échappés au pillage de la veille.

Après avoir visité la plus grande partie de la cité, le sultan entra dans le palais impérial, dont le pavé et les murs étaient revêtus de marbre de diverses couleurs, et dans lequel on pouvait remarquer l'heureuse et rare alliance des beautés de la nature et de celles de l'art. Vivement frappé de la

(1) Phranza, liv. III, ch. 9. — S'il faut ajouter foi au témoignage de quelques savants publicistes de nos jours, le tombeau de Constantin XII Dragosès aurait été découvert l'année dernière à Constantinople.

morne solitude et du vide de ces appartements, qu'avaient habité cent successeurs de Constantin, et naguère si brillants et si animés, il cita un vers persan qui s'appliquait, avec une triste vérité, à la situation présente. « L'araignée a filé sa toile dans le palais des césars; la chouette fait retentir les voûtes royales d'Efrasiab de son chant lugubre. » Cette réflexion philosophique sur l'instabilité des grandeurs humaines n'empêcha point Mahomet de s'abandonner à toute l'ivresse de son triomphe et à tous les plaisirs. Non loin du palais fut préparé un splendide festin auquel le sultan invita les personnages les plus illustres de son empire; il y but du vin sans mesure, et, à demi plongé dans l'ivresse, il ordonna à un de ses officiers de lui amener le plus jeune des fils de Notaras, âgé seulement de quatorze ans, qu'il voulait réserver pour les fonctions de page. Le père, désespéré, répondit au messager du tyran qu'il ne livrerait jamais son fils de plein gré, et qu'il aimerait mieux périr sous la hache du bourreau. Indigné de ce refus, Mahomet envoya le bourreau pour lui amener Notaras, ses fils, et Cantacuzène, son gendre. Notaras dit le dernier adieu à sa femme, et vint se présenter avec ses fils et Cantacuzène. Le sultan s'empara du plus jeune, et ordonna de trancher la tête aux autres. Dans ce moment suprême, le grand-duc retrouva l'élévation d'âme et d'esprit qu'il avait perdue. Comme ses enfants déploraient leur malheur commun avec des cris et des gémissements, le généreux père les consola, et, après les avoir exhortés à mourir en chrétiens, il s'écria : « Vous êtes juste, ô Seigneur! » Lorsque ses fils eurent été décapités en sa présence, Notaras dit au bourreau : « Mon frère, accordez-moi quelques instants pour faire ma prière; » et il entra dans une chapelle voisine. Les corps de ses enfants palpitaient encore lorsqu'il en sortit; il présenta la tête et fut exécuté à son tour. Les restes des suppliciés, jetés dans la rue, demeurèrent sans sépulture, et leurs têtes furent apportées au tyran dans la salle du festin; il les fit placer devant lui sur sa table (1). De nobles Espagnols et Vénitiens, et d'autres seigneurs grecs dont on avait d'abord épargné la vie, périrent encore victimes de la féro-

(1) Ducas, chap. 40.

cité du vainqueur. Quelques-uns trouvèrent le moyen de racheter leur vie en donnant soixante-dix mille ducats à Saganos-Pacha.

Mahomet ne perdit pas de temps pour achever l'œuvre de la conquête, et le troisième jour après la prise de la ville, il donna ses ordres pour le départ de la flotte, afin de se livrer avec plus de calme à la méditation de ses vastes desseins. Les vaisseaux se réunirent en mer, dit l'historien Ducas, pour regagner les contrées et les villes qui les avaient fournis. Ils étaient chargés jusqu'à s'enfoncer de vêtements précieux, de vaisselle d'or et d'argent, de vases d'airain, de cuivre, d'étain, d'une multitude prodigieuse de livres et de prisonniers de toutes conditions, prêtres et laïques, moines et religieuses. Les tentes du camp n'étaient pas moins remplies de captifs et de butin que les vaisseaux. Au milieu des barbares, l'un se promenait revêtu des ornements pontificaux, l'autre menait des chiens en laisse avec une ceinture d'or; celui-ci faisait servir à ses repas des fruits dans les vases sacrés; celui-ci versait du vin à grands flots dans un calice. On en voyait qui au lieu de housses couvraient leurs chevaux de tentures rehaussées d'or. Des amas énormes de livres furent entassés dans des chariots, et transportés en Orient et en Occident. On donnait pour une pièce de monnaie dix volumes d'Aristote, de Platon, d'ouvrages de théologie et d'autres auteurs. C'est ainsi que furent anéanties ou dispersées, au milieu de la confusion générale, les plus nobles productions de la science et de la littérature des anciens Grecs. « On songe du moins avec plaisir qu'une portion inestimable de nos richesses classiques était déjà déposée en sûreté dans l'Italie, et que des ouvriers d'une ville d'Allemagne avaient fait une découverte qui brave les ravages du temps et des barbares (1). » Les Turcs arrachèrent toutes les dorures des Évangiles richement reliés, vendirent cet or, et jetèrent les volumes. Ils brûlèrent toutes les images des saints.

Enfin ces scènes de dévastation eurent un terme. Dès le lendemain du départ de sa flotte, Mahomet fit son entrée triomphale dans Constantinople vide et désolée, sans monarque et sans peuple, mais à laquelle les Turcs n'avaient

(1) Gibbon, t. XIII, chap. 68.

pu enlever cette admirable position qui la désignera toujours pour la capitale d'un grand empire. Au milieu des fêtes et des réjouissances, il songeait, en véritable homme d'État, à s'assurer sa conquête par des institutions politiques conformes aux mœurs et aux besoins de ses nouveaux sujets. Une proclamation invita tous les habitants de la ville qui s'étaient cachés par crainte à rentrer librement dans leurs maisons, où ils ne subiraient aucune vexation, tous les fugitifs à revenir et à vivre selon leurs anciennes coutumes. Afin de se concilier l'affection des chrétiens, le sultan respecta leur culte et leurs usages, et voulut qu'à la place du patriarche qui venait de mourir, un nouveau chef spirituel fût élu, et consacré suivant le cérémonial observé jusqu'alors. Du temps des empereurs chrétiens, on remettait au nouvel élu un sceptre d'or, enrichi de pierreries et de perles; on lui présentait ensuite un cheval sorti des écuries impériales, orné avec magnificence, couvert d'une housse blanche, sur laquelle le premier dignitaire de l'Église, entouré de tout le clergé, se rendait du Bucoléon au palais du patriarche, où les archiprêtres lui prêtaient hommage d'après le cérémonial usité. L'empereur, assis sur son trône, ayant autour de lui tous les sénateurs, la tête découverte, lui remettait la crosse ou le bâton pastoral, symbole de ses fonctions ecclésiastiques. La bénédiction était prononcée par le premier chapelain de la cour. Le grand domestique chantait l'hymne et le *Gloria;* de l'autre côté, l'inspecteur des lampes entonnait le chœur : *le Roi des cieux,* etc. Les chants terminés, l'empereur se levait, tenant le sceptre de la main droite; debout, à sa droite, était le césar; à sa gauche, le métropolitain d'Héraclée. Le patriarche s'inclinait trois fois devant toute l'assemblée, et se prosternait aux pieds de l'empereur. Dans ce moment, le monarque, élevant son sceptre, prononçait à haute voix ces paroles : « La sainte Trinité, qui m'a donné l'empire, vous confère le patriarcat de la nouvelle Rome (1). » Après avoir ainsi reçu sa dignité de l'empereur, le patriarche lui donnait la sainte communion, et le chœur chantait : *Pour de longues années ce seigneur!* avec la formule d'absolution.

(1) *Sancta Trinitas, quæ mihi donavit imperium, te in patriarcham novæ Romæ delegit.* (Phranza, liv. III, chap. 19.)

Dès que le sénateur Georges Scholarius, connu aussi sous le nom de Gennadius, eut été élu par le petit nombre d'archiprêtres et de laïques qui restaient encore, Mahomet exigea qu'on observât les rites sacrés. Le patriarche fut donc conduit par les électeurs dans la grande salle du palais impérial, qui était magnifiquement ornée. Le sultan, l'ayant investi de sa nouvelle dignité, lui donna un repas splendide, pendant lequel il s'entretint amicalement avec lui; il lui fit présent ensuite d'un sceptre précieux, emblème de l'autorité religieuse et civile qu'il lui avait conférées, et lui adressa ces nobles paroles : « Sois patriarche, et que le Ciel te protége ! En toute circonstance compte sur mon amitié, et jouis de tous les priviléges que possédaient tes prédécesseurs. » Malgré les instances de Gennadius, qui se défendit de recevoir cette marque de déférence, Mahomet voulut le conduire jusqu'à la porte du palais, et lui présenter un cheval blanc richement harnaché. Puis il ordonna aux vizirs et aux pachas qui l'entouraient de l'escorter jusqu'au synode du patriarcat. Gennadius se rendit jusqu'à l'église des Saints-Apôtres, qui lui avait été assignée pour métropole à la place de Sainte-Sophie, dont le sultan avait fait sa principale mosquée. Mais cette église était située dans un quartier de la ville réduit à un état de solitude, et portait les traces d'une horrible dévastation. Pour ces motifs le patriarche sollicita et obtint de Mahomet la permission de transférer son siége dans l'église Notre-Dame appelée Pammachariste.

Gennadius prit possession du beau palais situé au nord de cette dernière métropole. Ce fut là que le sultan alla lui rendre visite, et le pria, dit-on, de lui expliquer les principaux articles de la religion chrétienne. Le prélat y consentit, et le fit avec tant de force et de solidité, que le musulman en parut touché, et qu'il souhaita avoir cet entretien par écrit. Selon Phranza, il lui délivra plus tard un diplôme portant « que personne n'eût à le troubler et à l'offenser; que la personne du patriarche fût protégée contre tout adversaire; qu'il restât à jamais libre de tous impôts et de tous droits avec ses archiprêtres. » Le même diplôme, ou peut-être un acte semblable, assurait aux vaincus trois autres libertés; des églises de Constantinople partagées entre les

deux religions, celles des Grecs ne devaient plus être transformées en mosquées; défense était faite de troubler leurs mariages, leurs sépultures et autres cérémonies religieuses; les fêtes de Pâques seraient célébrées avec toute leur solennité, et à cet effet les portes du quartier des Grecs devaient rester ouvertes pendant trois nuits.

Le nouveau patriarche passait pour un des plus savants d'entre les Grecs. Il avait assisté au concile de Florence, et s'était hautement déclaré en faveur de l'union. Il s'appliqua donc à combattre le schisme, et n'oublia rien pour faire rentrer son peuple dans la communion de l'Église romaine. Pour arriver à son but, il fit une excellente apologie des articles contenus dans le décret de Florence. Comme il l'écrivit peu de temps après la prise de Constantinople, il y dépeint avec les traits de l'éloquence la plus vive et la plus touchante la situation où cette malheureuse ville se trouvait réduite. Mais, voyant que, malgré tous ses soins et tous ses efforts, les Grecs résistaient toujours au Saint-Esprit, il renonça, après cinq ans de travail inutile, au gouvernement d'un peuple si rebelle, et se retira dans un monastère de la Macédoine, où il demeura jusqu'à sa mort.

Une fois les Grecs de Constantinople tranquillisés, Mahomet s'occupa des Génois de Galata. Il ordonna de faire le dénombrement de ceux qui restaient. On força les maisons de ceux qui s'étaient enfuis sur les vaisseaux latins; mais on les préserva du pillage. Les mobiliers furent inventoriés, et un délai de trois mois accordé aux propriétaires pour y rentrer. Ce terme expiré, tous les biens devaient être confisqués. Le sultan enjoignit à tous les soldats, ainsi qu'à tous les paysans d'alentour, de travailler à la démolition des murs de Galata du côté de la terre ; mais il conserva la partie de l'enceinte appuyée au port. Il réunit un grand nombre de maçons et de chaufourniers pour réparer promptement les dommages causés par l'artillerie des Turcs, et agrandir les fortifications de Constantinople, dont il fit le siége de l'empire ottoman, au préjudice de Bursa et d'Andrinople, qui devinrent des villes de province. Il ordonna en outre que cinq mille familles de l'Anatolie et de la Romanie, sous peine de mort, vinssent occuper les habitations de la

capitale avant la fin de septembre (1). Des proclamations publiques assurèrent aussi que tous les Grecs qui prouveraient leur noblesse seraient traités avec plus de distinction que sous les empereurs. Sur la foi de ces promesses, beaucoup de nobles parurent à Constantinople le jour de saint Pierre, fixé pour cette vérification; mais les infortunés payèrent de leur tête cette aveugle confiance.

Vingt jours après la conquête, le sultan se mit en route pour Andrinople, traînant à sa suite un long convoi de butin et une foule innombrables d'esclaves, parmi lesquels des jeunes filles et des dames de la noblesse grecque. L'épouse du grand-duc Notaras, femme intrépide, vertueuse et dont les pauvres vantaient l'inépuisable charité, mourut en chemin, près du village de Mésène, où elle fut enterrée. Le sultan conduisait aussi comme prisonnier son grand vizir Khalil, qui s'était laissé corrompre par l'or des Grecs, que ses lettres secrètes avaient engagés à une vigoureuse défense. Khalil subit la mort après quarante jours de prison, et il fut défendu à ses amis de le pleurer. D'Andrinople, où il était entré avec la pompe et la magnificence d'un triomphateur, Mahomet adressa des messages au sultan d'Égypte, au schah de Perse et au schérif de la Mecque, pour les instruire de la conquête de Constantinople. La ville d'Andrinople offrit bientôt le spectacle d'un concours extraordinaire de princes chrétiens ou de leurs ambassadeurs, qui vinrent féliciter le sultan de sa victoire et lui offrir des présents. Le conquérant, assis sur un trône fort élevé, les reçut avec fierté et arrogance, et les somma de payer le tribut annuel (2).

Nous abandonnons maintenant aux armes des Ottomans les débris de l'empire byzantin en Europe et en Asie, pour conduire cette histoire jusqu'à l'extinction de la dernière dynastie qui ait régné à Constantinople. Démétrius et Thomas Paléologue, frères de Constantin et despotes de la Morée, furent plongés dans la consternation à la nouvelle de la mort de l'empereur et de la ruine de la monarchie grecque. Sans espoir de pouvoir résister aux redoutables ennemis des Grecs, ils se disposèrent à passer en Italie, ainsi que les nobles

(1) Ducas, chap. 42.
(2) *Id.*, *ibid.*

attachés à leur fortune. Mahomet dissipa leurs premières inquiétudes, et les fit renoncer à leur projet de fuite en se contentant d'exiger d'eux un tribut annuel de douze mille ducats. Mais le répit de sept ans qu'il laissa à la Morée, pendant qu'il ravageait le continent et les îles par ses invasions, fut une période de douleur, de discorde et de misère. Pour remplacer Constantin, les archontes voulurent proclamer Démétrius, l'aîné de ses frères, auquel le trône appartenait par droit d'aînesse ; Thomas, le plus jeune, d'un caractère ambitieux et tyrannique, ne consentit point à céder la couronne à son aîné, et ils se partagèrent la domination du Péloponèse. Des dissensions éclatèrent alors entre les Grecs, et Emmanuel Cantacuzène, prétendant à l'autorité suprême, se mit à la tête d'un parti qui repoussait les Paléologues. D'un autre côté, les Albanais auxiliaires refusèrent obéissance aux deux despotes, ravagèrent le pays, et s'empressèrent d'offrir aux Turcs le même tribut que les Grecs pour la souveraineté du Péloponèse.

Outre Emmanuel Cantacuzène, les deux chefs les plus dangereux du soulèvement contre Démétrius et Thomas étaient les deux Grecs Kentérion Zacharias et Lukanos, beaux-frères du dernier empereur Constantin, que Thomas retenait depuis quelque temps prisonniers dans la ville de Castel-Tornèse. Ces deux captifs parvinrent à s'échapper, et, suivis des Albanais et des Grecs rebelles, ils menacèrent d'enlever aux Paléologues la domination du Péloponèse que leur avait accordée le sultan. C'en était fait de la puissance des deux princes dans cette contrée, si Hasan, commandant grec de Corinthe, n'avait sollicité de la Porte des secours qu'elle se garda bien de refuser. Tourakhan, qui, trente ans auparavant, avait conquis d'abord l'Hexamilon et poussé ses conquêtes jusqu'à Lacédémone, fut donc envoyé avec ses fils et une armée turque dans le Péloponèse (1), afin de protéger les Grecs contre les Albanais (1454). Il convoqua les Paléologues, et les exhorta à se montrer aux Grecs, qui devaient avoir plus de confiance en eux, leurs compatriotes, qu'en lui, leur ancien ennemi, quoiqu'il fût maintenant leur allié.

(1) Phranza, liv. IV, page 14.

« Si le sultan, dit-il en terminant, n'eût pas eu pitié de « vous, et ne vous eût accordé du secours pour vous remettre « en possession du pays presque perdu, je sais fort bien que « déjà vous n'existeriez plus. Jusqu'ici l'expérience a dû « sans doute vous l'apprendre; votre administration a été « vicieuse; il y a donc pour vous nécessité absolue de mieux « gouverner vos sujets. Je vous engage surtout à ne pas « provoquer vous-mêmes votre ruine par vos dissensions « intérieures. Poursuivez sans relâche toute tentative de « rébellion, et frappez sans pitié ceux qui essaient des in- « novations. Deux choses nous ont élevés, nous autres Turcs, « au faîte de la puissance, le châtiment des méchants et la « poursuite des bons. Si les circonstances empêchent l'ac- « complissement de la punition, nous accordons le pardon « qui est imploré; mais dès que le danger a disparu, nous « laissons tomber le châtiment suspendu, et nous poursui- « vons avec persévérance la vengeance du crime (1). »

Tourakhan, après avoir tracé aux deux frères la règle de leur conduite, proclama la marche contre les Albanais. Le despote Démétrius, à la tête d'un faible corps de Grecs, suivit les Turcs vers les défilés de Barbostenis, où les Albanais avaient mis à l'abri leurs femmes et leurs enfants. Les Turcs et les Grecs réunirent aussitôt leurs efforts pour renverser le boulevard des ennemis. La nuit venue, les Albanais prirent la fuite, et dix mille femmes tombèrent au pouvoir des Turcs. Thomas se dirigea avec une autre division par Ithome, vers la ville d'Œtos, qui avait embrassé les intérêts de Kentérion, et qui se racheta en livrant mille esclaves, des armes et des vivres. Tourakhan obtint la prompte soumission des autres chefs albanais en leur promettant de garder les chevaux qu'ils avaient pris aux Grecs.

Avant son départ, le lieutenant de Mahomet exhorta de nouveau Démétrius et Thomas à vivre en bonne intelligence et à se montrer impitoyables envers les novateurs. « Princes « des Grecs, leur dit-il, je vous ai déjà suffisamment expli- « qué ce que je désirerais vous voir faire dans votre intérêt; « il me suffira d'ajouter : Si vous êtes unis, vos affaires sui-

(1) Chalcondyle.

« vront un cours paisible et prospère; mais il en sera tout « autrement si la discorde se met parmi vous. Veillez sur- « tout à ce que vos sujets vous respectent pendant la paix, « et soyez les inexorables vengeurs des outrages et des « crimes. » Ensuite il leur pressa la main et quitta le Péloponèse. Bien loin de profiter des sages conseils de Tourakhan, les princes grecs ne déployèrent aucune vigueur, et flattèrent plus que jamais leurs sujets, dans l'espérance de s'assurer davantage leur fidélité, tandis qu'ils favorisaient ainsi l'esprit d'innovation et l'ardeur des conspirations. Le provocateur le plus infatigable de la révolte, Lukanos, réunit quelques Byzantins, Albanais et Péloponésiens dans un complot qui avait pour but de rendre les villes indépendantes de leur despote. Les conjurés s'adressèrent à cet effet au commandant Hasan, qui rejeta leur proposition d'en référer à la Porte, d'autant plus qu'ils ne pouvaient avancer le tribut imposé. Démétrius et Thomas déjouèrent d'ailleurs ce criminel projet en adressant à la cour d'Istamboul leur tribut annuel de douze mille ducats. Satisfait de cet empressement, le sultan expédia un diplôme adressé aux principales familles grecques du Péloponèse, dans lequel il jurait par le grand prophète Mahomet, par les sept Corans, par les cent vingt-quatre mille prophètes, par le sabre qui lui ceignait les reins, et par l'âme de son père le dominateur; qu'il ne serait porté aucune atteinte ni à leurs personnes, ni à leurs enfants, ni à leurs biens; qu'il les laisserait vivre en paix, et qu'ils trouveraient plus de protection sous son autorité que sous les règnes de ses prédécesseurs.

Dans une stupide imprévoyance des dangers qui les menaçaient, les deux despotes ne tardèrent pas à s'affaiblir par des querelles domestiques que ne purent apaiser ou suspendre ni les liens du sang, ni les serments renouvelés au pied des autels, ni la force impérieuse de la nécessité. Spandugino dit que la haine entre les deux frères était poussée à un tel point, que l'un aurait mangé le cœur de l'autre. Toujours armés du fer et de la flamme pour satisfaire cette haine, ils consumèrent dans cette guerre dénaturée les aumônes et les secours de l'Occident, et ne firent servir leur puissance qu'à des exécutions barbares et arbitraires. Thomas, qui ne

le cédait en rien au sultan en tyrannie, mais qui était loin de l'égaler en habileté et en puissance, reproduisit dans le Péloponèse les scènes trop souvent répétées par Mahomet d'usurpations violentes et d'assassinats. Afin de se mettre en possession de Glarenza et de l'Achaïe, il attira le seigneur de ces districts, son parent, à Patras, sous la garantie d'un sauf-conduit. Là il le fit saisir avec ses fils, et jeter tous dans une prison où ils périrent de faim. Il exerça d'atroces cruautés sur le gendre qui avait épousé la fille du prince d'Achaïe depuis la captivité de ce malheureux ; il lui fit couper les mains, le nez, les oreilles, et arracher les yeux. Dans son insatiable ambition, il dépouilla de ses domaines et priva de la vue Théodore Bokali, un des plus grands propriétaires du Péloponèse (1). Emmanuel Cantacuzène, auquel le même sort était réservé, sut éviter le piége qui lui était tendu, et se mit à la tête des Albanais révoltés. Il changea pour leur plaire son nom grec contre un nom albanais, ravagea le plat pays, et investit les deux despotes, Thomas et Démétrius, dans leurs résidences de Patras et de Sparte.

Depuis longtemps Mahomet avait résolu de porter le dernier coup à la puissance expirante de ces deux princes. C'est ce moment de désordre général qu'il jugea le plus favorable à la conquête. Le 5 mai 1458, il partit de Constantinople avec des forces considérables, laissa en passant une division pour bloquer Corinthe, et continua sa marche dans le Péloponèse jusqu'à Phlius, dont le commandant albanais, Doxias, déterminé à la plus vigoureuse résistance, se retira avec les habitants et ses troupes sur une hauteur fortifiée d'où il pouvait défendre les approches. Le sultan, méprisant un si faible ennemi, marcha sur Tharsos, dont la garnison se rendit à la première sommation. Il laissa un gouverneur dans la ville, emmena trois cents jeunes garçons, et pénétra plus avant dans la contrée. Les Albanais qui s'étaient rendus à Tharsos ayant cherché à s'enfuir, Mahomet résolut d'effrayer par un exemple terrible ceux qui seraient tentés de les imiter. Par son ordre, on prit vingt de ces malheureux destinés au supplice ; on leur écrasa à coups de massue les chevilles des mains

(1) Phranza, liv. IV, p. 16.

et des pieds, et ils durent, ainsi mutilés, attendre qu'une mort lente mît fin à leurs cruelles douleurs. Le lieu de cette atroce exécution reçut le nom turc de Tokmak-Hissari (château des os). Une autre ville intérieure, Œtos, située sur une montagne, fut réduite à de telles extrémités par le manque d'eau, que les habitants pétrissaient leur pain avec le sang des bêtes de somme qu'ils égorgeaient. Accablés sous le poids de leurs maux, ils se disposaient à capituler, lorsque les janissaires escaladèrent les remparts et livrèrent la ville au pillage. De là, Mahomet conduisit l'armée vers la ville de Rupela, nommée aussi Akoba, où les Albanais et les Grecs avaient cherché un refuge avec leurs familles. Au bout de deux jours d'attaque il avait un grand nombre de soldats hors de combat, et au moment où il allait se retirer arrivèrent dans son camp des députés qui lui apportaient la capitulation de la ville. Elle fut épargnée; mais les habitants durent quitter les foyers de leurs pères pour être transférés à Constantinople. Arrivé sous les murs de Pazenica, le sultan fit sommer par Cantacuzène la garnison albanaise de se rendre; elle repoussa la proposition de Cantacuzène, qui, soupçonné de l'avoir encouragée à la défense, tomba dans la disgrâce de Mahomet, et elle résista même à l'attaque des troupes ottomanes. Dès le second jour, le sultan abandonna cette place et s'approcha de Tégée; puis il resta dans l'irrésolution, ne sachant pas s'il devait marcher sur Sparte, qui servait d'asile au despote Thomas, ou sur Épidaure, alors la résidence de Démétrius. Mais de Tégée la route était impraticable pour une armée; il retourna donc sur ses pas, et investit Moklia ou Moukhla. Cette place était défendue par Asanès Démétrius, et, mieux encore, par sa forte position sur une montagne inaccessible. Après quelques pourparlers sans résultat, Mahomet ouvrit le feu de ses batteries, et renversa le premier rempart. Les braves défenseurs se retirèrent derrière le second, et leur résistance devint encore plus opiniâtre. Mais de nouvelles sommations de l'ennemi, qui s'était déjà ménagé des intelligences dans la place, déterminèrent Asanès Démétrius et Lukanos de Sparte à se rendre au sultan. « Allez annoncer à votre maître, leur dit-il, que je suis prêt à lui accorder paix et amitié, à la condition que la partie du Pélo-

ponèse déjà parcourue par mes troupes m'appartiendra, et qu'il paiera un tribut annuel de cinq cents livres d'or pour ce qu'il possède encore ; quant au prince de Patras, Thomas, faites-lui savoir qu'il ait à me céder sa souveraineté, sinon je la saisirai moi-même les armes à la main. » Asanès Démétrius et Lukanos portèrent ce message aux deux despotes, qui se réunirent à Tripisbuna (Tripolitza) pour délibérer sur leurs intérêts communs. Aussitôt après la chute de Moklia, Corinthe, malgré la vaillante résistance de sa garnison, fut remise au sultan par un autre Asanès, le fils de Paulus, le beau-frère du despote Démétrius, et par Lukanos Nicéphoras. Ces succès continus de l'armée ottomane forcèrent les despotes à souscrire aux conditions imposées par le vainqueur (4 juillet 1458). Démétrius lui abandonna le district de Phliasia, qui s'étendait de Corinthe à Calavrita; Thomas céda Patras et les villes qui en dépendaient (1). La paix fut conclue; toute la côte septentrionale du Péloponèse passa sous la domination des Ottomans. Omar, fils de Tourakhan, reçut le gouvernement de l'Achaïe, depuis Patras jusqu'à Calavrita, et des garnisons de janissaires occupèrent les villes nouvellement conquises. Avant de partir pour Constantinople, Mahomet se rendit à Athènes, dont Tourakhan venait de prendre possession.

Lorsque le sultan eut visité tous les monuments de cette ville célèbre, et son port étendu et si bien abrité, il envoya aux despotes du Péloponèse un messager chargé de demander la ratification du traité conclu, et la fille de Démétrius pour épouse. Les despotes prêtèrent le serment demandé, et Démétrius, suivant l'exemple honteux de quelques-uns de ses ancêtres, accorda sa fille à Mahomet. Thomas, son frère, viola bientôt son serment. Cédant aux conseils de Lukanos Nicéphoras, il se persuada que les Grecs du Péloponèse et les Albanais étaient disposés à lever l'étendard de la révolte contre les Turcs, et renouveler les hostilités non-seulement contre le sultan, mais encore contre son frère (janvier 1459). Il enleva aux Ottomans Calavrita, et à Démétrius un assez grand nombre de villes. A la nouvelle de cette guerre im-

(1) Phranza, liv. IV, p. 15.

prévue, celui-ci réunit ses troupes, et alla investir Scutari et Akoba (1). Mais le fléau le plus désastreux du Péloponèse c'étaient les Albanais, « ce peuple, suivant l'historien Phranza, le plus pervers et le plus inutile du monde, qui, passant continuellement d'un despote à l'autre, reniait trois fois son maître dans un seul dimanche. » Parjures, adonnés au vol, ils remplissaient la péninsule de brigandages et de meurtres. Toujours prêts à saisir l'occasion favorable, les Turcs de Corinthe, de Patras et d'Amykla, promenaient partout la dévastation et le meurtre, au mépris des despotes et des archontes, qui couraient eux-mêmes à leur ruine.

Cette insurrection causa la disgrâce du fils de Tourakhan ; Mahomet, qui l'attribuait à sa négligence, le priva de son gouvernement de la Morée pour le confier à Hamsa. Celui-ci força les Grecs à lever le siége de Patras ; puis il se présenta avec le despote Démétrius, son allié, devant Léontari, où Thomas s'était réfugié. Ce dernier accepta la bataille que lui offrait Hamsa, fut vaincu et perdit deux cents hommes. Tout ce qui avait échappé aux Grecs, aux Albanais, aux archontes et aux despotes, tomba entre les mains des Ottomans. Les dévastations continuèrent jusqu'à ce que les deux frères, mesurant l'étendue de leur perte et la faible distance qui les séparait de leur ruine complète, eurent une entrevue à Karritza. Ils parurent se réconcilier, assistèrent ensemble à la messe du métropolitain de Sparte, et scellèrent par de nouveaux serments la paix au pied des autels (2).

Instruit de l'alliance des deux frères, Mahomet en rejeta cette fois la faute sur Hamsa, et le remplaça par Saganos-Pacha, gouverneur de Gallipoli, commandant la flotte. A peine Saganos fut-il arrivé dans le Péloponèse que l'on vit se disperser les troupes auxiliaires des despotes, qui étaient déjà en rupture déclarée. Thomas, de nouveau parjure, s'empara de la Laconie et de la Messénie, domaines de son frère, et assiégea Kalamata. En même temps il entamait des négociations avec le sultan, qui prêta l'oreille aux offres de Thomas moyennant l'accomplissement de certaines conditions. Bien loin de tenir ses promesses, le despote ne put même satis-

(1) Phranza, liv. IV, p. 16.
(2) *Id., ibid.*

faire aux conditions stipulées dans le dernier traité. Le moment du succès et de la vengeance était enfin arrivé. Mahomet, irrité, renvoya à l'année suivante les préparatifs d'une expédition en Asie, et marcha lui-même contre les deux frères (avril 1460). A Corinthe, il jeta dans les fers Asanès, beau-frère de Démétrius, et bientôt il se montra devant Sparte. Dans sa détresse et son ressentiment, Démétrius chercha un abri contre la perfidie de son frère en trahissant la cause générale de la Grèce. Il eut recours à leur commun maître; il se rendit dans le camp du sultan, qui le reçut avec une rare bienveillance, lui promit de nouveau d'épouser sa fille, et de lui accorder des dédommagements pour la cession de sa turbulente province. Mahomet le retint près de lui, mit une garnison turque dans Sparte, prit et pilla Kastriza. Il ne pardonna point à sa garnison, forte de trois cents hommes, sa vaillante résistance, qui avait coûté la vie à un grand nombre de ses janissaires. Malgré la soumission volontaire de ces guerriers, il les fit réunir sur la place publique, où ils furent égorgés, et le commandant scié en deux. Ensuite le sultan se dirigea sur Léontari, dont les habitants, avec leurs femmes et leurs enfants, avaient cherché un asile dans la forteresse de Sardika. Animés par le courage du désespoir, ils se défendirent contre les attaques des Azabs. La ville fut néanmoins emportée d'assaut, et six mille cadavres d'hommes et de femmes, entassés pêle-mêle avec ceux des bêtes de somme, attestèrent la victoire et la vengeance du sultan, qui avait fait publier la défense d'épargner la vie même d'un esclave. Il promit à la garnison libre retraite, lorsqu'elle capitula après la prise de la ville; il jura qu'aucun de ses défenseurs ne serait ni tué, ni réduit en servitude, ni même offensé. Mais à peine étaient-ils sortis, qu'il fit rassembler hommes et femmes sur une place étroite, et tous, au nombre de treize cents, furent impitoyablement massacrés (1). Le commandant de la citadelle, Bokhalis, aurait sans doute été scié en deux, si sa parenté avec le grand vizir Mahmoud-Pacha, beau-frère de sa femme, ne lui eût sauvé la vie. Ces atrocités inouïes répandirent l'épouvante et

(1) Chalcondyle, liv. IX, p. 150.

la consternation dans le Péloponèse, et de toutes parts les garnisons des autres forteresses envoyèrent des députés pour offrir leur soumission. Le commandant de Saint-Georges, Crocontelos, se jeta aux pieds du sultan. Navarin et Arkadia, les deux ports les mieux fortifiés de la côte occidentale, se rendirent presque sans défense. Mahomet avait d'abord menacé dix mille habitants de cette dernière ville, jetés en prison, de les faire égorger; mais ensuite il ordonna de les transporter à Constantinople pour peupler les faubourgs. Le frère du magnanime Constantin Dragosès, le despote Démétrius, traîné à la suite du vainqueur, était le témoin des cruautés exercées sur les Grecs. D'après le conseil de ce prince, indigne du sang qui coulait dans ses veines, Mahomet détacha Isa, petit-fils d'Ewrenos, vers la côte orientale de la Morée, afin de prendre possession de Napoli de Malvoisie, et d'en ramener la femme et la fille du despote. Nicolas Paléologue refusa de livrer la ville aux Turcs; mais il laissa partir librement la princesse et sa fille, que le sultan envoya en Béotie, où il ordonna aussi à Démétrius de les suivre. Le despote Thomas, perdant tout espoir de succès après la chute de Léontari et de Sardika, avait abandonné Kalamata, et s'était embarqué avec ses enfants.

Mahomet, ayant confié au beglerbeg Saganos la conquête des autres villes, s'avança le long de la côte pour reconnaître les ports vénitiens de Modon et Pylos. Comme il campait devant cette dernière ville, le vaisseau du despote Thomas était encore en vue de la rade; les Vénitiens envoyèrent signifier au prince de s'éloigner aussitôt, et renouvelèrent au sultan des protestations de paix et d'amitié. La cavalerie turque continua cependant ses ravages autour de Pylos, entraînant les Albanais en esclavage. Mahomet retourna vers le nord, et prit possession, chemin faisant, d'un assez grand nombre de villes qui n'étaient pas encore réduites. Le brave commandant de Calavrita, l'Albanais Doxas, fut scié en deux. Les Turcs décapitèrent ou vendirent comme esclaves les soldats de la garnison. Ils ne purent s'emparer qu'après de vigoureux efforts de la ville de Caritena, défendue par le Paléologue Sguromalo. Le château de Salmenikos, où commandait Graitzas, autre Paléologue, résista longtemps encore

après que la ville eut été prise et livrée au pillage. Graitzas, retiré dans la citadelle, offrit au sultan de lui abandonner la place sous la condition qu'il s'éloignerait à quatre kilomètres de la ville, afin de n'être pas inquiété dans sa retraite. Plein de respect pour la valeur de Graitzas, Mahomet se retira complétement, laissant l'ordre d'en prendre possession à Hamsa, réintégré dans sa dignité de gouverneur à la place de Saganos. La garnison de Salmenikos tint encore une année, jusqu'à l'époque où Graitzas entra au service de Venise (1).

A son retour du Péloponèse, le sultan passa par Athènes, où il apprit que Franco Acciaiuoli, son ancien favori, aspirait à l'indépendance. Il emmena dix des principaux citoyens comme otages à Constantinople, et Saganos reçut l'ordre de se défaire de Franco. Saganos s'acquitta fidèlement de sa commission, et le dernier duc d'Athènes fut étranglé dans sa propre tente. Sa mort fit tomber toute la Grèce sous la domination des Ottomans, à l'exception de quelques ports appartenant aux Vénitiens. Mahomet assigna pour séjour au despote Démétrius la ville d'Ainos, et pour entretien les revenus des salines de ce lieu, avec les impôts des îles de Lemnos, d'Imbros et de Samothraki, et soixante mille aspres par an; mais sa fille ne fut pas jugée digne de devenir l'épouse du sultan. Le despote Thomas s'était enfui en Europe, emportant pour toute richesse la tête de l'apôtre saint André. Son nom et ses malheurs lui valurent l'hospitalité au Vatican; le pape et les cardinaux lui firent une pension de six mille ducats. Ainsi, dans la dixième année de son règne et la septième après la prise de Constantinople, Mahomet avait fait disparaître les derniers restes de la domination grecque dans le Péloponèse, et assujetti la Grèce tout entière, excepté Coron, Modon, Pylos, Monembasia et Naupacte (Lépante); il avait pris, expulsé, étranglé les princes de Laconie, d'Achaïe et de l'Attique, renversé, incendié, dépeuplé les villes, livré leurs défenseurs aux plus horribles supplices. Aussi la haine contre les Turcs s'enracina-t-elle dans le sol, et devint-elle héréditaire chez le peuple grec, qui pendant plus de trois cent soixante-sept ans a combattu avec une infati-

(1) Phranza, liv. IV, page 91.— Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.*

gable énergie pour recouvrer l'indépendance que sa désunion lui avait fait perdre.

L'année suivante, le despote Démétrius fut rejoint dans l'exil par un compagnon d'infortune, David, le dernier des princes de la race des Comnènes, qui, après la prise de Constantinople par les Latins, à l'époque de la quatrième croisade, avait jeté sur la côte de la mer Noire les fondements d'un nouvel empire. Le sultan, poursuivant ses conquêtes dans l'Asie Mineure, investit avec une escadre et une armée la capitale de David, qui prenait le vain titre d'empereur de Trébizonde. Lorsqu'il parut devant cette ville, contre laquelle son amiral avait déjà tenté quelques attaques repoussées avec perte, il envoya à David un messager chargé de lui adresser cette question unique et péremptoire : « Voulez-« vous, en résignant votre royaume, conserver votre vie et « vos richesses? ou bien aimez-vous mieux perdre votre « royaume, vos richesses et la vie? » Le faible David, qui avait d'abord résolu de se défendre à toute extrémité, fut épouvanté, et suivit l'exemple d'un musulman son voisin, le prince de Sinope, qui, sur une pareille sommation, avait livré à l'impérieux Ottoman une ville fortifiée, son artillerie et ses soldats (1). Il rendit Trébizonde et son empire à Mahomet, et celui-ci lui assigna pour résidence la ville de Sères, dans la Romanie, et des biens d'un revenu à peu près égal à ceux dont il faisait le sacrifice. On exécuta fidèlement les articles de la capitulation; et, après les ratifications, l'empereur dépossédé s'embarqua pour Constantinople avec sa nombreuse famille. Les Turcs prirent aussitôt possession de Trébizonde; les jeunes gens furent distribués parmi les spahis et les janissaires, les citoyens les plus riches envoyés dans la capitale, et le reste de la population relégué dans les faubourgs (2). Mahomet retint en captivité le neveu de David, fils de son frère et prédécesseur Jean, véritable héritier légitime du trône usurpé par David. Le plus jeune des huit fils de cet infortuné prince, renonçant à la foi de ses pères, embrassa l'islam à Andrinople. C'est dans cet antique séjour des césars, à la porte du sultan, que se rencontrèrent les

(1) Ducas, chap. 45.
(2) Chalcondyle, p. 156 et 157.

deux derniers princes de l'empire byzantin, le Paléologue Démétrius et le Comnène David, tous deux chassés de leurs États, tous deux tenant la vie de la pitié de leur superbe vainqueur, et baisant la poussière secouée par ses pieds.

Non content d'avoir détruit l'empire de Trébizonde, Mahomet avait résolu l'extermination de la famille des Comnènes. Soupçonné, d'après de légers indices, d'entretenir une correspondance avec le roi de Perse, Ouzoun-Hasan, époux de sa nièce, David fut jeté dans les prisons d'Andrinople avec tous les siens. De retour à Constantinople, le sultan les fit paraître devant lui, et laissa à David le choix entre le Coran et la mort. Ce prince refusa généreusement d'abjurer sa religion, et son implacable ennemi prononça contre la famille entière une sentence de mort, portant que les cadavres des suppliciés resteraient sans sépulture pour servir de pâture aux chiens et aux oiseaux de proie. Elle reçut son exécution à Constantinople : David, son frère Alexias, son neveu, fils mineur de son prédécesseur Jean, et sept de ses fils, tombèrent sous la hache du bourreau. Le huitième seul fut épargné comme musulman. La princesse, fille de David, que le sultan avait dédaignée pour épouse, se maria plus tard au gouverneur de Thessalie, Saganos, en conservant sa religion ; mais elle n'eut pas honte dans la suite d'embrasser l'islamisme, afin de contracter un second mariage avec un fils d'Ewrenos (1). Quant à l'impératrice Hélène, elle souffrit avec force et courage, et, comme la mère des Machabées, elle mourut avec gloire. Au mépris de la sentence du tyran, dont elle osa seule braver la colère, elle voulut rendre les derniers devoirs à son mari et à ses fils. Revêtue d'une robe de toile grossière, une pioche à la main, elle se rendit au lieu de l'exécution, creusa une fosse, éloigna pendant tout le jour les chiens et les oiseaux de proie des restes de ses enfants, des chers objets de sa tendresse, immolés aux soupçons ou à la cupidité de leur bourreau, et la nuit elle confia les dix cadavres à la terre. Bientôt la fidèle épouse, la pieuse mère, succombant sous le poids de sa douleur, les suivit dans la tombe.

(1) Chalcondyle, page 167.

L'infortuné Démétrius Paléologue, dont l'abjecte soumission excitait la pitié et le mépris de Mahomet, survécut au supplice de la famille des Comnènes. Par la suite il se couvrit du froc pour ensevelir tous les souvenirs du manteau impérial. L'exil auquel se condamna le despote Thomas fut peut-être aussi humiliant que la servitude de son frère. Il laissa deux fils, André et Manuel, qui furent élevés en Italie. L'aîné, méprisé de ses ennemis et incommode à ses amis, s'avilit par sa conduite et son mariage. Il vendit successivement aux rois de France et d'Aragon son titre d'héritier des empires de Constantinople et de Trébizonde. Manuel Paléologue voulut revoir sa patrie. Son retour ne pouvait causer aucune inquiétude à la Porte, et le sultan lui assigna des revenus considérables. Lorsqu'il mourut, ses funérailles furent honorées d'un prodigieux concours de musulmans et de chrétiens. Il laissa un fils confondu dans la foule des esclaves turcs, dont il n'eut pas honte d'adopter l'habit, les mœurs et la religion. Ainsi tomba en Occident et en Orient la race impériale de Byzance, écrasée par la honte, noyée dans le sang ; ainsi la puissance grecque en Europe et en Asie fut engloutie par le dominateur des deux mers et des deux parties de la terre, comme s'intitulait Mahomet II depuis la prise de Constantinople.

Lorsque les Turcs furent maîtres de Constantinople, on comprit en Europe toute l'importance de cette perte, qui préparait aux peuples voisins des Ottomans une immense série de luttes et de calamités. Leurs armées pouvaient désormais envahir la Hongrie sans obstacle ; et, la Hongrie soumise, l'Italie et l'empire d'Allemagne se trouvaient exposés à une invasion (1). Les Russes regrettèrent vivement de n'avoir pu voler au secours de la Grèce, devenue depuis longtemps pour eux une seconde patrie. Les Russes, en effet, se rappelaient toujours avec reconnaissance qu'ils lui devaient le christianisme, les premiers arts et différents avantages de la vie sociale. Dans la ville de Moscou, on parlait alors de Constantinople comme, dans l'Europe moderne, on parlait de Paris sous le règne du plus grand des rois de France, de

(1) Hallam, *l'Europe au moyen âge.*

Louis XIV. Ils n'avaient pas d'autre modèle pour la magnificence des cérémonies de l'Église, pour l'éclat de la cour, pour le goût et l'opinion en général. Cependant, tout en déplorant le sort de Constantinople livrée au joug de l'étranger, tout en compatissant aux malheurs des Grecs, leurs annalistes portaient un jugement impartial sur eux et sur les Turcs. Écoutons-les : « Sans la crainte des lois, un empire est comme un coursier sans frein. Constantin et ses ancêtres permettaient aux seigneurs d'opprimer le peuple; plus de justice dans les tribunaux, plus de courage dans les cœurs; les juges composaient leurs trésors des larmes et du sang des innocents ; les soldats grecs n'étaient plus fiers que de la richesse de leurs vêtements; le citoyen ne rougissait pas de recourir à la perfidie ; le soldat n'avait pas honte de prendre la fuite. Le Seigneur enfin lança sa foudre sur d'indignes souverains, en suscitant Mahomet, dont les guerriers se jouent de la mort dans les combats, dont les juges ne trahissent point leur conscience. Voilà comme se sont accomplies les prédictions de saint Méthodius et de saint Léon le Sage, qui annoncèrent jadis que les fils d'Ismaël feraient la conquête de Byzance; peut-être même verrons-nous s'accomplir celle qui promet aux Russes de triompher des enfants d'Ismaël, et de régner sur les sept collines de Constantinople (1). »

Chez les autres peuples de l'Europe, la douleur ou l'effroi ranima l'enthousiasme des croisades. Dans les premiers moments de la stupeur générale, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, prince sage et âgé, s'engagea lui et toutes ses forces pour une croisade contre les Ottomans. Les principaux barons et chevaliers de ses États, réunis à Lille en Flandre, imitèrent son exemple. Mais des circonstances particulières firent échouer l'entreprise (2). Si quelques étincelles de cet enthousiasme avaient embrasé tous les cœurs, si l'union des peuples de la chrétienté avait égalé leur courage, si toutes les puissances, depuis la Suède jusqu'à Naples, s'étaient levées contre les infidèles, les Européens auraient sans doute repris Constantinople, et refoulé les Turcs au delà de l'Helles-

(1) Karamsin, *Histoire de l'empire de Russie*, tome V.

(2) La Curne de Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, tome Ier.

pont, dans leurs anciennes demeures. Mais l'état du monde chrétien et la disposition des esprits s'opposaient à l'exécution de ce projet. « Chaque pays, dit Æneas Sylvius Piccolomini, initié à tous les secrets de la politique de cette époque, est gouverné par un souverain particulier, et chaque prince est conduit par des intérêts divers. Quelle éloquence pourrait parvenir à rassembler sous la même bannière un si grand nombre de puissances, discordantes par leur nature, et ennemies les unes des autres? Si leurs troupes pouvaient être réunies, qui oserait remplir les fonctions de général? Quel ordre établirait-on dans cette armée? Quelle en serait la discipline militaire? Qui voudrait entreprendre de nourrir une si énorme multitude? Qui pourrait comprendre leurs différents langages, ou imprimer une direction à leurs mœurs incompatibles? Quel homme viendrait à bout de réconcilier les Anglais et les Français, Gênes et l'Aragon, les Allemands et les peuples de la Hongrie et de la Bohême? Si l'on entreprend cette guerre avec un petit nombre de troupes, elles seront accablées par les infidèles; avec un grand nombre, elles le seront par leur propre poids et par leur désordre. »

Quelques années plus tard, ce même Æneas Sylvius, devenu pape sous le nom de Pie II, sonna la cloche d'alarme contre les Turcs, et passa le reste de sa vie à négocier une croisade. Au concile de Mantoue assistèrent des députés du Péloponèse, de Rhodes, de Chypre, de Lesbos, d'Épire, d'Illyrie, et de presque tous les souverains; il s'efforça de réveiller dans les cœurs l'ardeur dont il était lui-même animé. L'assemblée répartit solennellement entre les différentes nations de l'Europe les frais de la guerre sainte. On devait percevoir pendant trois ans un impôt d'un dixième sur les revenus du clergé, d'un trentième sur ceux des laïques, et d'un vingtième sur les capitaux des Juifs, destiné à l'entretien de cinquante mille gens d'armes. Mais les discordes et les révolutions imprévues firent avorter cette grande entreprise, et lorsque le pontife, vieillard malade et sexagénaire, se rendit à Ancône pour se mettre à la tête de la croisade, il n'y trouva qu'une multitude sans chefs, sans argent et sans armes. Tous les engagements s'évanouirent en excuses; le jour du départ, fixé d'une manière précise,

fut renvoyé à une époque indéfinie, et le chef vénérable de l'Église, frappé d'une maladie soudaine, aggravée par le chagrin, mourut à Ancône, au grand regret de la chrétienté. Les princes d'Italie et ceux du reste de l'Europe ne s'occupèrent plus de l'avenir, et renoncèrent à tout projet de croisade. Dominés par le moment, ils ne songèrent qu'à s'agrandir autour d'eux, sans chercher les moyens de poser une digue aux envahissements d'un peuple dont le triomphe définitif avait été préparé par une longue série de succès. Ils virent avec indifférence tomber la porte orientale de l'Europe, et les Ottomans fonder sur les ruines de la puissance grecque un vaste empire qui semblait une menace jetée à la face du monde chrétien.

FIN

TABLE

CHAPITRE I

RENTRÉE DES GRECS A CONSTANTINOPLE. — L'EMPEREUR MICHEL PALÉOLOGUE.

Famille et caractère de Michel Paléologue. — Disgrâce et mort de Muzalon. — Michel Paléologue nommé despote, puis empereur. — Ambassade de Baudouin à Paléologue. — L'empereur échoue dans sa tentative sur Constantinople. — Le césar Stratégopulus marche vers la ville. — Prise de Constantinople. — Fuite des Latins. — Nouvelle de la prise de Constantinople portée à Michel Paléologue. — Entrée de Michel dans cette ville. — Vénitiens, Pisans, Génois établis à Constantinople. — Honneurs accordés à Stratégopulus. — Michel Paléologue fait crever les yeux à Jean Lascaris — Douleur du patriarche Arsène. — Il excommunie l'empereur. — Insurrection des montagnards de Nicée. — Déposition d'Arsène. — Son exil. — Abdication de son successeur. — Le moine Joseph élu patriarche. — Absolution de l'empereur. — État des provinces d'Orient. — Expédition contre le duc de Patras. — Andronic associé à l'empire. — Union de Paléologue avec l'Église latine. — Les Grecs persécutés. — Union dissoute. — Ligue contre l'empereur. — Mort de Michel Paléologue. — Andronic II empereur. — Persécution des orthodoxes. — Roger de Flor. — Exploits des Catalans. — Révolte d'Andronic le Jeune. 3

CHAPITRE II

DISCORDES CIVILES. — PROGRÈS DES OTTOMANS

Faiblesse de l'empire d'Orient. — Commencement de la puissance des Turcs ottomans. — Règne d'Othman. — Conquête de Pruse. — Orchan. — Ses progrès. — Discordes des Grecs. — Orchan épouse la fille de Cantacuzène. — Ce dernier entre à Constantinople. — Sa modération. — Jean Paléologue épouse la princesse Hélène. — Orchan visite son beau-père à Scutari. — Guerre civile entre les deux empereurs. — Établissement des Ottomans en Europe. — Paléologue seul empereur. — Conquête de Soliman. — Sa mort. — Douleur et mort d'Orchan. — Amurath Ier. — Succès des Ottomans. — Soins d'Amurath pendant la paix. — Organisation des janissaires. — Défaite du roi de Hongrie. — Jean Paléologue en Occident. — Conspiration d'Andronic et de Saoudji découverte et punie. — Amurath prend Thessalonique. — Andronic se fait proclamer empereur. — Il rentre dans le devoir. — Bataille de Cassova. — Mort d'Amurath Ier. — Bajazet Ier, son successeur. — Humiliation de l'empereur grec. — Sa mort. 25

CHAPITRE III

BAJAZET ET TAMERLAN

Manuel monte sur le trône de Constantinople. — Bajazet passe en Europe. — Il ravage l'empire et menace la capitale. — Croisade de Nicopolis. — Défaite de l'armée chrétienne. — Irruption des Ottomans dans la Grèce. — Manuel partage l'empire avec son neveu. — Expédition du maréchal Boucicaut. — Manuel va implorer les rois de l'Occident. — Son entrée à Paris. — Il se rend en Angleterre. — Son retour en France. — Oisiveté de Bajazet. — L'arrivée de Tamerlan sauve Constantinople. — Nombreuses expéditions de ce conquérant. — Ambassade de Tamerlan à Bajazet. — Le sultan somme le neveu de Manuel de livrer sa capitale. — Siége et prise de Sébaste par les Mogols. — Bajazet passe en Asie. — Sac d'Alep et de Damas. — Ruine de Bagdad. — Bataille d'Angora. — Défaite et captivité de Bajazet. — Effort de son fils Mahomet pour le délivrer. — Mort de Bajazet. — Retour de Tamerlan à Samarcande. — Il meurt dans sa marche en Chine. 47

CHAPITRE IV

PAIX DANS L'EMPIRE. — MANUEL OPPOSE MUSTAPHA AU SULTAN AMURATH II

Manuel, rentré à Constantinople, exile son neveu Jean dans l'île de Lemnos. — Soliman fait alliance avec l'empereur grec. — Discorde des princes musulmans. — Isa, vaincu par son frère Mahomet, disparaît de la scène politique. — Soliman passe en Asie. — Diversion de Musa. — Retour de Soliman en Europe. — Défaite de Musa. — Soliman est abandonné par ses émirs. — Sa mort. — Musa maître absolu des provinces ottomanes d'Europe. — Ses penchants cruels et despotiques. — Ressentiment de Musa contre les Grecs. — Ravage de la Servie. — Siége de Constantinople par Musa. — Mahomet fait alliance avec Manuel. — Il est malheureux dans la défense de Constantinople, et repasse en Asie. — Son retour en Europe. — Il poursuit son frère. — Mort de Musa. — Avénement de Mahomet Ier. — Accueil fait par le sultan aux ambassadeurs de Manuel. — Mahomet renouvelle la paix avec les princes chrétiens. — Mariage du prince Jean avec Anne de Russie. — Mort de cette princesse. — Baptême et mort d'un fils de Bajazet. — Second mariage de Jean avec une fille du marquis de Montferrat. — Troisième mariage. — Succès de Mahomet dans l'Asie. — Soins de Manuel pendant la paix. — Le faux Mustapha. — Entrevue de Mahomet et de Manuel. — Mort de Mahomet Ier. — Amurath II, son successeur. — Mustapha rendu à la liberté. — Ses succès. — Sa défaite. — Sa mort. 75

CHAPITRE V

PROGRÈS DES OTTOMANS. — UNION DES DEUX ÉGLISES

Ambassade de Manuel au sultan. — Marche des Ottomans sur Constantinople. — Théologos Korax accusé de trahir les Grecs. — Sa mort. — Pyllis renonce à la religion chrétienne pour sauver sa vie.

— Siége de Constantinople par Amurath. — Défense des Grecs. — Révolte et mort de Mustapha, frère d'Amurath. — Succès des généraux ottomans en Europe. — Mort de l'empereur Manuel. — Jean II Paléologue, son successeur. — Traité de Jean Paléologue avec Amurath. — Insolence de Djouneïd châtiée. — Amurath refuse de traiter avec les Vénitiens. — Siége et prise de Thessalonique par les Turcs. — Prise de Janina. — Hostilités contre la Servie, la Valachie et la Hongrie. — Négociations de Jean Paléologue avec les Latins pour la réunion des deux Églises. — L'empereur s'embarque sur les galères du pape. — Son entrée triomphante à Venise et à Ferrare. — Concile des Grecs et des Latins à Ferrare et à Florence. — Union des deux Églises. — Mort du patriarche de Constantinople. — Ses funérailles. — Décret d'union signé par les Latins et les Grecs. — Retour de Jean Paléologue à Constantinople. — Mécontentement général. — Schisme après le concile de Florence. — Excès des schismatiques. — Métrophanès élevé sur le siége de Constantinople. — Zèle de ce patriarche. 99

CHAPITRE VI

HUNIADE ET SCANDERBEG

Siége de Belgrade par les Ottomans. — Défense heureuse de cette ville. — Jean Huniade. — Défaite de Mezidbeg. — Bataille de Vasag. — Les Ottomans vaincus à Missa. — Huniade entre triomphalement à Bude. — Paix de Segeddin, bientôt violée par les chrétiens. — Bataille de Varna. — Amurath tiré de sa retraite de Magnésie par la révolte des janissaires. — Ravage et conquête du Péloponèse. — Bataille de Kossova. — Fuite et dangers de Jean Huniade. — Défection et succès de Scanderbeg. — Amurath forcé de lever le siége de Croïa. — Mort de Jean II Paléologue. — Démétrius dispute le trône à son frère Constantin XII Dragosès, empereur de Constantinople. — Mort d'Amurath II. — Ambassade de Phranza. — Situation de la cour de Byzance. 129

CHAPITRE VII

PRÉPARATIFS DU SIÉGE DE CONSTANTINOPLE. — CONSTERNATION DES GRECS.

Le sultan Mahomet II. — Ses qualités et ses vices. — Mahomet renouvelle la paix avec les ambassadeurs de Constantin. — Le pape Nicolas V exhorte les Grecs à renoncer au schisme. — Intentions hostiles du sultan. — Il fait construire une forteresse sur le Bosphore. — Ambassade de Constantin à Mahomet. — Réponse du sultan. — Résolution énergique de l'empereur. — Premières hostilités. — Ravage du Péloponèse. — Le fondeur de canons Orban passe au service des Turcs. — Le grand canon de Mahomet. — Constantin implore vainement les secours de l'Occident. — État de l'Europe. — Fausse union des deux Églises. — Le moine Gennadius. — Obstination des Grecs. — Provisions amenées à Constantinople. — Tableau de Constantinople. — Prédictions sur les destinées de cette ville et de l'empire grec. — Paroles du Prophète appliquées aux événements du siége de Constantinople. 151

CHAPITRE VIII

SIÉGE ET PRISE DE CONSTANTINOPLE. — DESTRUCTION DE L'EMPIRE ROMAIN D'ORIENT.

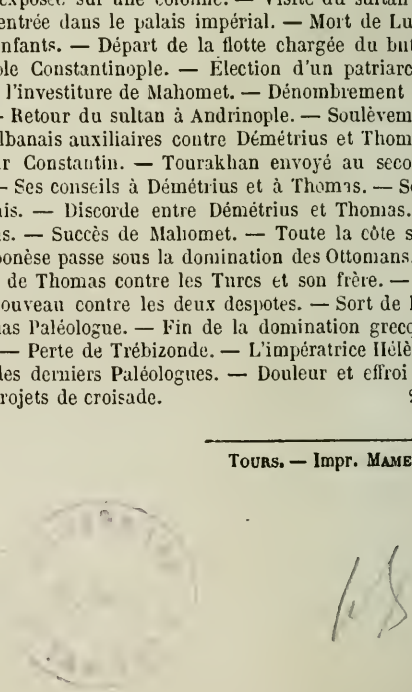
Transport du grand canon sous les murs de Constantinople. — Ravages exercés par l'avant-garde des Turcs. — Continuation du schisme. — Fanatisme des Grecs. — Commencement du siége de Constantinople. — Ambassadeur de Jean Huniade dans le camp des Turcs. — Machines de siége mises en usage par Mahomet. — Forces des Ottomans et des Grecs. — Attaque et défense. — Incendie de l'énorme machine du sultan. — Secours et victoire des cinq vaisseaux. — Traitement ignominieux subi par l'amiral turc. — Conseil tenu par Mahomet. — Il fait transporter ses navires par terre. — Justiniani échoue dans son projet d'incendier la flottille turque. — Détresse de la ville. — Réponse de Mahomet à un message de Constantin. — Nouvelle tentative des chrétiens pour brûler le pont et les vaisseaux du sultan. — Dernier message de Mahomet à l'empereur grec. — Noble réponse de Constantin. — Préparatifs des Turcs pour l'assaut général. — Constantin ranime le courage des Grecs. — Les Génois réparent les brèches des murs. — Le sultan essaie en vain de corrompre Justiniani. — Nouveau conseil assemblé par Mahomet. — Dernier adieu de l'empereur et des Grecs. — Assaut général. — Mort de l'empereur. — Prise de la ville. — Pillage de Constantinople. — Captivité des Grecs. — Dévastation de Sainte-Sophie. — Départ des vaisseaux italiens. 174

CHAPITRE IX

MAHOMET A CONSTANTINOPLE. — CONQUÊTE DU PÉLOPONÈSE. — FIN DE LA DYNASTIE DES PALÉOLOGUES.

Entrée de Mahomet à Constantinople. — Église Sainte-Sophie transformée en mosquée. — Notaras conduit devant Mahomet. — La tête de l'empereur grec exposée sur une colonne. — Visite du sultan au grand-duc. — Son entrée dans le palais impérial. — Mort de Lucas Notaras et de ses enfants. — Départ de la flotte chargée du butin. — Mahomet repeuple Constantinople. — Élection d'un patriarche. — Gennadius reçoit l'investiture de Mahomet. — Dénombrement des Génois de Galata. — Retour du sultan à Andrinople. — Soulèvement des Grecs et des Albanais auxiliaires contre Démétrius et Thomas, frères de l'empereur Constantin. — Tourakhan envoyé au secours des princes grecs. — Ses conseils à Démétrius et à Thomas. — Soumission des Albanais. — Discorde entre Démétrius et Thomas. — Cruautés de Thomas. — Succès de Mahomet. — Toute la côte septentrionale du Péloponèse passe sous la domination des Ottomans. — Nouvelles hostilités de Thomas contre les Turcs et son frère. — Le sultan marche de nouveau contre les deux despotes. — Sort de Démétrius et de Thomas Paléologue. — Fin de la domination grecque dans le Péloponèse. — Perte de Trébizonde. — L'impératrice Hélène. — Sort humiliant des derniers Paléologues. — Douleur et effroi de l'Europe. — Vains projets de croisade. 205

TOURS. — Impr. MAME.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

a39003 002916970b

CE DF 0631
.A2T63D 1866
COO TODIERE, LOU DERNIERS CES
ACC# 1075083